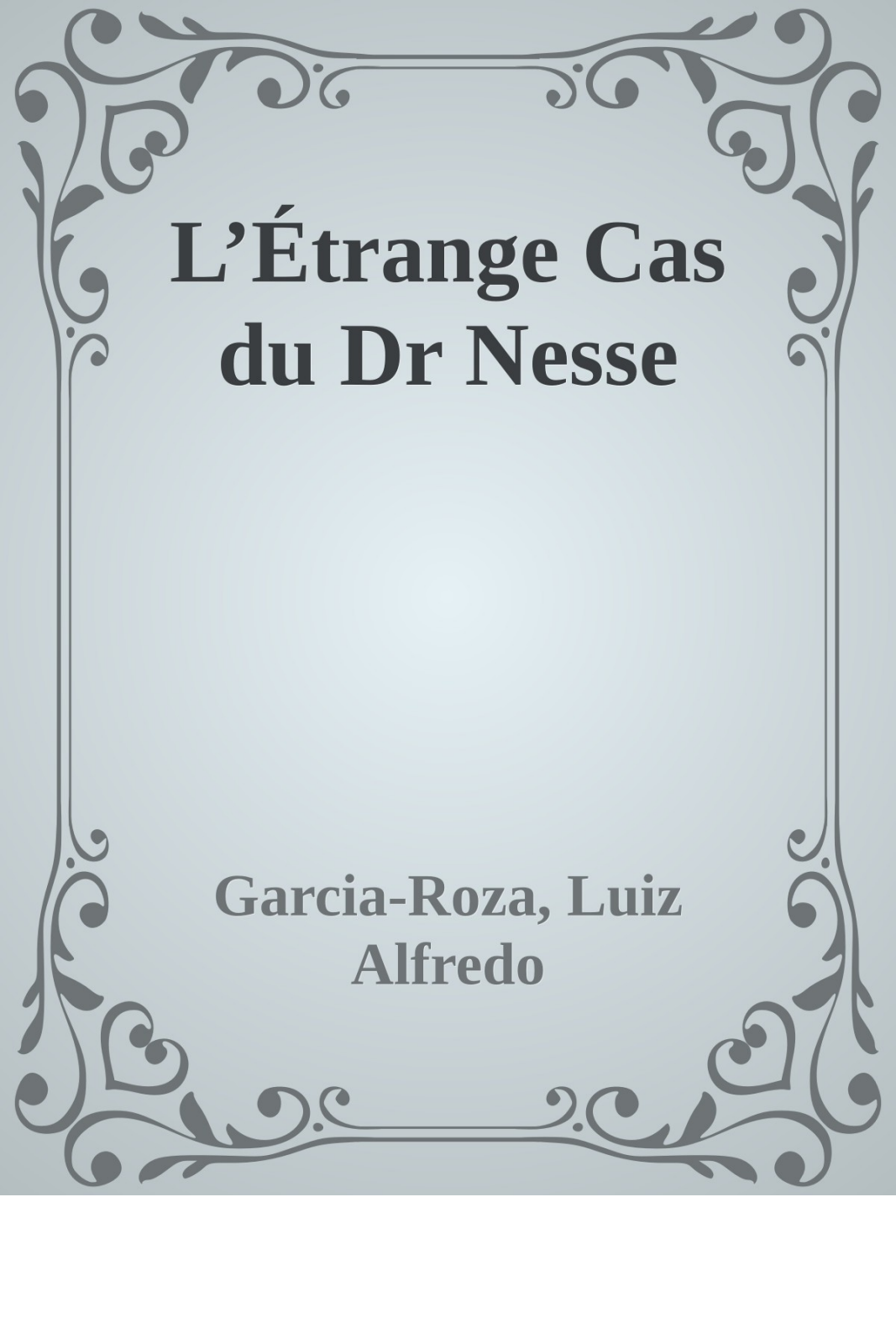


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

L'Étrange Cas du Dr Nesse

**Garcia-Roza, Luiz
Alfredo**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LUIZ ALFREDO GARCIA-ROZA

L'Etrange Cas du Dr Nesse

UNE NOUVELLE ENQUÊTE DU COMMISSAIRE ESPINOSA



actes noirs
ACTES SUD

LUIZ ALFREDO GARCIA-ROZA

L'Étrange Cas du Dr Nesse

roman traduit du portugais (Brésil) par Sébastien Roy

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE SILENCE DE LA PLUIE, Actes Sud, 2004 ; Babel noir, 2007.

OBJETS TROUVÉS, Actes Sud, 2005 ; Babel noir, 2009.

BON ANNIVERSAIRE, GABRIEL !, Actes Sud, 2006 ; Babel noir, 2010.

UNE FENÊTRE À COPACABANA, Actes Sud, 2008.

Titre original : Perseguido

Éditeur original : Companhia das Letras, Sao Paulo

© Luiz Alfredo Garcia-Roza, 2006

© ACTES SUD, 2010 pour la traduction française ISBN 978-2-7427-6459-4

PROLOGUE

Les longues foulées et le regard fixé droit devant lui ne facilitaient guère sa progression au milieu de la rue pleine de piétons, en ce chaud après-midi de mars. Pour ne bousculer personne ni perdre le rythme de sa marche, il arrivait même qu'Espinosa parcoure de longues distances avec un pied sur le trottoir et l'autre sur les pavés de la chaussée, boitant au milieu des passants. Il n'était en retard à aucun rendez-vous, et n'allait vers nul endroit précis. Il avait pris la rue de la Quitanda dans l'intention de tourner dans la rue du Carmo et de passer chez un bouquiniste qu'il fréquentait depuis l'époque de ses études de droit. Mais, vu son rythme accéléré, la rue du Carmo et le bouquiniste étaient restés loin derrière. Chaque fois qu'il le pouvait, Espinosa profitait d'un après-midi calme au commissariat pour découvrir un nouveau bouquiniste ou fureter dans l'atelier d'une vieille maison du centre. C'est ce qu'il faisait quand il travaillait, mais, cet après-midi-là, il voulait simplement profiter d'un de ses derniers jours de vacances. Les précédents n'avaient pas été très différents de celui-ci.

Les choses s'étaient mises à mal tourner une semaine avant le début des vacances, quand Irene avait reçu une lettre l'invitant à un séminaire, suivi d'un cours de deux semaines, au musée d'Art moderne de New York. Elle n'avait rien demandé ; c'était une invitation que le musée adressait spontanément à des professionnels étrangers s'étant distingués au cours des dernières années. Et les vacances à deux sur une plage du Nordeste avaient été interrompues avant même d'avoir commencé. Espinosa n'avait eu d'autre choix que de rester à Rio de Janeiro où, finalement, il y avait aussi la plage. Parfait pour Irene, désastreux pour lui. Parfait aussi pour bien montrer tout ce qui sépare une designer graphique d'un commissaire de police, pensait-il, en pressant davantage encore le pas.

Il marchait dans le centre depuis environ deux heures. Dans une main, il portait un petit sac contenant deux livres qu'il avait achetés cet après-midi-là, mais il ne se rappelait plus leurs titres, ni la librairie où il les avait trouvés. Le goûter qu'il avait eu l'intention de prendre à la pâtisserie Colombo était lui aussi resté loin derrière. C'était un jeudi et il ne reprendrait ses fonctions que le lundi suivant. Il chercha la station de métro la plus proche et rentra chez lui.

Le téléphone sonna une première fois à dix-neuf heures vingt. Au cours des quinze minutes suivantes, il sonna encore à deux reprises. À aucun moment la personne qui appelait ne dit le moindre mot. Espinosa tarda à répondre au quatrième appel et entendit le même silence que les autres fois. Il s'apprêtait à raccrocher le téléphone quand une voix d'homme l'arrêta :

— Commissaire Espinosa ?

— Lui-même.

— Excusez-moi d'appeler chez vous, mais au commissariat on m'a dit que vous étiez en vacances.

— Je le suis, c'est exact.

— Je m'appelle Artur Nesse, je suis médecin... Un confrère de l'hôpital m'a donné votre nom... Vous l'avez aidé...

—... et à présent c'est vous qui avez besoin d'aide.

— Oui... Pas exactement moi... Quelqu'un d'autre... Mais je ne sais pas quoi faire. Excusez-moi, commissaire, je ne dois pas vous sembler très clair.

— Je reprends le travail lundi prochain. Pourquoi ne venez-vous pas au commissariat pour me raconter ce qui se passe ?

— Je ne peux pas attendre jusque-là... C'est urgent... Il s'agit de ma fille...

— Qu'est-il arrivé à votre fille ?

— Elle a disparu... On l'a kidnappée.

— Elle a disparu ou on l'a kidnappée ?

— Elle a tout d'abord disparu, puis j'ai compris qu'on l'avait kidnappée.

— Et comment avez-vous compris qu'on avait kidnappé votre fille ?

— C'est... C'est évident...

— Depuis combien de temps a-t-elle disparu ?

— Un jour. Un jour et une nuit.

— Quel âge a votre fille ?

— Dix-sept ans.

— Quelqu'un vous a-t-il contacté ?

— Non, personne.

— Comment savez-vous, alors, qu'elle a été kidnappée ?

— Parce que ça ne peut pas être autre chose.

— En avez-vous déjà informé la brigade spécialisée ?

— Non ! Je ne veux pas que ma fille se retrouve aux prises avec la police.

— Et aux prises avec des kidnappeurs, vous le voulez ?

— Pouvons-nous nous parler personnellement ?

— Nous sommes déjà en train de le faire.

— On m'a dit que vous étiez un homme compréhensif.

— Je le suis, mais, d'après ce que je comprends, je doute que votre fille ait été kidnappée.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce que si vous pensiez que votre fille avait été kidnappée, vous auriez un tout autre comportement. Il se peut que votre fille ait fait une fugue.

— J'aimerais que vous vous occupiez de l'affaire.

— Docteur Nesse, je suis commissaire de police, pas détective privé. Si vous voulez une enquête privée, engagez les services d'une agence.

— Pouvons-nous, tout au moins, discuter de l'affaire ? Il n'y a pas que la disparition de ma fille, il y a autre chose.

— D'accord. Je vous attends dans une demi-heure sur la place du quartier de Peixoto, à Copacabana. Notez l'adresse.

À cette heure-là, les habitués de l'après-midi avaient déserté la place, et ceux du soir n'arriveraient qu'après le dîner et le journal télévisé. Après avoir attendu quinze minutes devant le portail de son immeuble, Espinosa vit une voiture faire le tour de la place. C'était un modèle importé qui paraissait flambant neuf et dont la couleur sombre brillait en reflétant les lumières proches. Le chauffeur ne regardait pas les immeubles en quête d'un numéro et ne semblait pas non plus chercher quelqu'un ; au deuxième tour, il parut évident qu'il choisissait la meilleure place de stationnement. C'est alors seulement qu'il s'arrêta, ferma les portières, fit le tour de la voiture pour une sorte de vérification générale et s'éloigna, en regardant les immeubles et un bout de papier qu'il tenait à la main.

Espinosa laissa l'homme approcher.

— Docteur Nesse ? Je suis le commissaire Espinosa.

— Ah, commissaire Espinosa, j'étais en train de chercher votre immeuble.

Ils échangèrent une poignée de main. Le Dr Nesse était juste un peu plus grand qu'Espinosa, mais il semblait avoir le double de masse musculaire.

Ils traversèrent la rue lentement et cherchèrent en silence le banc le plus isolé.

— Eh bien, docteur, qu'est-il arrivé ?

HISTOIRE NUMÉRO UN

Quand le médecin entra, la fiche à la main, le jeune homme se trouvait déjà dans la salle de soins et regardait à travers les persiennes la cour intérieure de l'hôpital. Ce n'était pas la procédure correcte. L'employée ne devait pas faire entrer le patient avant que le médecin ne soit dans le cabinet. Le jeune homme tourna la tête quand il s'aperçut que le médecin était entré, le regarda pendant une seconde et avança en silence vers le milieu de la pièce. Ils étaient plus ou moins de la même taille, mais le garçon était maigre, légèrement courbé, cheveux noirs, barbiche clairsemée, alors que le médecin était corpulent, peau très blanche et calvitie accentuée par l'âge.

— Bonjour, je suis le Dr Nesse. Vous êtes Isidoro ?

— On m'appelle Isidoro.

— Isidoro Cruz, dit le médecin, en consultant sa fiche.

— C'est le nom qu'on me donne, mais je m'appelle Jonas.

Le médecin désigna l'un des deux fauteuils et s'assit dans l'autre, qui était tourné vers l'unique fenêtre de la petite salle.

— Pourquoi vous appelle-t-on Isidoro, si votre nom est Jonas ?

— Parce que c'est ainsi que mes parents ont voulu que je m'appelle.

— Mais vous préférez vous appeler Jonas ?

— C'est mon nom.

— Alors, votre nom complet est Jonas Cruz ?

— Non. Je m'appelle Jonas.

— Et vous n'avez pas de nom de famille ?

— Jonas est suffisant.

— Et quel est le nom de famille de vos parents ?

— Cruz.

— Votre véritable nom, donc, est Isidoro Cruz, mais vous insistez pour qu'on vous appelle Jonas. Jonas, tout court. Depuis quand avez-vous commencé à croire que votre nom n'était pas Isidoro Cruz ?

— Depuis tout petit.

— Et alors vous avez décidé d'en prendre un autre ?

— Non. J'ai seulement décidé de ne plus être Isidoro.

— Et quand avez-vous commencé à vous appeler Jonas ?

— Quand j'avais seize ans.

— Ici, sur votre fiche, il est indiqué que vous avez vingt-deux ans.

— C'est exact.

— Que s'est-il passé quand vous aviez seize ans qui vous a poussé à prendre le nom de Jonas ?

— Ça ne s'est pas passé quand j'avais seize ans, mais quand j'en avais treize.

— Et que s'est-il passé quand vous aviez treize ans ?

— Nous avons déjà commencé ?

— Commencé quoi ?

— Le traitement.

— En fait, il ne s'agit que d'un entretien préliminaire... Vous ne m'avez pas encore dit pourquoi vous souhaitiez faire ce traitement.

— Je suis venu résoudre un problème personnel.

— Et ce problème a-t-il quelque chose à voir avec le fait que vous n'aimiez pas votre nom ?

— Ce n'est qu'un détail.

— Et le plus important ? C'est ce qui s'est passé quand vous aviez treize ans ?

— Peut-être, mais il m'est encore difficile d'en parler.

— Qui sait, la prochaine fois, ce sera peut-être un peu plus facile ?

Le médecin se leva et regarda le jeune homme.

— C'est fini ?

— Comme je l'ai déjà dit, il ne s'agit que d'un entretien préliminaire. Nous en aurons d'autres avant de commencer le traitement. Nous sommes aujourd'hui mercredi. Je vous retrouve mercredi prochain, à la même heure.

Quinze minutes s'étaient écoulées, tout au plus. Plus qu'un entretien psychiatrique, le jeune homme y avait vu une discussion portant sur des noms. Il attendait un peu plus de cette rencontre. Il salua le médecin et quitta la salle de soins en se demandant comment serait la séance suivante. Il souhaite aux employés une bonne journée en passant près du comptoir de la réception et traversa la cour en suivant l'allée qui mène à la sortie de l'hôpital et du campus universitaire. Dans la rue, il passa devant l'arrêt des autobus sans même regarder s'il en arrivait un qu'il aurait pu prendre. Il continua de marcher sans se préoccuper du soleil de midi.

Il entendait encore le médecin déclarer qu'il s'agissait d'un entretien préliminaire. Il voulait réfléchir à cette première rencontre

et préférait le faire en marchant. Il poursuivit son chemin, traversa le tunnel qui relie les quartiers de Botafogo et de Copacabana, s'engagea dans la rue Barata Ribeiro, qui coupe le quartier sur presque toute sa longueur, et la parcourut d'un bout à l'autre. Au terme de sa marche, il se demandait encore si le médecin l'avait trouvé suspect.

Entre le premier et le deuxième entretien, le Dr Nesse avait changé : son regard était plus attentif et ses paroles plus incisives. Jonas sentit immédiatement la transformation.

— Bonjour, Isidoro. Asseyez-vous.

— Je m'appelle Jonas, docteur.

— Quand la secrétaire a pris le rendez-vous et rempli votre fiche, le nom qu'elle a recopié d'après votre carte d'identité est celui d'Isidoro Cruz. Maintenant, contrairement au document, vous prétendez vous appeler Jonas. Jonas, tout court. À croire que la raison de notre présence ici n'est autre que de sortir de cette impasse. Et, d'après ce que je peux comprendre, vous attachez à cela une grande importance : vous avez vous-même cherché ce service, vous êtes passé par une sélection, vous avez attendu longtemps avant d'être reçu et vous voilà ici où vous n'êtes ennuyé par personne.

— La seule chose qui m'ennuie, c'est qu'on m'appelle par un nom qui n'est pas le mien.

— Ça doit aussi ennuyer vos parents de devoir vous appeler par un nom qui n'est pas celui qu'ils vous ont donné.

— C'est leur problème, pas le mien. Si j'appelle mon chien Vaillant, ça ne veut pas dire pour autant que son nom soit Vaillant, ni qu'il doive effectivement se montrer vaillant, ça peut être un froussard qui fuit la queue entre les jambes au moindre signe de danger.

— Vous avez le sentiment de fuir la queue entre les jambes ?

— Non, c'est pour ça que je suis ici en traitement.

— Nous n'avons pas encore commencé le traitement. Nous n'en sommes qu'aux entretiens préliminaires. Votre présence physique dans cette pièce ne veut pas dire que vous soyez en traitement. Vous ne m'avez pas encore dit pourquoi vous êtes venu.

— Si vous dites que la demande de traitement doit venir de moi, qui aurez-vous pour patient, à supposer que je continue : Jonas ou Isidoro ?

— Voilà qui est un bon début.

— À condition que vous décidiez comment vous allez m'appeler : Jonas ou Isidoro.

Le jeune homme avait senti le changement entre le premier et le

deuxième entretien : l'attitude du médecin, sa façon de conduire la séance, même le ton de sa voix étaient différents, mais le changement qui lui parut le plus significatif fut la durée de la séance : presque une heure. La seule chose qui demeura inchangée, ce fut sa façon de conclure la séance :

— Nous pouvons en rester là pour aujourd'hui. Je vous retrouve mercredi prochain.

Juste après le départ du patient, le Dr Nesse vérifia son adresse sur la fiche d'enregistrement : c'était à Ipanema, pas très loin de l'endroit où lui-même habitait. D'où, peut-être, l'impression d'avoir déjà vu le jeune homme avant leur premier entretien. Ils pouvaient s'être croisés dans la rue ou devant un kiosque à journaux, même s'il marchait rarement dans les rues du quartier et ne fréquentait pas les kiosques à journaux.

Que l'hôpital fût situé sur le campus universitaire représentait un point positif pour Jonas. L'aire de l'hôpital à proprement parler, avec ses bâtiments, ses cours et ses jardins, est entourée d'une clôture et n'a qu'un seul portail d'accès, mais le passage des personnes est relativement libre. Quelques patients internés avaient l'habitude de circuler sur le campus, se mêlant aux étudiants, sans que cela ne gênât personne ; il leur arrivait même d'entrer dans les salles de classe et de s'asseoir parmi les élèves pendant quelques minutes. Il était au courant de tout cela bien avant de s'inscrire au service de soins gratuits offert par l'institution, avant même qu'il ne commence à fréquenter quotidiennement le jardin de l'hôpital afin de pouvoir mieux observer les allées et venues du Dr Nesse.

Ce n'était pas un jardin planté avec art, d'ailleurs, en grande partie, il n'était pas planté du tout, mais il était assez grand et contenait des arbres centenaires. Le côté désagréable, c'était la constance avec laquelle les internés l'abordaient pour lui demander une cigarette ou de l'argent. Ils ne voulaient pas grand-chose, juste quelques pièces de monnaie pour prendre une boisson à la cantine ou s'acheter un paquet de biscuits. Ils n'étaient pas pauvres, du moins pas tous ; c'étaient seulement des gens oubliés ou abandonnés par leurs familles. C'était le seul embarras qu'ils causaient aux visiteurs de l'hôpital ainsi qu'aux étudiants et aux professeurs de l'université, quand ils déambulaient à travers le campus.

Jonas n'eut besoin que d'une semaine, avant le début du traitement, pour connaître la routine du Dr Nesse : quelle était sa voiture, où il avait l'habitude de stationner, quelles étaient les dépendances de l'hôpital qu'il fréquentait, et aussi qu'il déjeunait tous les jours au restaurant de l'hôpital avant de s'en aller. Et tout cela sans

qu'à aucun moment le médecin ne remarquât sa présence.

Le jour de la troisième consultation commença sous une pluie torrentielle. La circulation dans Copacabana, à cause des voitures qui allaient vers le centre, frisait le blocage total. À mi-chemin, le jeune homme descendit du bus et continua à pied. Quelques rues étaient inondées, et la marée haute empêchait l'écoulement des eaux vers la mer. Sur les trottoirs, les gens se serraient sous les auvents. Jonas arriva à l'hôpital quinze minutes après l'heure du rendez-vous, complètement mouillé. Le Dr Nesse n'était pas arrivé et, d'après le petit nombre de voitures sur le parking, beaucoup de médecins et d'employés devaient être pris dans la circulation. À midi, la pluie avait diminué d'intensité, mais le médecin n'était toujours pas là. Il attendit encore un peu, puis décida de s'en aller.

Dans le bus, en rentrant chez lui, il réfléchissait à la prochaine séance et au report d'une semaine des questions qu'il avait préparées. Le report lui importait peu. Il n'était pas pressé. Comme l'avait dit le Dr Nesse, ils n'en étaient qu'aux préliminaires. Et le temps n'a pas d'importance, quand on connaît déjà la fin de l'histoire.

Le matin suivant, abrité par les persiennes de la salle de soins, le médecin regardait le jeune homme assis sur le banc de pierre, sous le manguier, dans la cour de l'hôpital. Il n'avait pas l'air agressif, pensait le médecin. Du moins, physiquement. Verbalement, il s'était montré capable de soutenir une discussion et d'être persuasif dans ses arguments. Depuis deux semaines, il s'était mis à fréquenter quotidiennement l'hôpital et, la plupart du temps, il restait assis sous le grand manguier, près de l'entrée. Il lui arrivait parfois de circuler dans la cour et dans certaines dépendances de l'hôpital destinées aux loisirs des patients internés. Il ne se montrait pas ostensiblement, mais il ne se cachait pas non plus. Le jeune homme avait fait du banc de pierre une sorte de poste de guet (car il s'agissait bien de cela, pensait le médecin), dont il ne s'écartait que sur la demande d'un interné. Ce n'était pas la première fois que le Dr Nesse faisait l'objet de la curiosité d'un patient, et il savait que, dans la plupart des cas, il s'agissait d'une curiosité passagère et sans conséquence. Comme la salle de soins était petite, le médecin préférait laisser les lames des persiennes à l'horizontale, de façon à pouvoir regarder la cour et agrandir l'espace ; mais, depuis que le jeune homme avait transformé le banc de pierre en poste d'observation, il s'était mis à travailler toutes persiennes fermées.

— Si tu veux, on peut le passer à un autre confrère.

— Non. En vérité, il n'a rien fait jusqu'à présent, il n'a pas essayé de me parler ni de me suivre. Et c'est bien là le problème : il ne fait rien, et, pourtant, il me perturbe.

— On ne se sent jamais à l'aise, quand quelqu'un vous observe. Si tu veux, je peux m'occuper de lui.

— Non, merci, je dois résoudre ça moi-même.

Cet échange entre un collègue de l'équipe et lui, dans la queue du restaurant de l'hôpital, avait été provoqué par la vue du jeune homme assis sur le banc de pierre, sous le manguier, pendant que les deux médecins attendaient qu'une table se libère. Le Dr Nesse ne voyait dans le jeune homme aucune menace physique ; il ne craignait pas non plus une agression verbale, ni ne se sentait déstabilisé par l'intelligence de son nouveau patient ; mais il n'arrivait pas à se débarrasser de l'impression d'être menacé. Quand il quitta le réfectoire, après le déjeuner, le jeune homme était toujours assis sous le manguier. Et s'y trouvait encore quand le médecin passa en voiture dans l'allée qui conduisait à la sortie.

Le matin, le médecin travaillait à l'hôpital de l'université, dans le quartier de la Urca, et l'après-midi dans son cabinet privé à Ipanema, situé à six rues de l'endroit où il habitait. Les trajets entre l'université et le cabinet, et entre ce dernier et sa résidence, étaient toujours faits en voiture. Il n'aimait pas marcher. Les trottoirs pleins de gens l'énervaient, il s'empêtrait chaque fois qu'une personne venait en sens inverse, s'arrêtait souvent, hésitant, pour éviter une collision, sans savoir s'il fallait dévier vers la gauche ou vers la droite. Mais cela n'arrivait que les rares fois où il s'aventurait à pied entre son cabinet et sa maison.

Il était huit heures passées quand il termina sa dernière consultation. Malgré l'heure d'été, il faisait déjà nuit quand il rentra chez lui. Letícia, sa fille aînée, était la seule personne qui se trouvait dans le salon, occupée à ranger des livres et des cahiers dans son sac. Sa femme et son autre fille regardaient la télévision dans la petite salle attenante.

— Salut, papa.

— Salut, ma fille.

— Un de tes patients te cherchait cet après-midi. Il avait l'air un peu perdu.

— Il a dit son nom ?

— Non, il a seulement demandé si tu étais là.

— Comment était-il ?

— Grand, maigre, les cheveux noirs. Il ne serait pas mal sans sa barbiche.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a demandé si c'était bien ici la résidence du Dr Artur Nesse, et s'il était à la maison.

— Il est entré dans l'appartement ?

— Non, il est resté devant la porte, à regarder.

— À regarder quoi ?

— À regarder, c'est tout. Il m'a fixée comme s'il voulait ma photo. Il m'a remerciée et s'en est allé, il n'a même pas dû entendre ma réponse.

Le Dr Nesse scruta sa fille sans rien dire.

— Toi aussi, papa, on dirait que tu veux ma photo.

Le médecin inclina sa tête d'un côté puis de l'autre, comme s'il essayait de détendre les muscles de son cou, et se retira. En traversant la petite salle, il reçut un baiser de sa femme et une bise de sa fille, et entra dans sa chambre. Il n'en sortit que lorsque sa femme l'appela pour dîner.

Quand tout le monde fut à table, le Dr Nesse s'éclaircit la voix et attendit qu'on le regarde.

— J'ai quelque chose à vous dire. Aujourd'hui, un jeune homme qui me cherchait est venu ici. Si jamais il revient, ne l'autorisez pas à monter ; si jamais il était déjà monté, ne lui ouvrez pas la porte ; s'il insiste, appelez le portier. C'est un garçon grand, maigre, aux cheveux noirs avec une barbichette. C'est un psychotique, un patient de l'hôpital. Ne le laissez pas s'approcher de vous.

— Il n'a pas été menaçant, papa ; il a été bien élevé, il nous a remerciées et nous a saluées, dit Letícia.

— Mais c'est un psychotique.

— Il paraissait calme. Il avait un regard tendre et une voix douce. Il n'a montré aucun signe de maladie.

— Mais il peut être dangereux.

Les autres phrases échangées pendant le dîner n'eurent rien à voir avec la visite du jeune homme. La fille cadette garda le silence. Les seules questions que posa la mère concernaient les plats qu'elle servait. Elle n'émit aucune opinion sur l'épisode du jeune homme avant d'être au lit.

— J'ai trouvé la curiosité de Letícia parfaitement naturelle. Moi-même, ça m'a rendue curieuse. Qui est ce jeune homme ?

— Un de mes patients de l'hôpital.

— Il est vraiment dangereux ?

— Tout patient psychotique est potentiellement dangereux.

— C'est une réponse technique. Crois-tu qu'il puisse faire du mal à l'une d'entre nous ?

— Je n'en suis pas encore certain. J'ai eu peu de contacts avec lui.

— Pourquoi es-tu devenu si nerveux ? Pourquoi t'a-t-il perturbé ?

— Je ne sais pas. Il me fait peur.

— Il t'a menacé ?

— Non. Il est comme Letícia l'a décrit : il est calme et bien élevé, et ne menace personne. Ou du moins, il n'a menacé personne pour l'instant. Il ne fait que regarder. Il me regarde toute la journée. Je ne veux pas qu'il fasse la même chose avec vous.

— Peut-être ne veut-il que regarder ?

— Peut-être.

Le Dr Nesse ne dort pas tout de suite. Il se leva plusieurs fois pour se rendre à la salle de bains. Il ne trouva le sommeil qu'au petit matin, après avoir pris un somnifère. Le lendemain, il sortit très tôt : il avait une réunion avec le directeur de l'hôpital pour réclamer davantage de salles et de stagiaires. En chemin, il révisa chacun des points à discuter. Il y avait suffisamment d'espace pour construire de nouvelles salles, et la somme requise était modeste ; ce serait des pièces relativement petites, sans aucun équipement technique ; elles ne contiendraient que le simple mobilier des salles de soins psychiatriques.

Quand il pénétra dans le campus universitaire et manœuvra pour entrer sur le parking réservé aux médecins, il tomba sur Jonas qui, près du portail, bavardait avec l'employé chargé de contrôler les voitures. En passant devant eux, toutes vitres fermées, il vit le mouvement silencieux et synchronisé des lèvres qui lui disaient bonjour. Il stationna, ferma sa voiture à clé et entra dans l'immeuble sans regarder derrière lui. Tandis qu'il avançait dans le couloir en direction de la salle de réunion, il se demanda comment le jeune homme avait pu savoir qu'il arriverait plus tôt ce matin-là. Il ne croyait pas que cela pût être une coïncidence. Ce n'était pas le jour de sa consultation et, si cela avait été le cas, il n'aurait pas eu besoin d'arriver à huit heures du matin. À coup sûr, il avait lu la convocation de la réunion qui était accrochée au tableau d'affichage.

Tout le monde était assis autour de la table quand le Dr Nesse entra dans la salle de réunion. Il salua le directeur et ses confrères, signa la liste de présence et essaya de concentrer son attention sur l'exposé que faisait le directeur au sujet des sommes disponibles pour les travaux de cette année-là. Il dut faire un grand effort pour ne pas perdre le fil des discussions qui s'ensuivirent. Durant un bon moment, son attention fut retenue par deux pots de porcelaine datant de l'époque

impériale, qu'on utilisait dans l'ancien hospice pour conserver des onguents et des substances chimiques. Sur l'un deux, il était gravé, en lettres noires, Téréb. cuite ; sur l'autre, Bau. opodeld. Son imagination le ramena à l'époque où la médecine utilisait la térébenthine cuite et le baume opodeldoch pour guérir les maux du corps et de l'âme. Son regard parcourut la grande étagère en jacaranda qui couvrait le mur le plus long de la salle, s'arrêtant aux découpures des colonnes, pour ensuite se perdre parmi les images des personnes réunies que reflétait la vitre protégeant le dessus de la grande table autour de laquelle elles étaient assises. La réunion dura une heure. Quand il sortit pour recevoir le premier patient de sa journée, il lui fallut consulter les notes qu'il avait prises pour se rappeler les conclusions auxquelles ils avaient abouti à propos des différents points mis à l'ordre du jour.

Comme chaque jour, en sortant de chez lui en voiture, le Dr Nesse prit la première rue qui donnait sur la plage d'Ipanema, pour ensuite s'engager sur celle de Copacabana. Il aimait aller à l'hôpital en prenant par le front de mer, et, ce mercredi-là, la matinée était ensoleillée, sous un vent d'est doux et constant. Il appuya sur un bouton de la console de sa voiture et la voix de Maria Callas envahit l'intérieur protégé contre le bruit, contre la chaleur et contre les mendiants aux feux rouges. Il cala son corps contre le revêtement de cuir et s'adonna à ce qu'il regardait comme son plus grand plaisir : la voiture et l'opéra, une seule et même chose, puisqu'il n'écoutait de l'opéra qu'en voiture, et tout seul ; il n'aurait pu supporter le son d'une autre voix, ni même la simple présence de quelqu'un, pendant qu'il écoutait la Callas. Il aimait aussi Pavarotti. Non qu'il considérât qu'on pût le comparer à la diva, mais il se trouvait une ressemblance physique avec le ténor. Il regrettait que le trajet jusqu'à l'hôpital fût si court. Quand il n'y avait pas trop de circulation, il ne lui fallait guère plus de vingt minutes. Le mercredi précédent, il n'avait fait aucun effort pour échapper aux embouteillages. Il écoutait la Callas interpréter Norma et avait remercié le ciel de cette pluie. Cette fois-ci, cependant, il n'y avait eu aucun empêchement, et c'est quelques minutes avant le début de sa journée qu'il entra sur le parking du campus, se trouvant dans l'obligation de couper la musique.

Il avait déplacé les séances de Jonas à dix heures ; il réservait l'horaire de onze heures aux premiers entretiens. À dix heures pile, le jeune homme entra dans la salle. Le médecin eut un choc en le voyant sans sa barbiche. Non qu'il accordât la moindre importance à ce duvet, mais il se souvint immédiatement de la remarque de sa fille, qu'il ne serait pas mal sans sa barbiche. Cependant, le médecin comprit que ce n'était pas tellement cela qui le perturbait, mais bien l'idée que sa fille ait pu jouer un rôle quelconque dans ce changement,

et aussi que, sans la barbe, l'impression antérieure de déjà connaître Jonas devenait plus forte, bien que Jonas n'ait jamais laissé entendre l'avoir déjà vu auparavant.

— Bonjour, docteur Nesse.

— Bonjour, Jonas.

— Votre décision me fait plaisir.

— De quoi voulez-vous parler ?

— Du fait que vous ayez décidé de m'appeler Jonas.

— C'est vous qui avez dû mal entendre.

— En quoi m'appeler Jonas vous pose-t-il un problème ?

— Ce n'est pas mon problème, c'est le vôtre.

— Ce n'est pas le mien non plus, je me sens bien en tant que Jonas.

— Et Isidoro Cruz ?

— C'est le nom qu'ont choisi mes parents.

— Personne ne choisit son propre nom.

— C'est pour cela que les gens sont malheureux. S'ils ne choisissent même pas leur propre nom, comment peuvent-ils faire d'autres choix dans la vie ?

— Isidoro Cruz ne vous plaît pas ?

— Peu importe que ça me plaise ou non, ce n'est pas moi qui l'ai choisi.

— Vous vous considérez comme Jonas à tout moment de la journée ? À aucun moment vous n'êtes Isidoro ?

— À certains moments, je dois supporter qu'on m'appelle par un autre nom que le mien, mais à aucun moment je ne me sens Isidoro Cruz. Je ne réponds que lorsqu'on m'appelle Jonas.

— Et vous avez l'intention d'agir de même ici ?

— Vous me voyez déjà comme Jonas.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Que vous m'ayez appelé Jonas quand je suis entré, même si vous refusez de l'admettre. À ce propos, j'ai acheté une bicyclette.

— À propos de quoi ?

— À propos du fait que les jeunes font du vélo.

— Et cela a-t-il quelque chose à voir avec le changement de nom ?

— Pas avec le changement de nom, mais avec les choix.

— Et vous avez choisi d'avoir un vélo ?

— C'est bien ça. Votre fille n'a-t-elle pas une bicyclette ?

Depuis toujours, avoir deux filles était pour le Dr Nesse une source

d'inquiétude. Non pas parce qu'elles étaient deux, mais parce qu'elles étaient des femmes. Il lui semblait que les garçons dépendaient moins des soins paternels et qu'ils apprenaient très tôt à se défendre contre les menaces du monde. Il en avait été ainsi pour lui, et il devait en être de même pour tous les garçons. Bien sûr, il y avait les faibles, les malades, les victimes de guerre et de catastrophes naturelles. De tous les handicapés, les malades mentaux étaient ceux qui le perturbaient le plus. Certains lui paraissaient comme des sortes de modèles défectueux, d'autres lui semblaient en revanche dotés de qualités exceptionnelles, comme si chez eux le défaut s'était transformé en excellence, une excellence pour le mal, soit, mais une excellence tout de même. Quant à son patient, il ne savait quoi en penser. Depuis trois semaines, Jonas le confrontait à des paroles et à des gestes ; il avait eu l'audace de frapper à sa porte et de parler à sa fille, et venait à présent de faire référence à ce vélo. La question concernant le vélo et la façon dont s'était terminée la séance l'avaient perturbé. Jonas avait conclu la séance comme si c'était lui, et non pas le médecin, qui distribuait les cartes. Il ne pouvait absolument pas permettre ces petits exercices de pouvoir, car sinon il courait le risque de voir le patient conduire les séances et décider quelle direction prendrait le traitement.

Il déjeuna tout seul. Il n'avait envie de discuter du cas avec personne et ne parvenait pas non plus à penser à autre chose qu'à Jonas/Isidoro.

Il ne ressentit pas cet après-midi-là le bien-être qu'il éprouvait d'habitude en entrant dans sa voiture et en allumant l'autoradio. Il quittait l'hôpital une demi-heure plus tôt que les autres jours, sans trop savoir quoi faire de ce temps supplémentaire. Pendant qu'il conduisait, au lieu de se laisser imprégner par la voix de Maria Callas, son esprit fut envahi par des scènes de sa fille et de Jonas. Ce n'était pas une simple coïncidence s'il s'était présenté sans sa barbiche, ni s'il avait annoncé l'achat d'un vélo et fait ensuite référence au vélo de sa fille. De pareilles coïncidences n'arrivaient pas comme ça ; c'étaient des indices évidents que Letícia et lui se rencontraient en secret.

Ce fut seulement quand il gara sa voiture qu'il se rendit compte qu'il avait pris le chemin de la maison et non pas de son cabinet. Il stationna dans le garage et monta. En ouvrant la porte de l'appartement, il fut accueilli par un silence perturbateur. La bonne entra dans le salon.

- Il est arrivé quelque chose, docteur ?
- Non. Rien. Où sont-elles ?
- Elles sont sorties.
- Quelqu'un a-t-il cherché à me voir ?
- Non, monsieur.

- Ou à voir une des filles ?
- Non plus.
- Personne n'a appelé ?
- Non, monsieur.

Il y avait plus d'un an que le vélo était abandonné dans le garage de l'immeuble, sans que personne ne s'en soucie. Jonas l'avait vu d'innombrables fois, mais l'idée de l'acheter ne lui était venue qu'après avoir vu la fille du Dr Nesse faire du vélo à Ipanema. Celui qui se trouvait dans son garage faisait pendant à un autre, auquel il était attaché par une chaîne. Ils étaient tous deux de la même marque, modèles homme et dame. Le portier lui avait appris que le couple s'était séparé et que la femme habitait toujours dans l'immeuble. Les vélos étaient des vestiges du mariage. Il sonna à la porte et demanda si elle ne voulait pas se défaire de l'un des vélos qui s'abîmaient dans le garage. La femme parut tellement soulagée de s'en débarrasser que, après un rapide marchandage, il l'emporta pour presque rien. Une fois qu'il l'eut nettoyé et astiqué, il ne lui resta plus qu'à gonfler les pneus.

En fin d'après-midi, Jonas essaya son nouveau véhicule à l'heure où Letícia sortait de chez elle. Grâce au portier, il avait su qu'elle avait l'habitude d'aller à vélo jusqu'à son club de gymnastique, tous les jours, en fin d'après-midi, quand il ne pleuvait pas. Il ne l'attendit pas devant son immeuble, mais au coin de rue suivant, et la rencontre parut d'autant plus fortuite que les deux bicyclettes faillirent s'accrocher à un croisement fréquenté d'Ipanema. Letícia mit quelques secondes à reconnaître le jeune homme qui était venu chez elle.

- Tu as rasé ta barbe !
- Ça te plaît ?
- Oui, bien sûr, c'est que... Quand tu es venu chez moi, je me suis dit que tu serais bien mieux sans la barbe, et maintenant tu te présentes avec la barbe rasée. Ça m'a fait un choc.
- C'était donc un choc agréable ?
- Oui. Toi aussi, tu habites Ipanema ?
- Oui. Près de la place General Osório.
- Je ne sais toujours pas comment tu t'appelles.
- Jonas. Et toi ?
- Letícia.
- C'est joli.

Ils allèrent ensemble jusqu'au club de gymnastique, une demi-douzaine de rues plus loin. Leur discussion entrecoupée par le passage des bus et des voitures dut être renouée à la porte du club, pour ne

s'interrompre que deux heures plus tard, lorsqu'ils se séparèrent à l'entrée de l'immeuble de Letícia, sans qu'elle n'ait fait la moindre activité physique. Ils parlèrent des lieux qu'ils fréquentaient, des films qu'ils avaient vus et des livres qu'ils avaient lus, de ce qu'ils aimaient et n'aimaient pas.

Deux jours s'étaient écoulés depuis la dernière séance du jeune homme, et, ce matin-là, le Dr Nesse ne l'avait pas encore vu circuler dans l'hôpital. Il n'était pas sur le banc du manguier, ni dans la salle de détente ; il ne l'avait pas non plus croisé, à l'heure du déjeuner, en traversant la cour pour se rendre au réfectoire. Il pensa qu'il s'était peut-être lassé de jouer au surveillant.

Il déjeuna en paix, avant de prendre sa voiture, qu'il avait laissée à l'ombre d'un grand manguier, pour aller à son cabinet.

En écoutant la voix de Maria Callas, il éprouva un bien-être d'une intensité rare. Il ne faisait pas particulièrement beau, mais cela n'avait aucune importance, tant que le son de Norma continuait d'occuper chaque centimètre cube à l'intérieur de sa voiture. Il dut se retenir pour ne pas fermer les yeux dans les passages les plus enlevés, jusqu'à ce qu'un incident interrompe brusquement ce moment de plaisir. Il lui fallut quelques instants pour concentrer son attention sur les gestes du cycliste qui se déplaçait à côté de lui. Ce n'était pas pour l'avertir de quoi que ce soit ; le jeune homme lui faisait signe comme s'il lui disait au revoir.

Il ne comprit pas tout de suite de qui il s'agissait. La bicyclette se déplaçait entre les deux files de voitures, et le médecin dut faire un effort pour ne pas écraser le cycliste contre la voiture d'à côté. Ce fut seulement quand il comprit que l'homme continuait à lui faire signe qu'il reconnut Jonas. La voiture se déporta légèrement sur la gauche puis sur la droite avant de regagner sa voie, tandis que le cycliste ralentissait un peu son allure. Le Dr Nesse vérifia que tout allait bien autour de lui et éteignit la musique. Quand il chercha de nouveau le cycliste, ce dernier avait disparu. Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur, mais il ne vit pas la bicyclette. Il regarda devant lui, sur les trottoirs, puis de nouveau dans son rétroviseur, mais aucune trace de Jonas.

La rencontre avait eu lieu au début de l'avenue Atlântica, au niveau de la place du Lido. La circulation était assez fluide, malgré le nombre important de véhicules. Le Dr Nesse continua tout droit, regardant plusieurs fois sur les côtés et dans son rétroviseur. Avant d'arriver à la moitié de la plage de Copacabana, il commença à douter d'avoir vraiment vu le jeune homme. Il pensa que ce pouvait être un cycliste quelconque qui faisait des signes à une personne sur le trottoir. Comme il lui arrivait souvent ces derniers jours de penser à

Jonas, il trouva parfaitement normal de le confondre avec un cycliste quelconque, surtout après qu'il lui eut dit avoir acheté une bicyclette. Mais il ne pouvait nier que l'image avait été très nette. Ils s'étaient regardés à un peu plus d'un mètre de distance, il n'y avait pas d'erreur possible. Quand, au bout de l'avenue Atlântica, il tourna en direction d'Ipanema, ses mains étaient en sueur malgré l'air climatisé de la voiture. Au lieu de se rendre à son cabinet, il alla chez lui, comme il l'avait fait deux jours plus tôt. Letícia était à la maison.

— Bonjour, papa ! Déjà rentré ?

— Bonjour...

— Tu es pâle, tu te sens mal ?

— Non. Ce doit être la chaleur.

— Tu veux que je téléphone à maman ?

— Non. Tout va bien. Ce jeune homme qui est venu ici pour me voir... Est-il reparu ?

— Pas à la maison, non.

— Ailleurs ?

— Je l'ai rencontré dans la rue, à bicyclette.

— À l'instant ?

— Non, avant-hier, en allant à la gymnastique. En vérité, on s'est presque rentrés dedans. S'il ne s'était pas arrêté, je ne l'aurais même pas reconnu. Il a rasé sa barbe... Il est plus mignon comme ça.

— Letícia, il s'agit d'un patient.

— Il ne s'est rien passé, papa, on a juste bavardé un peu. C'est un garçon sympa. C'était un hasard, nous n'avions pas rendez-vous.

— Tu n'avais pas rendez-vous avec lui, mais il a très bien pu prévoir votre rencontre.

— Et comment pouvait-il savoir que je me trouverais à vélo à ce coin de rue, et à cette heure précise ? C'est un garçon calme, bien élevé, il est parti tranquillement. Qu'est-ce qui se passe, papa ? Qu'a-t-il fait ?

— Rien.

Le Dr Nesse était trempé de sueur. Ce n'était pas bon signe, cette sueur excessive sur la tête. Il prit une douche, changea de vêtements et se rendit à son cabinet.

Jonas avait pris l'habitude d'aller chaque matin à l'hôpital. Les premiers temps, les patients internés le gênaient. Il n'en avait pas peur, il les considérait comme inoffensifs ou moins offensifs que des personnes normales, mais, au début, son attention était complètement

ournée vers le Dr Nesse. Ce fut seulement quand il connut la routine du médecin (rigoureusement invariable), qu'il se mit à répondre aux regards et aux approches des patients, ses compagnons de la cour. Selon les traitements, leurs voix étaient hésitantes et leurs phrases stéréotypées, mais ils parvenaient tout de même à avoir un minimum d'échanges. Ce qui le gênait le plus, ce n'était pas les mots, mais l'odeur de désinfectant qui imprégnait leurs vêtements. Aussi préférait-il se trouver avec eux dans la cour, près des arbres, plutôt que de les rencontrer dans un lieu fermé. Hormis ses jours de consultation, il évitait de croiser le Dr Nesse dans les dépendances de l'hôpital : il se laissait seulement voir de loin ou le saluait quand il arrivait en voiture, toutes vitres fermées.

Jonas notait de petits changements chez le médecin. Des changements physiques, plus que verbaux : une façon de marcher différente, des gestes moins spontanés, un état de tension corporelle, qu'il ressentait comme une menace. Il n'était pas capable de préciser la nature de cette menace, il n'était même pas capable de dire si la menace était réelle, et trouvait qu'il n'y avait rien d'autre à faire, sinon continuer de se comporter exactement comme il le faisait. Il avait l'impression que l'ambiance des séances avait basculé à un moment précis : quand, lors d'une consultation, il avait parlé de la fille du médecin. Il se demandait si le Dr Nesse était au courant de sa rencontre avec Letícia. Mais, selon lui, il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Après tout, il n'avait rien fait de mal.

Letícia s'était mise à sortir plus fréquemment que d'habitude à bicyclette, même quand elle n'avait rien à faire dans les rues, à part réfléchir sur sa rencontre avec Jonas. Elle n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait. Son père lui donnait l'impression qu'une terrible menace planait au-dessus d'elle-même et du reste de la famille, une menace que seul un regard médical pouvait discerner. Mais qu'est-ce que ce regard pouvait bien révéler ? Cela lui échappait complètement.

Tandis qu'elle pédalait et prenait garde à la circulation, elle faisait aussi attention aux autres bicyclettes qui entraient dans son champ de vision. Elle n'avait pas donné de rendez-vous à Jonas, et ne s'attendait même pas à le rencontrer à cette heure, un samedi matin, bien que leur première rencontre ait été inattendue.

Letícia prétendait elle aussi étudier la médecine, mais elle ne s'intéressait pas à la psychiatrie. Elle n'appréciait guère la façon dont son père regardait les gens, ni les valeurs qu'il essayait d'inculquer à ses filles ; elle trouvait qu'il y avait un décalage considérable entre la psychiatrie (ou peut-être était-ce juste la psychiatrie de son père) et le monde contemporain. Mais, surtout, elle ne voulait pas consacrer sa vie aux fous, elle préférait une médecine dont les résultats pratiques

étaient plus visibles. Elle trouvait que l'expérience professionnelle de son père ne lui avait même pas donné une meilleure compréhension des gens qui l'entouraient. Sa mère s'était pendant longtemps soumise aux désirs de son mari.

Pour éviter la circulation intense d'Ipanema, elle avait choisi de faire le tour du lac Rodrigo de Freitas par la piste cyclable, ce qui rendait improbable toute rencontre accidentelle avec Jonas. Que dirait son père, s'il savait que leur rencontre n'avait pas été aussi brève qu'elle l'avait racontée ? Quelle serait sa réaction, s'il venait à savoir que, au lieu d'aller au club, elle avait bavardé pendant deux heures avec Jonas ? Et qu'il l'avait raccompagnée à la maison, et qu'ils étaient convenus de se revoir, et qu'elle l'avait trouvé attirant ? Ces pensées occupèrent les huit kilomètres du pourtour du lac.

Le dimanche matin, pensa-t-elle, quiconque possède un vélo se promène sur le front de mer. Si jamais il y avait du soleil le lendemain matin, la probabilité de rencontrer Jonas serait plus grande — et le temps semblait au beau fixe, on n'avait pas l'impression qu'il allait changer. Elle mettrait un bikini sous ses vêtements, au cas où ils prendraient un bain de mer. Ils laisseraient leurs bicyclettes sur le sable, attachées l'une à l'autre, et auraient tout le dimanche pour faire connaissance. Ils n'auraient pas besoin de quitter la plage pour manger, car les vendeurs ambulants proposaient toutes sortes de choses, du sandwich bio à la pizza accompagnée d'un demi glacé. Ils resteraient assez tard, verraient le coucher du soleil à Ipanema, le rocher de la Gávea, la silhouette des Dois Irmãos, la mer passant du vert au doré. Ils s'en retourneraient quand il ferait déjà nuit. Elle serait là le lendemain, et son désir le plus cher était que Jonas apparût.

Jonas n'avait aucune raison d'aller à l'hôpital le samedi. Tout d'abord, parce que le Dr Nesse ne s'y trouvait pas ; ensuite, parce que c'était un jour de visite et que l'endroit était envahi par les parents des internés. Mais la raison principale, c'était qu'il devait se concentrer sur Letícia. Il pouvait la rencontrer se promenant à bicyclette aussi bien le samedi que le dimanche, même s'il estimait que ce serait plus probable le dimanche, quand la circulation était interdite aux voitures sur toute l'étendue du front de mer et que les cyclistes sortaient en bandes.

Il ignorait si le Dr Nesse avait parlé de lui à sa fille, il lui aurait dit tout au moins qu'il était dérangé, qu'il prétendait avoir un nom différent du vrai et qu'il ne répondait qu'à ce nom, et lui aurait attribué un terme clinique, et Letícia lui aurait demandé si c'était grave, et il lui aurait répondu que ça l'était, et elle aurait longuement réfléchi, et, après mûre réflexion, elle aurait conclu que ça n'avait

aucune importance, qu'elle n'avait rien vu de bizarre en lui, qu'elle trouvait que Jonas était un type bien, que son père ne comprenait rien aux nouvelles générations, et que s'il ne la comprenait même pas, elle, sa fille, alors comment pouvait-il comprendre un étranger ?

L'après-midi, il parcourut à bicyclette le front de mer, depuis le début de Copacabana jusqu'au bout de Leblon, faisant une sorte de reconnaissance du terrain et de préparation du lendemain. La mer était agitée, les vagues étaient hautes. Seuls des surfeurs se risquaient dans l'eau, et ils étaient peu nombreux à oser monter sur leurs planches. Les vagues se brisaient avec une telle violence qu'on pouvait sentir le sol vibrer. Il rentra chez lui en fin d'après-midi, après avoir parcouru deux fois la plage et repéré les meilleurs coins où aller. Avant d'entrer dans sa rue, il sentit les premières gouttes de pluie. Il leva la tête. Le ciel était chargé de nuages d'un gris de plomb. Quand il entra dans le garage de son immeuble, la pluie se mit à tomber.

Il plut toute la nuit du samedi et toute la matinée du dimanche. Il était trois heures quand Jonas monta à vélo et prit la direction de l'immeuble de Letícia. Les rues étaient encore humides et il évitait d'aller trop vite pour ne pas mouiller ses vêtements avec l'eau sale que les roues du vélo projetaient en l'air. Il ne savait pas encore comment il annoncerait son arrivée sans que le Dr Nesse ou toute autre personne de la maison à part Letícia ne s'en rendît compte. Il ne savait même pas si elle serait chez elle. On était dimanche, elle était peut-être sortie. En passant à l'angle d'une rue où se trouvait un téléphone public, il fit demi-tour, appuya sa bicyclette contre l'appareil et, sans en descendre, composa le numéro qu'il connaissait par cœur.

— Je voudrais parler au Dr Nesse, s'il vous plaît.

— Le Dr Nesse a dû répondre à une urgence. Voulez-vous laisser votre nom et votre numéro de téléphone ? Il vous rappellera dès son retour.

— Merci. Je rappellerai plus tard.

Ce n'était pas la voix de Letícia ; et, à la façon de parler, Jonas comprit qu'il ne s'agissait pas non plus de la bonne, ni d'une voix de fille : il avait dû parler avec la femme du docteur. Il traversa les deux derniers pâtés de maisons, vérifia si ses vêtements n'étaient pas tachés de boue, se plaça devant l'entrée de l'immeuble et s'adressa au portier.

— Vous pourriez appeler Letícia, du 501, s'il vous plaît ?

Quelques minutes plus tard, ils se promenaient à pied dans le quartier, Jonas ayant laissé sa bicyclette dans le garage de l'immeuble de Letícia.

— J'espérais te rencontrer à bicyclette, ce matin, s'il n'avait pas plu...

— J'espérais la même chose... Je n'avais même pas ton numéro de téléphone pour décider autre chose.

— J'ai ton numéro de téléphone, mais je pensais que ton père se fâcherait contre toi si j'appelais.

— Ça, c'est sûr.

— Un jour, peut-être, il changera d'opinion à mon sujet.

— Pourquoi est-ce qu'il ne t'aime pas ?

— Le problème, ce n'est pas qu'il m'aime ou ne m'aime pas, mais plutôt que je sois un de ses patients... Une question d'éthique médicale, ne pas mélanger un cas clinique avec sa vie privée.

— Et pourquoi es-tu un cas clinique ?

— Je ne suis pas vraiment un cas clinique. Je suis juste une personne qui a cherché de l'aide dans un service offert par l'université.

— Et pourquoi ?

— C'est une histoire ancienne... On en parlera un jour.

Sans nouvelles de Jonas de tout un week-end, le Dr Nesse traversa le portail de l'hôpital pour se rendre au parking, le lundi, avec l'espoir qu'il aurait cessé son harcèlement. Il ne le vit pas à l'entrée du parking, ni à la réception de l'hôpital, ni sous le manguier. C'étaient les lieux qu'il fréquentait le plus. Il pensa cependant qu'il pourrait être dans la salle de détente, ou qu'il était peut-être en retard, ou encore qu'il était resté chez lui ; en fin de compte, ce n'était pas un employé de l'hôpital, il n'était pas obligé de pointer ni de justifier sa présence ou ses absences à qui que ce soit. La consultation de Jonas avait lieu le mercredi, on était seulement lundi, et, bien que ce ne fût pas le jour de sa consultation, il était toujours possible de le voir rôder dans la cour. Dans le doute, il travailla en laissant les persiennes à demi ouvertes. De temps en temps, il jetait un coup d'œil à la cour intérieure – juste pour constater que le banc de pierre était toujours vide. Il se dit que, avec la pluie du week-end, le banc devait être mouillé. Le soleil du matin n'avait pas encore suffi pour sécher la pierre. Jonas pouvait être ailleurs dans la cour ou même à l'intérieur du bâtiment. Pendant la pause un peu plus longue qu'il faisait en milieu de matinée, quand il quittait la salle pour prendre un café, il demanda aux employés de la réception s'ils n'avaient pas vu un patient ayant telles et telles caractéristiques...

— On connaît bien Jonas, docteur, il n'est pas venu aujourd'hui.

Il demanda à la réceptionniste de vérifier si le patient Isidoro Cruz, ou Jonas, était chez lui. Elle essaya plusieurs fois, mais personne ne répondit au téléphone.

— Appelez chez moi, s'il vous plaît.

En attendant qu'on lui passe l'appel, le médecin inspecta de nouveau la cour, à travers les persiennes maintenant complètement relevées.

— Docteur, la bonne a dit que tous étaient sortis.

— C'est ce qu'elle a dit : que tous étaient sortis ?

— Oui, docteur.

— Elle a dit tous ou toutes ?

— Je crois qu'elle a dit tous, docteur, mais je peux me tromper.

— Appelez de nouveau, et demandez s'il y avait quelqu'un d'autre avec elles.

Pendant que la réceptionniste appelait, le médecin n'arrêtait pas de regarder par la fenêtre, inspectant la cour de l'hôpital.

— Docteur, la bonne a dit qu'elles étaient toutes sorties à des heures différentes et qu'elle ne sait pas si l'une d'elles était accompagnée.

— Comment ça, elle ne sait pas ?

— Elle est au bout du fil, docteur. Vous feriez peut-être mieux de lui parler.

— Allô...

— C'est moi, docteur, Aparecida.

— Aparecida, un jeune homme a-t-il demandé à me voir ou à voir Letícia ?

— Non, docteur. En tout cas pas ici, à la porte.

— N'ouvrez la porte à aucun étranger, compris ?

— Oui, monsieur.

Les consultations des deux patients suivants furent nettement compromises. Il lui était impossible de prêter l'oreille à ce qu'ils disaient et, en même temps, de faire attention au banc de pierre, sous le manguier. Après le déjeuner, le Dr Nesse fut incapable d'aller directement à son cabinet. Il lui fallut tout d'abord passer chez lui pour s'assurer que tout était en ordre. Ça ne lui prendrait que dix minutes. Mais il n'eut pas besoin de monter à son appartement : le portier l'informa que seules sa femme et sa fille la plus jeune étaient arrivées. Letícia n'était toujours pas rentrée. Il revint à sa voiture avec la certitude qu'il lui serait inutile de monter. Sa femme ne saurait lui dire où était passée Letícia. Sa sœur, même si elle le savait, ne dirait rien. Protection mutuelle. Il entra dans sa voiture et prit le chemin de son cabinet.

Sa secrétaire enclenchait la climatisation une heure avant qu'il

n'arrive, pour que la température fût idéale au début de ses consultations. La salle était agréable et décorée avec goût. Il avait engagé un architecte. Il avait choisi un homme : il craignait qu'une femme ne créât une atmosphère peu masculine et peu austère. Le fauteuil et le divan étaient d'un design italien et recouverts de cuir noir (tels que devaient être selon lui les meubles dans un bureau d'homme). Pas de tissus indiens ni de meubles coloniaux.

La secrétaire vérifia avec lui les rendez-vous de l'après-midi et lui remit les reçus des paiements et des dépôts bancaires effectués ce matin-là. Le médecin la regarda à peine. Il enfonça les reçus dans sa poche et entra dans sa salle.

Il resta dans la pénombre, les persiennes fermées. Tout en attendant l'arrivée du premier patient de l'après-midi, il récapitula les événements récents auxquels Jonas était mêlé. Il aboutit à une conclusion qui lui parut tout d'abord évidente : il lui fallait décider s'il passerait Jonas à un de ses confrères ou s'il le garderait comme patient. S'il le gardait comme patient, il ne pourrait plus laisser ses fantasmes interférer dans le traitement. S'il s'agissait bien de fantasmes. Il n'avait pas rêvé que Jonas était allé chez lui et qu'il avait parlé à sa fille, et n'avait pas non plus rêvé qu'ils s'étaient rencontrés en faisant du vélo ; il n'avait pas rêvé que Jonas avait annoncé l'achat d'une bicyclette et rappelé que ses filles en avaient une, et n'avait pas non plus rêvé qu'il passait ses matinées assis dans la cour de l'hôpital à contrôler ses mouvements. Il était décidé à profiter de la séance suivante pour définir certaines limites relatives au traitement psychiatrique, le point le plus important étant la non-ingérence du patient dans la vie privée et familiale du médecin. Si Jonas était disposé à accepter ces limites, ils pourraient continuer le traitement. Si jamais il se montrait récalcitrant, il serait obligé d'interrompre la thérapie.

C'était, tout au moins, une façon de reprendre le contrôle de la situation, au lieu de simplement réagir aux actions du patient. Il ne partageait pas le point de vue selon lequel on peut traiter tout patient uniquement par la parole ; certains y sont résistants, et on doit alors recourir à une médication. Il était trop tôt pour définir la nature et l'étendue du trouble mental dont souffrait Jonas, mais il était hors de question qu'il expose sa propre fille aux dangers que présentait sa maladie. À la fin de la journée, il quitta son cabinet en se sentant beaucoup mieux que lorsqu'il y était entré. Dans sa voiture, il mit le CD de Maria Callas et constata que son âme était de nouveau prête à l'accueillir. Il se permit de chanter quelques morceaux en duo avec la diva.

Le mardi s'écoula comme il aurait aimé que le fassent tous les jours

de la semaine. Même la proximité de son rendez-vous avec Jonas, le lendemain, ne put troubler la paix qu'il éprouvait. Il n'y eut aucun changement dans la routine de sa journée — ni le matin, à l'hôpital, ni l'après-midi, à son cabinet. Aucun signe de Jonas/Isidoro.

Il se leva le lendemain plus léger encore que la veille. Il s'assit tout seul à la table du petit-déjeuner : ses filles étaient sorties et sa femme dormait encore. Il n'aimait pas avoir de compagnie au petit-déjeuner et préférait lire le journal sans être dérangé. Il écarta le supplément sportif, qui ne l'intéressait pas, jeta un coup d'œil rapide aux pages dédiées à la politique nationale et internationale, et parcourut le supplément culturel plus lentement, se plaignant du peu ou de l'absence de place accordée à l'opéra.

Il sortit de chez lui quinze minutes plus tôt que d'habitude, il prit la rue transversale qui conduisait à la plage d'Ipanema, il tourna à gauche dans la voie qui longeait la plage et prit la direction de l'hôpital. Comme il avait le temps, il se laissa porter par le rythme lent de la circulation tout en prêtant attention aux piétons qui marchaient ou couraient sur le trottoir du bord de mer. Il se dit qu'il devrait faire de même au moins trois fois par semaine pour essayer de perdre du poids. Même s'il était un homme grand, il avait bien besoin de perdre dix kilos. Mais il rougissait à la seule idée de mettre un short, un T-shirt et des tennis, et de courir sous le soleil de l'été. Il vérifia le réglage de l'air climatisé et détourna ses regards des athlètes matinaux. La circulation s'écoulait à un rythme doux et continu, et avec une régularité telle qu'il suffisait de lui accorder un minimum d'attention. Peu de temps après, sa voiture traversait le portail en fer de l'hôpital.

À dix heures pile, il ouvrit la porte de la salle de soins pour faire entrer Jonas. Il n'y avait personne dans la salle d'attente. Il referma la porte et utilisa l'interphone pour parler à la responsable des rendez-vous du secteur.

— Le patient de dix heures n'est pas encore arrivé, docteur.

— Vous savez de qui il s'agit...

— Jonas est souvent dans les parages, docteur. Dès qu'il arrive, je vous l'envoie.

Dix minutes s'écoulèrent, et le médecin eut la certitude que Jonas ne viendrait pas à cette séance. Il fit les cent pas dans l'étroite salle de soins, ouvrit plusieurs fois encore la porte pour voir si le patient était arrivé, interrogea un nombre équivalent de fois la réceptionniste, et sentit disparaître la tranquillité d'esprit qu'il avait éprouvée pendant ces deux derniers jours. Il lui restait du temps avant le patient suivant. Il ferma la porte à clé et chercha une position confortable dans son fauteuil de consultation.

À l'heure du déjeuner, avant de se rendre au réfectoire, il passa par la salle de détente, par la thérapie occupationnelle et traversa la cour intérieure, inspectant les lieux où Jonas se tenait d'habitude aux aguets. Il n'y avait aucune trace de lui.

Le jeudi matin, Jonas laissa sa bicyclette dans la cour, contre le manguier, et alla saluer les employés de la réception.

— Le docteur t'a cherché, hier.

— J'ai eu un empêchement.

À midi pile, après ses consultations du matin, le Dr Nesse passa devant la réception pour se rendre au réfectoire. En traversant la cour, il ralentit le pas comme s'il allait s'arrêter, il esquissa un mouvement vers la gauche, vers le banc de pierre où Jonas était assis, mais il se ravisa. Il reprit son chemin et alla déjeuner.

Quand il revint dans sa salle pour prendre son sac, il trouva un mot sur la table lui demandant d'appeler d'urgence chez lui.

Il était parti le matin sans savoir que Letícia n'avait pas dormi à la maison, qu'elle n'était toujours pas rentrée et que personne ne savait où elle était.

Il raccrocha le téléphone et se précipita dans la cour. Jonas n'était plus là.

L'accord entre Letícia et sa mère était qu'elle passerait deux jours chez une camarade de classe, afin de préparer des contrôles. Il était d'usage que, les veilles de devoirs, deux ou trois camarades se retrouvent chez l'une d'elles pour étudier et que l'une ou l'autre reste dormir. Ce qui n'était jamais arrivé, c'était qu'une des filles du groupe d'étude appelle en soirée et demande à parler avec Letícia. Pour la mère, il s'agissait d'une erreur, et non pas d'une manigance de sa fille. Par acquit de conscience, elle avait appelé une autre fille du groupe. Non seulement elle ne sut lui dire où était Letícia, mais elle ajouta qu'elles n'avaient pas prévu d'étudier ce soir-là.

À partir de ce moment et pendant toute la nuit de mercredi, Teresa Nesse garda le secret sur l'absence de sa fille. Elle avait vu son mari partir au travail le lendemain matin et demanda à son autre fille où se trouvait sa sœur. Roberta ne savait même pas que Letícia n'avait pas dormi à la maison, elle ne l'avait pas vue depuis la veille au matin. Le doute et l'anxiété avaient grandi à mesure que la matinée avançait. À midi pile, heure qu'elle s'était fixée pour limite, Teresa avait appelé son mari, à l'université, pour lui dire que Letícia avait disparu.

Le Dr Nesse reçut l'enveloppe au moment où il passait devant la réception de l'hôpital, après avoir parlé au téléphone avec sa femme.

Sur l'enveloppe, il était seulement écrit « Dr Nesse », en capitales d'imprimerie. À l'intérieur, il y avait un bout de papier sur lequel il était écrit : « Comment vous sentez-vous ? » en capitales d'imprimerie un peu tremblantes.

— Qui vous a remis cette enveloppe ?

— Un gamin. Il a dit que c'était pour vous.

— Quel gamin ? Comment était-il ?

— On aurait dit un gamin des rues, docteur. En short, T-shirt et tongs.

— Il y a longtemps ?

— Non, vous étiez en train de déjeuner.

Le médecin traversa la cour à toutes jambes, jusqu'au portail, cherchant inutilement un gamin sans même savoir à quoi il ressemblait.

Il rentra chez lui une demi-heure plus tard et demanda des nouvelles de sa fille, tout en tendant le message à sa femme.

— Qu'est-ce que c'est, Artur ? Cela a-t-il quelque chose à voir avec notre fille ?

— Il a kidnappé Letícia.

— Qui a kidnappé Letícia, Artur ? Au nom du ciel, de quoi parles-tu ? Où est ma fille ?

Les larmes coulaient sur le visage de sa femme et sur ses lèvres tremblantes, qui peinaient à prononcer les mots.

— Je te dis qu'il a kidnappé notre fille.

— Ce garçon, ton patient ?

— Oui.

— Comment sais-tu que c'est lui ?

— Je le sais.

— Tu les as vus ensemble ?

— Non, mais il est allé ce matin à l'hôpital, où il est resté assis sur ce banc, à me regarder.

— Eh bien, Artur... S'il était à l'hôpital, il ne pouvait pas être avec Letícia.

— Je ne savais pas encore que Letícia avait disparu.

— Artur, ça n'a aucun sens ! Si le jeune homme était avec Letícia, il n'irait pas à l'hôpital juste pour te regarder.

— Il est fou ! Je vous avais prévenues !

— Mais s'il a kidnappé Letícia, que faisait-il à l'hôpital ?

— Il regardait.

— Regardait quoi ?

— Il me regardait, merde !

— Calme-toi, Artur, tu me fais peur. Je ne comprends rien. Comment un homme qui a kidnappé notre fille peut-il passer toute la matinée assis dans la cour de l'hôpital ?

— J'ai sa fiche ici, avec son numéro de téléphone, son adresse, tout. Je vais retrouver ce fils de pute.

— Tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux prévenir la police ? Tu as ce message...

Le Dr Nesse ne croyait ni à une disparition, ni à un kidnapping (bien qu'il eût lui-même employé ce mot). Une fugue ou un enlèvement amoureux seraient des termes plus appropriés. Sa fille avait été enlevée. Mais ce qu'il ne supportait pas, c'était qu'elle se soit enfuie avec un de ses patients. Bien qu'il n'y eût aucune donnée concrète corroborant l'hypothèse de l'enlèvement, le médecin ne doutait pas qu'il pût s'agir de la vérité. Sa fille avait disparu depuis plus de vingt-quatre heures. S'il avait raison, Jonas devait avoir disparu lui aussi.

Il prit dans sa poche le bout de papier où il avait noté l'adresse et le numéro de téléphone de Jonas. Il appela aussitôt. Le téléphone sonna plus d'une douzaine de fois. Personne ne répondit. Il essaya plusieurs fois : aucune réponse. Ni de répondeur. Il eut la certitude que Jonas et Letícia étaient ensemble. Le problème était de savoir où.

D'après la bonne, Letícia avait quitté la maison en n'emportant qu'un sac, dans lequel on ne pouvait guère mettre plus qu'un rechange de vêtements et quelques objets personnels. Le Dr Nesse eut l'idée de faire les motels à la recherche de sa fille, mais il comprit aussitôt l'absurdité de cette idée. Ils pouvaient être chez un ami ou une amie dont les parents étaient en voyage. Il demanda à sa femme d'appeler les amies de Letícia, dans l'espoir d'obtenir quelque piste. Il considérait que sa femme avait manqué de vigilance et qu'elle était responsable de la disparition de leur fille. Les appels n'aboutirent à rien. Les amies de Letícia ne l'avaient pas vue depuis deux jours et elles n'avaient jamais entendu parler de Jonas ni d'un quelconque nouveau petit copain.

Il était deux heures de l'après-midi quand le Dr Nesse prit sa voiture, dans l'intention de parcourir Copacabana, Ipanema et Leblon. Pour une raison quelconque, il pensait que sa fille n'avait pas dépassé les limites de ces quartiers et qu'il pourrait les rencontrer tous les deux se promenant dans les rues à bicyclette. En fin de journée, il passa à l'hôpital pour savoir si Jonas y était revenu dans l'après-midi. Lui

aussi avait disparu.

Arpentant de nouveau les rues en voiture, il conclut que sa fille ne passerait pas une nuit de plus hors de la maison, à moins qu'elle n'ait été réellement enlevée. L'enlèvement était depuis toujours la stratégie dont usaient les amoureux pour consommer une liaison. Mais le médecin ne croyait pas que c'était le cas. Ils n'habitaient pas dans une petite ville de province, ils vivaient à Rio de Janeiro, dans le quartier d'Ipanema, et l'on était déjà au XXI^e siècle. Aucun adolescent moderne ne se servirait d'un enlèvement pour consommer une relation sexuelle.

Il restait à considérer l'hypothèse d'un kidnapping, pour la même raison qu'ils vivaient à Rio de Janeiro, dans le quartier d'Ipanema. Bien qu'il trouvât les deux crimes aussi répugnants, l'enlèvement était très différent d'un kidnapping. Dans l'enlèvement amoureux, il y avait consentement mutuel des personnes impliquées, tandis que le kidnapping impliquait la force brutale et la menace de mort. Il pensa faire appel à la police. Après l'avoir rejetée quelques heures plus tôt, il commençait à considérer cette idée sérieusement. Il n'avait aucune confiance en la police, mais il se rappelait les commentaires élogieux qu'un confrère de l'hôpital, un jour, avait faits au sujet d'un commissaire de Copacabana qui avait résolu une affaire dans laquelle une de ses patientes était impliquée. Il avait retenu le nom du commissaire car c'était celui d'un philosophe ⁽¹⁾. Il continua de conduire sans savoir exactement où il voulait aller. Il avait conscience, cependant, d'avoir pris la direction d'Ipanema.

Et si Jonas n'avait cherché un traitement que dans l'intention de kidnapper une de ses filles ? Et si toute cette histoire à propos de noms n'avait été qu'une farce ? Peut-être ne s'appelait-il ni Jonas ni Isidoro. Peut-être avait-il donné un faux numéro de téléphone. Il chercha dans ses poches le papier contenant les données personnelles de Jonas. Il y avait l'adresse : rue Jangadeiros. Il savait que cela se trouvait sur la place General Osório, où donnait aussi son cabinet. Ils étaient voisins. Il imagina Jonas assis sur la place, le regardant sortir de l'immeuble... Peut-être avait-il été impressionné par sa voiture importée et s'était-il imaginé qu'il était riche... Il aurait forgé de toutes pièces un profil clinique lui permettant d'être admis gratuitement à l'hôpital et d'avoir facilement accès à lui, sans éveiller de soupçons. La visite à son appartement, la rencontre involontaire avec Letícia, tout concordait : le Jonas psychotique n'était qu'un brillant déguisement pour le kidnappeur intelligent, froid et méticuleux, qui avait tout planifié avec soin, pas à pas, poussant le raffinement jusqu'à faire en sorte que Letícia tombe amoureuse de lui. Il n'avait même pas eu besoin de la kidnapper, elle l'avait probablement suivi.

Il stationna sa voiture dans le garage du cabinet. La rue où Jonas

habitait se trouvait à moins de cinquante mètres. Il marcha jusqu'au coin de la rue et chercha le numéro qui figurait sur la fiche de l'hôpital. La rue n'avait que deux pâtés de maisons ; il les longea dans les deux sens. Il ne trouva pas le numéro que Jonas avait fourni.

Sa conversation avec le commissaire n'avait été possible que par l'intervention d'un policier de garde qui observait les allées et venues d'un grand gaillard sur le trottoir en face de l'immeuble. Jamais le Dr Nesse n'était entré auparavant dans un commissariat, et jamais il n'avait songé qu'un jour il y entrerait pour les raisons qui l'y conduisaient.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Oui. Vous êtes le commissaire ?

— Je suis inspecteur. Si vous voulez parler au commissaire.

— Je ne sais pas... Je crois qu'il vaut mieux...

Tout en parlant au policier, le Dr Nesse ne cessait de marcher, faisant deux pas dans un sens, deux dans l'autre, fouillant dans ses poches à la recherche de quelque chose dont il semblait lui-même ignorer la nature, puis il déplia et lut plusieurs fois un bout de papier qu'il avait trouvé dans une poche de pantalon.

— Il vaudrait peut-être mieux que vous entriez.

L'inspecteur conduisit le Dr Nesse à l'intérieur du bâtiment. Tandis qu'ils montaient l'escalier menant au deuxième étage, le médecin eut envie plusieurs fois de faire demi-tour, mais, d'une main appuyée sur son dos, l'inspecteur l'encourageait à continuer. Quand ils entrèrent dans le bureau du commissaire, ce dernier discutait avec un autre inspecteur certains aspects d'un dossier qu'il tenait à la main. Il ne leva même pas le regard quand l'inspecteur entra dans la salle en compagnie d'un homme qui se mouchait dans un mouchoir froissé. Deux longues minutes s'écoulèrent avant que le commissaire ne tournât vers eux son attention.

— C'est à quel sujet, Ramos ?

— Je crois que cet homme a un problème, monsieur.

— Il a dit s'il avait un problème ?

— Il est nerveux, monsieur, il n'arrive pas à dire correctement ce qui est arrivé.

Le commissaire libéra le subordonné avec lequel il discutait du dossier et, pour la première fois, regarda le Dr Nesse.

— Que s'est-il passé ?

Il y avait de la fatigue et de l'impatience dans sa voix.

— Vous êtes le commissaire Espinosa ?

— Le commissaire Espinosa est en vacances ; je suis son remplaçant. Ça ne peut être qu'avec lui ?

— Je ne sais pas... C'est que, lui, je le connais.

— Vous ne voulez pas dire ce qui est arrivé ?

— Ma fille... a disparu... C'est peut-être un kidnapping...

— Ramos, apporte-lui un verre d'eau.

Après avoir bu le verre, le médecin se présenta et fit un récit mesuré et monocorde de la disparition de sa fille. Quand il eut fini, il semblait aller mieux et avait retrouvé son ton de voix habituel.

— Il n'y a pas de kidnapping quand la victime accompagne de son plein gré le supposé kidnappeur.

— Excusez-moi, monsieur le commissaire, mais on ne peut pas parler de plein gré quand il s'agit d'une mineure. Elle a été séduite par un homme plus vieux et expérimenté.

— Même dans ce cas, il ne s'agit pas d'un kidnapping. Quel âge a-t-elle ?

— Dix-sept ans.

— Vous a-t-on contacté ? Vous a-t-on fait une demande de rançon ?

Le médecin sortit de sa poche l'enveloppe contenant le message et le tendit au commissaire.

— Juste ça.

— Quand l'avez-vous reçu ?

— Aujourd'hui, vers midi.

— Comment vous l'a-t-on remis ?

— C'est un gamin qui l'a laissé à l'entrée de l'hôpital où je travaille.

— Le message a été écrit de façon à déformer la calligraphie de l'auteur.

— Ce n'était pas la peine. Je sais qui l'a écrit.

— Vous le savez ?

— Oui.

— Qui l'a écrit ?

— Un de mes patients.

— Alors nous allons l'obliger à...

— Je ne peux pas.

— Comment vous ne pouvez pas ?

— C'est mon patient.

— Mais, docteur...

— Je ne peux pas.

— Quelle est votre spécialité ?

— Psychiatrie.

— Donc votre patient est fou ?

— Je ne peux pas assurer qu'il soit vraiment psychotique. Il peut s'être fait passer pour un malade.

— Pourquoi tant d'égards pour l'éthique médicale, s'il peut s'agir d'un simulateur ?

— Pour nous, ça ne fait aucune différence.

— Écoutez, docteur : vous entrez ici pour déclarer que votre fille a pu être kidnappée ; vous montrez un message qui n'éclaire rien du tout, mais dont vous affirmez que le kidnappeur est l'auteur ; vous dites savoir qui il est, mais vous prétendez ne pas pouvoir donner son nom. Qu'est-ce que vous en pensez ? Le message est non seulement vague, mais il ne contient qu'une question, ne donne ni votre nom ni celui de votre fille, et ne fait référence à aucun kidnapping. Il peut s'agir d'un enlèvement amoureux. Si vous tenez à garder le silence sur le nom de votre patient, la seule chose qu'il nous reste à faire, c'est de prier pour que cette hypothèse soit la bonne.

— Vous ne pouvez pas commencer une enquête avec les données que vous avez ?

— Enquêter sur quoi ? Ce message ne dit rien, ce n'est même pas un message, il n'y a rien qui le relie à la disparition de votre fille, si ce n'est le fait qu'ils coïncident dans le temps. Il y a un autre détail important : il est très suspect que votre fille ait dit à votre épouse qu'elle allait dormir chez une amie le jour exact où elle a disparu. Personne ne prévient qu'il va être kidnappé. C'est l'excuse typique d'une gamine qui va coucher avec son petit copain. Je suis prêt à parier que, d'ici un jour ou deux, elle se présentera chez vous, la tête basse, en demandant pardon et en disant qu'elle s'est fait piéger par son petit ami.

— Et elle l'a certainement été.

— Patientez jusqu'à demain, docteur. Si votre fille ne réapparaît pas, je vous promets que nous la retrouverons. Si vous réfléchissez bien, il n'est rien arrivé pour l'instant. Combien de fois votre fille a-t-elle dormi ailleurs, chez une amie ?

— Plusieurs fois.

— Êtes-vous sûr que ces fois-là elle a vraiment dormi chez son amie ?

— Je ne sais pas.

— Appelez demain pour nous donner des nouvelles.

— Pourriez-vous me donner le numéro de téléphone du

commissaire Espinosa ? J'aimerais aussi parler avec lui.

Le médecin sortit du commissariat en pensant qu'il avait eu raison de ne pas vouloir aller à la police. Ce sont tous d'insensibles bureaucrates. Si jamais un fait ne s'accorde pas avec un de leurs schémas, alors ce n'est pas un fait ou, pire encore, ce fait ne s'est jamais produit.

Son portable était resté dans sa voiture, qu'il avait stationnée dans un parking souterrain, à une rue du commissariat. Il prit sa voiture et descendit la rue Siqueira Campos jusqu'à l'avenue Atlântica. Il voulait seulement trouver une place à l'air libre pour pouvoir s'arrêter et téléphoner au numéro que le commissaire lui avait donné.

Il n'eut aucune difficulté à trouver une place. Il était sept heures passées quand il composa une première fois le numéro. Il appela pour se débarrasser de la mauvaise impression que lui avait laissée le commissaire remplaçant. Il ignorait, cependant, comment il serait reçu par le commissaire en titre. Il lui fallut trois tentatives avant d'avoir le courage de parler.

— Commissaire Espinosa ?

— Lui-même.

— Excusez-moi d'appeler chez vous, mais au commissariat on m'a dit que vous étiez en vacances.

— Je le suis, c'est exact.

— Je m'appelle Artur Nesse, je suis médecin... Un confrère de l'hôpital m'a donné votre nom... Vous l'avez aidé...

Malgré la réticence initiale du commissaire, ce dernier avait fini par accepter qu'ils se rencontrent sur la place du quartier de Peixoto. Le Dr Nesse était à moins de cinq minutes de l'endroit, mais comme il avait menti en disant qu'il sortait de son cabinet, à Ipanema, il dut attendre dix minutes environ avant de tourner dans la première rue à droite en quittant l'endroit où il était stationné, et de monter en direction du quartier de Peixoto.

Il fit le tour de la place avant de trouver un emplacement sûr où garer sa voiture, presque en face de l'immeuble dont il avait noté le numéro. Quand il approcha du bâtiment, un homme qui se tenait debout sur le trottoir l'appela par son nom.

— Docteur Nesse ? Je suis le commissaire Espinosa.

Ils se saluèrent, et le commissaire montra la place du doigt.

— Si cela ne vous dérange pas que nous bavardions à l'air libre...

— Non... bien sûr que non...

Ils traversèrent la rue en direction de la place et cherchèrent un

banc où personne ne les dérangerait. Aucun des deux ne parla avant d'être assis.

— Eh bien, docteur, qu'est-il arrivé ?

Il était un peu plus de quatre heures de l'après-midi quand Jonas et Letícia arrivèrent en sueur et fatigués au portail de la maison située au point le plus élevé de la rue escarpée. Le soleil était encore haut dans le ciel et la chaleur aurait été supportable si, au lieu de préférer monter à pied, ils avaient pris le Combi qui transportait les habitants jusqu'à la partie la plus élevée de la colline. Ils se reposèrent quelques minutes avant d'affronter les volées de l'escalier de pierre qui les conduirait de la rue jusqu'à la véranda de la maison, en passant par les terrasses du jardin.

La rue Saint Roman est une grande rue escarpée en forme d'arc sur le versant sud de la colline du Cantagalo, à la limite entre les quartiers de Copacabana et d'Ipanema. La rue conserve plusieurs villas remontant à l'époque où elle abritait encore de riches habitants qui préféraient la belle perspective aérienne sur l'océan Atlantique à l'agitation frénétique de Copacabana, juste en dessous. C'était au temps où la favela n'avait pas encore envahi la partie la plus haute de la colline, au point d'appuyer ses masures contre les murs du fond des grandes maisons. Au fil des années, la rue avait perdu son rang et ses riches habitants avaient déménagé dans des endroits plus sûrs. Quelques vieilles demeures avaient été occupées par de nouveaux propriétaires que l'excellence des constructions attirait (et qui ne se préoccupaient pas trop du voisinage), tandis que d'autres s'étaient transformées en temples religieux. L'avancée de la favela par l'arrière s'était arrêtée, de manière pacifique et spontanée, dans l'alignement des maisons, laissant ainsi les deux groupes d'habitants vivre ensemble.

— Aujourd'hui, je n'aurai pas besoin de faire de gymnastique, mais j'aurai besoin d'une bonne douche quand nous arriverons tout en haut.

— Tu auras ta douche et je te promets qu'elle sera bonne.

La maison de pierre, à deux étages, était séparée de la rue par un jardin incliné, disposé en terrasses reliées par des escaliers faits de la même pierre grise qui recouvrait toute la façade de la maison. Il n'y avait pas de sonnette, ni au portail qui donnait sur la rue, ni à la porte qui ouvrait sur la grande véranda devant le bâtiment. Si ce n'était le jardin bien entretenu, rien n'indiquait que la maison était habitée : on ne voyait personne, aucune chaise sur la véranda, aucune fenêtre ouverte.

Quand ils atteignirent la maison, Letícia s'assit sur le muret bas qui séparait la véranda du jardin, pivota sur elle-même, et tourna le dos à

la maison. Devant elle, au-dessus des immeubles de Copacabana, on voyait une large bande de mer bleue. Jonas souleva le couvercle d'une lampe qui dominait la porte principale, attrapa une clé qui s'y trouvait attachée, et s'assit à côté de Letícia. Ils gardèrent le silence, appréciant la vue et écoutant le brouhaha sourd qui montait de la ville comme une nuée sonore.

— Tu es sûr qu'il n'y a personne dans la maison ?

— J'ai déjà vérifié les autres portes et fenêtres. Elles sont fermées. De plus, mon ami pasteur m'a dit qu'il ne venait ici que le week-end pour célébrer le culte.

— Il ne possède une maison de cette taille que pour les week-ends ?

— Ce n'est pas sa maison. Elle fait partie d'une succession. Il ne fait qu'en prendre soin.

— Et cette histoire de culte ?

— Je ne sais pas comment c'est venu. Il paraît qu'il s'est intéressé à certaines religions orientales ou de l'Est européen, je ne sais pas bien, il est resté là-bas quelque temps, et, quand il est rentré, il a fondé une espèce de branche locale, ici, à Rio. Je ne sais pas très bien quel est le nom de leur religion. Ça fait déjà deux ou trois ans qu'il célèbre le culte ici, dans cette maison. Quand tout le monde se réunit, ils sont plus d'une centaine. L'Église est très pauvre, elle survit grâce aux dons des fidèles.

— Tu veux dire que lui survit grâce aux dons des fidèles.

— Lui, c'est l'Église.

— Et c'est ton ami.

— Je l'ai aidé quand il est rentré d'Europe. Il n'avait ni argent ni fidèles. On partageait la chambre d'une pension dans la rue Cândido Mendes. Jusqu'à ce que l'occasion se présente pour lui de prendre soin de cette maison pendant la période de succession. Seulement la succession traîne. En attendant que ça aboutisse, il se sert de la maison comme d'une sorte d'église. C'est pour ça qu'il n'y a ni symbole ni plaque à l'extérieur.

— On entre ?

Ils prirent leurs sacs qui contenaient des provisions et des vêtements, Jonas ouvrit la lourde porte en bois massif et ils entrèrent. La première chose qu'ils sentirent, ce fut la différence de température, bien plus agréable à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison. La luminosité du lieu provenait de la lumière qui filtrait des persiennes, et le froissement des sacs rendait le silence encore plus pesant.

Ils se trouvaient dans la pièce principale de la maison. Letícia

appuya sur l'interrupteur, mais la lampe resta éteinte ; elle en essaya un autre, qui lui non plus ne fonctionna pas. Jonas se rendit à la cuisine, trouva le disjoncteur et rétablit le courant. Il entendit le compresseur du réfrigérateur qui s'enclenchait et la voix de Letícia qui lui disait que la lumière s'était allumée. Ils purent alors se faire une meilleure idée de l'endroit. Hormis quelques chaises dépareillées et un portemanteau où ne pendait qu'un seul parapluie, il n'y avait rien. À côté de la pièce, il y avait une petite salle sur laquelle donnait une ouverture en forme d'arc, sans porte, et qui semblait servir d'autel. Il n'y avait qu'une petite table recouverte d'une nappe brodée, contre un panneau dont la peinture imitait un autel. Tout était simple et improvisé. À part la petite salle, rien d'autre n'indiquait la tenue d'activités religieuses dans cette maison.

L'étage au-dessus comportait quatre chambres. Trois étaient complètement vides. Dans celle qui serait la chambre principale, face à la mer, il y avait un lit double, une commode dont manquait un des tiroirs, et une chaise. Dans les tiroirs de la commode, ils trouvèrent des serviettes de bain et des draps. La salle de bains était vaste, équipée d'un mobilier sanitaire anglais et d'une grande baignoire. Mais la particularité de la salle de bains était sa douche. Il n'y avait pas de cabine à proprement parler, mais une demi-cloison séparant le coin douche du reste, sans porte vitrée ni rideau, un endroit suffisamment grand pour que trois ou quatre personnes puissent prendre leur douche ensemble sans se gêner les unes les autres.

Letícia ouvrit le robinet de la baignoire. Il coula tout d'abord une eau un peu terreuse, mais, aussitôt après, jaillit une eau claire et chaude comme si la chaudière avait été branchée.

— L'eau est chaude.

— Le réservoir d'eau a dû prendre le soleil toute la journée. Tu veux te baigner maintenant ?

— Oui.

— Je descends fermer la porte à clé et je reviens t'aider.

— Je ne vais pas prendre un bain, je vais plutôt me doucher.

— D'accord. Je prendrai une douche juste après toi.

L'idée de passer une nuit ensemble était venue de Jonas, c'est lui aussi qui avait choisi le lieu, mais c'était Letícia qui avait pris la décision finale, après avoir passé la nuit du dimanche au lundi à se rappeler tout ce que Jonas lui avait dit pendant leur promenade dominicale.

Tandis qu'elle attendait qu'une eau complètement propre sortît de la douche et qu'elle écoutait les bruits que faisait Jonas au rez-de-chaussée en fermant les portes et les fenêtres, Letícia pensait qu'il était

absurde de lui attribuer un quelconque trouble mental. Si Jonas était cinglé, pensait-elle, alors une grande partie de l'humanité, et la meilleure de toutes, était composée de cinglés. Elle avait laissé la porte et la fenêtre de la salle de bains ouvertes, pour profiter de la lumière et de la brise de cette fin d'après-midi, et pensait aux moments qui allaient suivre. Elle se rappelait aussi les rêveries longues et nombreuses qu'elle avait eues en s'imaginant cette première fois. Elle n'était pas restée vierge jusqu'à dix-sept ans pour des raisons religieuses, pour obéir au moralisme paternel, ni pour se préserver en attendant le prince charmant. Elle n'était pas religieuse, elle était contre tout moralisme, et ne croyait nullement au prince charmant. Elle était restée vierge par crainte. Elle se disait à elle-même que ce n'était pas de la crainte, que c'était de la prudence, mais elle savait parfaitement que les deux sentiments sont de proches parents, presque des frères. Elle s'était aussi longuement demandé ce qu'elle avait conservé de la religiosité et de la moralité de ses parents au plus profond d'elle-même. Et maintenant, elle se représentait Jonas montant l'escalier, trouvant la porte de la salle de bains ouverte et entrant, hésitant. Elle imaginait comment il s'y prendrait alors, ce qu'il ferait, ce qu'il dirait, comment elle réagirait. L'eau coulait sur ses cheveux, lui troublant la vue. Letícia passa la main sur son visage et, quand sa vue s'éclaircit, Jonas était au milieu de la salle de bains, face à elle, complètement nu, comme s'il attendait la fin de la rêverie dans laquelle elle était absorbée. Quand il vit qu'elle avait les yeux bien ouverts, il entra dans la douche et l'enlaça. Lentement, ils commencèrent à se savonner l'un l'autre, chaque partie du corps, chaque creux, chaque surface, chaque repli, chaque orifice, chaque protubérance. Quand chaque partie eut été touchée et soumise à des explorations préliminaires, ils marchèrent enlacés jusqu'à la chambre, comme s'ils dansaient, encore mouillés, ils se couchèrent sur le lit sans laisser leurs corps se séparer, et restèrent ainsi jusqu'à la tombée de la nuit.

— Tu ne m'avais pas dit que tu étais vierge. Tu aurais dû me prévenir.

— Ça aurait changé quelque chose ?

— J'aurais fait plus attention.

— Tu as fait attention... comme si tu avais su.

— Tu sens quelque chose ? Tu as mal ?

— Juste à l'estomac.

— À l'estomac ?

— J'ai faim.

Jonas alla chercher les sandwiches à la cuisine, les fruits et les

boissons. Ils mangèrent sur le lit, tournés vers la fenêtre, en regardant le ciel de Copacabana.

— Demain, il faudra que je descende acheter à manger.

— Je ne veux pas rester ici toute seule.

— Tu n'as pas à avoir peur, tu es en sécurité ; je ferai un rapide aller-retour. Tu ne peux pas rentrer chez toi avec une mine abattue et une tête d'affamée. N'oublie pas que tu es censée passer deux jours chez une amie où tu dois être bien traitée.

— Et je le suis vraiment.

L'une des extrémités de la rue Saint Roman débouche à deux pâtés de maisons de la rue Jangadeiros et de la place General Osório. C'est par là que descendit Jonas, le jeudi matin, pour prendre sa bicyclette. En allant vers l'hôpital, il évita le chemin que prenait habituellement le Dr Nesse. Il considéra que ce ne serait pas le moment adéquat pour une rencontre hors des murs de l'hôpital. Il ignorait comment le médecin réagirait. Il était onze heures et demie quand il passa à bicyclette et salua l'employé du parking chargé de surveiller les voitures. Même sans entrer dans la partie réservée, il vit la voiture du médecin stationnée. Il s'assit sur le banc, à l'ombre du manguier, et attendit.

Ses tentatives pour approcher quelques patients internés, quoique lentes, commençaient à porter leurs fruits. Ils le reconnaissaient et l'appelaient par son prénom. Ils continuaient à lui demander de leur payer une boisson ou un paquet de biscuits, et il les leur offrait bien volontiers quand il le pouvait. Il ne voulait pas qu'un geste de bonne volonté se transformât en obligation. Le fait est qu'il avait déjà formé un petit groupe d'amis. Qui l'aurait vu, jour après jour, assis sur ce banc, s'occuper des patients, participer aux activités de loisir et de thérapie occupationnelle, aurait pensé qu'il s'agissait d'un aide-soignant ou d'un stagiaire provenant d'un cours dans le domaine de la santé. Mais, ce jour-là, Jonas ne pouvait pas rester très longtemps. Letícia était seule dans la maison, sans téléphone, et ne connaissait pas encore personnellement le pasteur. S'il arrivait quelque chose d'inattendu, elle pouvait prendre peur, descendre toute seule et tout gâcher.

À midi, Jonas vit le Dr Nesse sortir du bâtiment principal et se diriger vers le réfectoire. Il s'aperçut que le médecin s'était presque arrêté en le voyant et qu'il avait aussitôt repris son chemin. Il n'attendit pas que ce dernier eût fini de déjeuner. Il retourna à Ipanema, rangea sa bicyclette et acheta des provisions pour un jour de plus.

Letícia avait pris une autre douche et séchait ses cheveux devant la fenêtre quand elle vit Jonas ouvrir le portail de la maison. Il monta lentement, un sac de provisions dans chaque main, s'arrêtant à chaque terrasse, jusqu'à atteindre la véranda. Il était presque deux heures quand il entra dans la chambre, visiblement fatigué.

— Pourquoi as-tu tellement tardé ? J'ai eu peur, toute seule ici.

— Je t'ai déjà dit que cet endroit est sûr. Le pasteur ne vient que le week-end, et personne d'autre n'a la clé.

— Mais il a suffi de tendre la main et de la récupérer dans la lampe.

— Je me suis entendu avec lui. Autre chose : les gens de la colline n'agressent pas les habitants de cette rue. C'est un pacte non écrit, mais qui a valeur de loi.

— D'accord, mais je veux que tu restes ici avec moi.

— Nous avons le reste de l'après-midi et toute la nuit pour rester ensemble. Ce n'est pas ce que tu as prévu avec ta mère ? Deux jours chez une amie ?

— Si. J'espère seulement qu'elle ne va pas téléphoner à toutes mes amies pour vérifier.

— Tu veux laisser tomber ?

— Non. Je veux juste profiter du temps qu'il nous reste encore.

Pendant qu'il vidait les sacs et rangeait les provisions sur la commode, Jonas regardait Letícia peigner ses cheveux, assise sur le lit et enroulée dans sa serviette.

— J'ai vu ton père aujourd'hui.

— Comment ça, tu as vu mon père ?

— Je suis allé à l'hôpital.

— Tu m'as laissée toute seule ici et tu es allé à l'hôpital ? Qu'est-ce que tu es allé faire là-bas ?

— J'avais besoin de voir comment allait ton père.

— Tu avais besoin de voir mon père pour quoi ?

— Pour voir s'il allait bien.

— J'ai dû mal comprendre. Nous avons longuement cherché comment passer un jour ou deux ensemble, rien que nous deux, dans un endroit agréable, où personne ne nous trouverait. Tu dégottes cette maison merveilleuse, gratuitement. J'invente une histoire que ma mère n'a peut-être pas avalée, on vient ici, on passe une nuit formidable, et, le lendemain, tu me laisses toute seule pour voir comment va mon père ? C'est ça, ou je n'ai pas bien compris ?

— C'est bien ça. Ce que j'ignore, c'est si tu interprètes correctement ce que j'ai dit. Je ne t'ai pas laissée toute seule pour voir ton père. Je suis sorti pour faire des courses, nous n'avions plus rien à manger. J'avais besoin de voir comment allait ton père, non pas parce je m'inquiétais pour sa santé, mais parce que je m'inquiétais pour toi. Je voulais savoir s'il avait découvert que tu n'avais pas dormi chez une amie. C'est la raison pour laquelle je me suis laissé voir. D'après sa réaction, je pouvais en avoir le cœur net. Quand il a réagi normalement en me voyant, j'en ai conclu que tout allait bien. J'ai fait les courses et je suis revenu ici. Comme tu peux le voir, les faits sont les mêmes, mais leurs interprétations sont différentes.

— Alors déshabille-toi et viens au lit.

C'était la deuxième nuit que Letícia passait hors de chez elle sans donner de nouvelles. Le Dr Nesse était convaincu que la disparition n'avait rien à voir avec un kidnapping ou un enlèvement, mais qu'il s'agissait d'un acte accompli d'un commun accord entre elle et Jonas. Le message remis par le gamin ne disait ni ne demandait rien, il laissait juste entendre clairement qui, à ce moment-là, contrôlait la situation. Le médecin n'avait rien dit à sa femme ni à son autre fille sur sa façon de voir les événements, mais tout le monde savait que Letícia avait disparu et qu'ils devaient unir leurs efforts pour la faire revenir. En vérité, chaque membre de la famille cherchait à comprendre ce qui se passait, mais les éléments dont on disposait ne s'emboîtaient pas, personne n'avait eu accès aux informations que détenait le Dr Nesse. Leurs conjectures, y compris celles de la bonne, étaient entièrement produites par leur imagination.

Ils n'avaient pas prévu de monter la garde, car aucune raison objective ne les obligeait à rester éveillés tous ensemble : personne n'avait appelé pour demander de rançon, la police n'avait pas promis de nouvelles et eux-mêmes ne s'étaient imposé aucune tâche les contraignant à monter la garde ensemble. Le fait est, cependant, que, malgré de légers assoupissements entre deux sursauts, personne ne dort pendant la nuit du jeudi. Quand, le lendemain, la famille s'assit à la table du petit-déjeuner, le Dr Nesse espérait encore que Roberta, sa fille cadette, leur révélerait un secret, petit ou grand, qui ferait avancer l'enquête ; ou encore, que la bonne se rappellerait une conversation entre Letícia et une amie ; ou même que sa femme raconterait quelque secret que sa fille lui aurait confié.

Le commissaire avait défini un délai de vingt-quatre heures avant de lancer les recherches. Bien qu'il ne crût pas au kidnapping ni à l'enlèvement, le Dr Nesse serait bien obligé d'accepter l'enquête. Car il y avait une autre hypothèse, que personne n'évoquait à voix haute,

mais qui essayait de rompre à chaque instant le mur de silence qu'on avait élevé autour d'elle, et qu'on ne pouvait rejeter : celle que Letícia soit morte. Aussi, même sans expliciter cette possibilité, le Dr Nesse avait-il fait savoir aux trois autres femmes de la maison que n'importe quelle information, n'importe quel indice, si insignifiants qu'ils pussent paraître, serait d'une grande utilité.

À neuf heures, ils entendirent un bruit de clé dans la serrure. Puis la porte de la salle à manger s'ouvrit. Letícia regarda tout le monde avec étonnement et entra.

Après un instant de perplexité, la mère courut la prendre dans ses bras.

— Que s'est-il passé, mon enfant ? Tu n'étais pas chez tes amies... Deux jours.

— J'avais besoin de savoir s'il était fou.

— Où étais-tu ? demanda le père.

— J'étais avec Jonas... Je ne pouvais pas croire qu'il était fou... Maintenant, je suis sûre qu'il ne l'est pas.

— Je ne t'ai pas demandé s'il était fou, je sais qu'il l'est ; je t'ai demandé où vous étiez.

— Dans une maison, en haut de la rue Saint Roman. Une espèce d'église.

— D'église ?

— Je ne sais pas très bien, je n'ai rien vu, il n'y avait personne.

— C'est Jonas qui t'y a emmenée ?

— Oui.

— Et qu'a-t-il fait ?

— Il est resté tout le temps avec moi.

— Il ne peut pas être resté tout le temps avec toi, car je l'ai vu à l'hôpital, hier, à l'heure du déjeuner.

— Je suis au courant. Il m'a raconté qu'il est allé là-bas. Il voulait voir si tu allais bien.

— Il voulait voir si j'allais bien ! Il t'a laissée enfermée toute seule dans une maison, en haut d'une colline, et il est descendu pour voir comment j'allais, moi ? ! Et tu dis qu'il n'est pas fou ? ! Il est fou, et pas qu'un peu.

— Non, papa.

— Je suis médecin ! Je suis son psychiatre ! Je sais ce que je dis !

— Papa, c'est un type très bien, il n'est pas fou.

— Teresa, parle-lui, cherche à savoir ce qui s'est passé. Au besoin, emmène cette petite voir un médecin.

— Je n'irai voir aucun médecin ! Je ne suis pas malade ! Tu crois que tout le monde est malade ! C'est toi, le malade !

La gifle s'abattit avec une telle violence que Letícia alla heurter la porte d'entrée et tomba par terre.

— Je n'admets pas qu'on me parle comme ça, surtout pas ma fille. Tu n'es qu'une gamine ignorante, une mineure, et tu iras chez le médecin, même si je dois t'y emmener de force.

Le Dr Nesse informa le commissaire Espinosa du retour de sa fille, l'assurant qu'elle allait très bien.

— Aussi n'est-il plus nécessaire que vous interveniez, commissaire. Comme vous l'aviez d'ailleurs prévu vous-même. De toute manière, je vous remercie beaucoup pour votre attention.

— Vous ne souhaitez pas porter plainte ?

— Non, commissaire. Je n'ai aucune raison de porter plainte, tout est rentré dans l'ordre. Merci.

Le lundi, le Dr Nesse arriva très tôt à l'hôpital.

— Bonjour, docteur.

— Bonjour. Des messages ?

— Aucun, docteur.

Il était huit heures et demie. Il avait encore du temps devant lui avant son premier patient. La persienne de son bureau relevée, il observa attentivement la cour. Il quitta la salle et parcourut l'aile que Jonas fréquentait. Il passa par la cantine, par la salle de détente, il traversa la partie de la cour qu'il n'arrivait pas à voir de sa fenêtre, et revint à son bureau au moment où arrivait l'employée de la réception. Il donna des ordres pour qu'on l'appelât si jamais on voyait Jonas dans l'hôpital.

À neuf heures moins cinq, il était sur le point de recevoir le premier patient et Jonas ne s'était pas encore montré. Ce n'était pas le jour de sa consultation, mais le médecin espérait que, comme d'habitude, il viendrait à l'hôpital. À neuf heures, il fit entrer le premier patient. À neuf heures dix, il regarda par la fenêtre et vit Jonas assis sous le manguier, en train de parler avec un interne. Il eut le réflexe de se lever, mais il se retint. Dès que la consultation fut terminée, il se rendit dans la cour, mais Jonas n'était plus sur le banc. Il chercha dans le parking, au portail de l'entrée, regarda de nouveau à l'intérieur de l'hôpital, retourna au portail de l'entrée, interrogea l'employé qu'il avait déjà vu bavarder avec Jonas, mais il n'y avait aucune trace de lui. Jonas avait disparu.

Quand il eut fini la consultation du dernier patient de la matinée, il

n'arrivait pas à se rappeler ce qui s'était dit pendant la séance. La matinée, du point de vue médical, avait été catastrophique. Ce n'était pas qu'il eût commis des erreurs, mais il n'avait aucune idée de ce qu'il avait fait.

En fin d'après-midi, à son cabinet, quand il eut terminé ses consultations de la journée, le mal de tête qui persistait depuis l'heure du déjeuner fut bientôt accompagné de frissons. Dans la voiture, il n'alluma pas la climatisation et, à plusieurs reprises, il eut envie d'arrêter le moteur. Quand il arriva chez lui, il avait de la fièvre. Il se coucha et dormit.

Il passa le mardi au lit. La grippe, dit-il à sa femme.

Le mercredi matin, il faisait beau et chaud. Le Dr Nesse se réveilla disposé à travailler. C'était le jour où Jonas avait sa consultation, mais il doutait que ce dernier eût l'audace de se montrer. De toute façon, il sortit sur ses gardes. Il ne voulait pas se laisser surprendre par lui comme il l'avait été deux jours plus tôt, quand il l'avait vu pratiquement disparaître sous ses yeux. Quelle que fût l'histoire que Jonas inventerait, il serait prêt à contre-attaquer.

Il ne vit pas Jonas près du portail de l'entrée, comme cela arrivait parfois, pas plus qu'il ne l'aperçut dans le parking ni sur le banc de pierre, sous le manguier. Ses soupçons qu'il avait pu fuir après l'épisode impliquant Letícia étaient sur le point de se confirmer. Quand il rentra dans la salle, après le café de sa deuxième pause, il trouva Jonas assis sur le siège du patient.

— Que faites-vous ici ?

— Je vous attends, c'est l'heure de ma consultation.

— Pourquoi n'avez-vous pas attendu d'être introduit par la réceptionniste ?

— C'est elle qui m'a conduit jusqu'ici, docteur.

— Qu'avez-vous fait à ma fille ?

— Je n'ai rien fait.

— Vous n'avez rien fait ?

— Non. Du moins, rien de mal.

— Et ce que vous lui avez fait dans cette maison de la rue Saint Roman, ce n'est rien ? Savez-vous que vous avez disparu pendant deux jours avec une mineure ?

— Je n'ai pas disparu. Je suis même venu à l'hôpital, vous m'avez vu. Je ne savais pas que Letícia était mineure. Je ne lui ai jamais demandé son âge, et elle ne m'a jamais demandé le mien. Elle n'a pas l'air d'une mineure.

— Pourquoi nous avez-vous donné une fausse adresse ?

Il posa sa fiche sur la table.

— Je n'ai pas donné de fausse adresse, on l'a peut-être mal notée.

— Jonas pris le papier, le regarda et le rendit au médecin. — L'adresse est correcte, c'est bien celle-là. Mon immeuble est ancien et la porte d'entrée se trouve entre deux magasins. Peut-être ne l'avez-vous pas vue. Vous pouvez y retourner et vérifier.

— Revenez demain, à la même heure.

— Et notre consultation ?

— Revenez demain.

Jonas se leva de son siège et attendit que le médecin lui dise quelque chose. Le jeune homme ne montrait aucun signe d'indignation, ni de rage, ni de surprise, son regard était aussi serein que les autres fois. Il sortit en disant au revoir.

Le Dr Nesse avait dû se retenir pour ne pas parler du message. Si l'intention de Jonas avait été de provoquer la panique, il lui faudrait ignorer quel effet avait produit le message. Tôt ou tard, il finirait par demander à la réception de l'hôpital si le message avait bien été remis à son destinataire. Ce serait l'aveu de sa culpabilité.

Il demanda qu'on fît entrer le patient suivant. Il dut faire un effort pour conduire l'entretien. Au milieu des propos que tenait sa patiente, une jeune femme de vingt ans, surgissaient des phrases de Leticia sur Jonas et sur la maison de la rue Saint Roman. À la fin de la séance, il avait mélangé les paroles de sa patiente avec celles de sa fille, dans une superposition qui à certains moments confondait les deux images. La même sensation se répéta cet après-midi-là, avec les patients de sa clinique privée.

Il n'eut pas le courage de commenter les faits avec sa femme, elle ne comprendrait pas, il préféra ne pas en parler non plus à ses confrères, c'étaient des choses qui, une fois dites, pouvaient finir par devenir publiques et modifier négativement son image professionnelle. Il ne pouvait dire à personne combien l'histoire le troublait, il devait garder cela pour lui et s'efforcer de tout digérer peu à peu, solitairement. Comme font les fous.

Il était déjà plus de onze heures quand, prêt à dormir, il ôta son pyjama et remit ses vêtements. Il prit son portefeuille, son jeu de clés et quitta son appartement sans prêter attention à sa femme qui lui demandait ce qui se passait. Il sortit sa voiture du garage et s'en alla doucement par les rues, sans but précis. Il ne voulait pas écouter de musique.

Il roula au hasard pendant une demi-heure. Sur l'avenue Atlântica, il passa au ralenti devant les travestis et les prostituées qui se tenaient sur le bord du trottoir. La voiture importée avec un homme seul au

volant, à cette heure-là, leur fit exhiber des seins et des fesses volumineux. Le Dr Nesse maintenait les vitres relevées et les portières fermées à clé. Il parcourut la plage dans les deux sens et revint à Ipanema. Il contourna la place General Osório et le pâté de maisons suivant, pour prendre la rue Jangadeiros depuis le début. Il s'arrêta devant le numéro indiqué par Jonas. De fait, il y avait bien une porte coincée entre deux magasins. À cette heure de la nuit, les magasins étaient fermés et les vitrines éteintes, il n'y avait de la lumière qu'à la petite porte en fer forgé et en verre. Il n'y avait personne à l'entrée.

L'existence de l'immeuble confirmait ce que le jeune homme avait dit, mais ne garantissait nullement qu'il habitait vraiment là. La rue était peu fréquentée, la nuit. Il s'arrêta devant l'immeuble, en double file, éteignit le moteur et les phares de la voiture, et, toutes portières fermées à clé, il attendit. Après quelque instants, la chaleur devint insupportable dans la voiture complètement fermée. Il baissa les vitres de devant. La chaleur diminuait, mais la peur d'être attaqué augmentait. Au bout d'un moment, il constata qu'il n'avait aucune vocation pour être espion.

Il était deux heures du matin quand il réveilla le garde qui sommeillait dans la guérite du portail de l'hôpital. Il entra, stationna sa voiture au parking, laissa une ouverture de quelques centimètres à chaque vitre, inclina la banquette et dormit jusqu'au lever du jour.

La ville commençait à s'animer, les bars, les cafés, et les kiosques à journaux accueillaient leurs premiers clients, quand le Dr Nesse traversa la rue qui séparait le campus universitaire du bar d'en face pour prendre son petit-déjeuner. Au retour, il acheta un rasoir électrique dans un kiosque à journaux, se rasa dans les toilettes des médecins et attendit l'arrivée des employés de l'hôpital.

Il ordonna d'annuler les consultations du matin, pour ne garder que celle de Jonas, prévue depuis la veille. Il donna quelques instructions à la réceptionniste, s'enferma dans son bureau et attendit. Le dépouillement et l'inconfort de la pièce stimulaient la rêverie, rien ne pouvait retenir son attention, et il lui restait presque deux heures, encore, avant l'arrivée du jeune homme. Son corps était douloureux après la nuit passée dans la voiture. Son visage et ses mains avaient été piqués par les moustiques. Tandis qu'il attendait, le Dr Nesse prit plusieurs notes sur la fiche médicale du patient et donna par l'interphone quelques instructions aux aides-soignants.

À dix heures, la réceptionniste annonça Jonas et le fit entrer. Le Dr Nesse regarda quelque temps le patient. Jonas lui demanda s'il s'agissait bien d'une consultation. Au lieu de répondre, le médecin prit l'interphone, dit quelques mots tout en renversant sa propre chaise

puis, après avoir jeté par terre plusieurs objets qui se trouvaient sur son bureau, il saisit Jonas par-derrière en lui serrant le cou. Le jeune homme, sans comprendre ce qui se passait, se débattait pendant que le médecin le maintenait dans sa prise. Au bout de quelques secondes, deux infirmiers entrèrent dans la pièce et reçurent l'ordre d'endormir le patient qui avait eu une crise psychotique pendant la consultation. Jonas fut immobilisé et drogué.

Les employés éprouvèrent de la peine pour le jeune homme, qu'ils trouvaient si intelligent et si bien élevé, mais ils convinrent que c'était toujours comme ça : plus le patient était calme, plus la crise était violente.

Le premier jour, le Dr Nesse maintint Jonas sous forte dose de sédatifs ; les jours suivants, il établit un dosage qui le tiendrait tranquille mais éveillé.

Malgré son état de somnolence permanent, l'après-midi du quatrième jour, un dimanche, on pouvait déjà voir Jonas dans la cour, assis sur le banc de pierre, sous le manguier. Il ne parlait à personne et ne répondait pas aux questions qu'on lui posait. Le lundi matin, le Dr Nesse essaya d'entrer en contact avec ses parents, mais personne ne répondait au numéro de téléphone que Jonas avait donné. Jusqu'alors, seule l'équipe médicale était au courant de l'internement de Jonas.

Letícia ne l'apprit qu'environ deux semaines plus tard, quand elle se douta que quelque chose était arrivé. L'histoire de la rue Saint Roman lui avait valu une assignation à domicile. Elle pouvait sortir pour se rendre à l'école, mais rien de plus. Si elle voulait étudier avec des camarades, ces dernières devaient venir chez elle. Les loisirs et les sorties dans le quartier lui furent interdits par son père. Depuis lors, elle n'avait pas parlé à Jonas.

Le téléphone de Jonas, dont le numéro figurait sur le carnet de son père, ne répondait pas aux appels. Elle se rappelait, cependant, que ses consultations étaient le mercredi. Elle téléphona le mardi matin à l'hôpital, se faisant passer pour la secrétaire du Dr Nesse, afin de confirmer les rendez-vous du lendemain. Quand l'employée lui fournit la liste des patients sans le nom de Jonas, Letícia demanda si le nom de Jonas n'était pas sur la liste, car il figurait sur l'agenda du docteur. L'employée répondit que Jonas avait été interné et que les consultations hebdomadaires avaient été suspendues.

Il était plus d'une heure de l'après-midi quand Letícia se présenta à la réception de l'hôpital en tant que fille du Dr Nesse.

— Votre père est parti, ça fait déjà quinze minutes.

— Merci, mais je ne suis pas venue pour lui parler, je viens rendre

visite à un ami qui est interné.

— Il est à l'infirmerie ?

— Je ne sais pas.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Jonas.

— C'est un bon garçon. Il a passé la matinée assis sur le banc de pierre. En sortant de la réception en direction de la cour, vous allez voir un grand manguier, sous lequel il y a un banc de pierre, c'est là qu'il se tient d'habitude.

De loin, Letícia reconnut la personne assise sous le manguier. Elle s'approcha doucement, sans faire de geste ni prononcer son nom. Elle le toucha presque, sans qu'il ne la remarque. Son regard était trouble, son corps flasque. Elle s'assit à côté de lui.

— Bonjour, Jonas.

Il ne répondit pas, ne changea pas de position et ne la regarda même pas ; il continua de fixer la grosse racine de l'arbre sur laquelle il appuyait son pied.

— Je comprends que tu ne veuilles pas me parler, mais je n'ai rien à voir avec ce qui s'est passé. Je n'ai su qu'hier après-midi que tu étais ici.

On aurait dit que Jonas n'enregistrait pas les paroles de Letícia.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour t'aider à sortir d'ici ?

— Je ne veux pas sortir.

La voix était pâteuse et rauque.

— Tu ne veux pas sortir d'ici ?

— Non.

— Jonas, ce n'est pas un endroit pour toi, ici.

— Pourquoi pas ?

— Parce que tu n'es pas fou !

— Maintenant, je le suis.

— Tu ne l'es pas, non ! Tu ne peux pas devenir fou juste parce que mon père l'a décidé. Tu as déjà oublié les deux jours que nous avons passés ensemble ?

Il continuait de regarder fixement la racine de l'arbre, comme s'il y avait trouvé la réponse à toutes ses questions.

Letícia eut les yeux pleins de larmes et passa le bras autour de ses épaules. Pendant un long moment de silence, elle resta enlacée à lui sans obtenir aucun mot, ni regard, ni geste en réponse. Elle décida alors de parler toute seule, sans attendre de réponse. Elle dit ce qu'elle

pensait de tout cela ; elle parla de son père ; elle parla des deux jours passés dans la maison de la rue Saint Roman ; elle dit ce qu'elle prétendait faire plus tard dans la journée. Elle parla pendant presque deux heures, puis elle se leva et s'en alla.

Le soir, pendant le dîner, elle informa son père de sa décision d'être internée avec Jonas, ajoutant que, si on l'en empêchait, elle provoquerait une série d'actes qui finiraient par la conduire fatalement aux urgences psychiatriques. Il valait mieux, par conséquent, qu'il accepte son internement dans l'hôpital où il travaillait, car il pourrait ainsi mieux contrôler le traitement qui leur serait donné, à Jonas et à elle. Le lendemain matin, quand son père arriverait à l'hôpital, elle se tiendrait déjà à sa disposition au service des soins externes.

Le Dr Nesse écouta en silence la menace de sa fille. Il avait promis à sa femme de maîtriser ses réactions, surtout toute envie de battre sa fille. Ce moment représentait une première mise à l'épreuve. Bien sûr, il ne croyait pas que sa fille se ferait interner dans un hôpital psychiatrique du réseau public pour tenir compagnie à son petit ami. De plus, Letícia n'était pas coutumière de ce genre de bravades, elle avait toujours été une fille placide et obéissante. Il laissa le discours de sa fille sans réponse.

Le lendemain matin, en arrivant à l'hôpital, il apprit du médecin de garde qu'une jeune femme, au service des soins externes, prétendait être sa fille et demandait à être internée. Sans donner d'explication à personne, le Dr Nesse fit entrer sa fille dans sa voiture, de force, la ramena à la maison et l'enferma dans sa chambre, sous le contrôle de sa mère. Il revint à l'hôpital pour terminer ses rendez-vous du matin.

Peu avant l'heure du déjeuner, la secrétaire du Dr Nesse à l'hôpital interrompit sa dernière consultation pour lui dire que le chef des urgences de l'hôpital Pinel voulait lui parler au téléphone immédiatement. Letícia avait été admise aux urgences, amenée par une patrouille de la police, après qu'on l'avait trouvée marchant toute nue sur l'avenue Atlântica, à hauteur du Copacabana Palace. Un employé de l'hôtel lui avait fourni une serviette de natation pour qu'elle se couvrît avant l'arrivée de la voiture de police.

Quelques minutes après, Letícia fut conduite auprès de son père par une infirmière et par les policiers qui l'avaient recueillie, toujours enveloppée dans la serviette de l'hôtel. Elle fut remise au Dr Nesse après qu'il eut signé le papier que les policiers lui avaient remis et déclaré qu'il la prenait sous sa responsabilité.

Dès que Letícia se retrouva seule avec son père, elle déclara que, s'il essayait de la sortir de l'hôpital, son prochain acte relèguerait l'épisode de l'avenue Atlântica au rang de plaisanterie. Le Dr Nesse

préféra ne pas prendre de risque et la maintint sous calmant et sous sa garde pendant le reste de la journée. Il était inutile de vouloir préserver son image professionnelle aux yeux de ses confrères et des employés, le mal était fait. Il obtint que sa fille pût rester dans une petite salle des urgences et engagea deux infirmières qui se relaieraient pendant le temps qu'elle resterait à l'hôpital. Il étudia la possibilité de la transférer le lendemain dans une clinique privée.

Le lendemain matin, vêtue des habits que sa mère avait apportés la veille et encore somnolente à cause du traitement, Letícia chercha Jonas dans la cour. Elle le trouva sur le banc, comme s'il n'avait pas bougé depuis la veille. Elle s'assit à côté de lui.

— Maintenant, nous sommes ensemble, Jonas.

Il ne lui adressa ni un mot, ni un regard. Letícia posa la main sur la sienne.

— Tu as entendu, Jonas ? Maintenant, je suis ici avec toi.

Aucune réaction. Jonas continuait de regarder la racine qui passait sous le banc.

— Très bien. Moi non plus je n'ai pas envie de parler. Peut-être plus tard.

Le même jour, après ses consultations du matin, le Dr Nesse informa sa fille qu'il laisserait Jonas sortir de l'hôpital d'ici un jour ou deux. Il alla lui parler personnellement et lui prescrivit un autre traitement.

— Encore un jour ou deux, et vous serez libre de rentrer chez vous. Vous n'aurez besoin de revenir à l'hôpital que pour les soins ambulatoires et prendre vos médicaments.

— Je me sens bien ici.

— Je sais que vous vous sentez bien, c'est pour cela que je vous laisse sortir.

— Je n'ai pas encore terminé ce que je suis venu faire.

— Nous pouvons continuer le traitement. Votre horaire sera le même.

Jonas ne dit plus rien et ne bougea pas d'où il était. Le Dr Nesse pensait que ce n'était qu'une question de temps. La folie de sa fille disparaîtrait dès que Jonas aurait quitté l'hôpital.

*

Le Dr Nesse organisa le transfert de sa fille vers la clinique où il

internait ses patients privés. Il ne prétendait pas la garder internée plus de temps que nécessaire, surtout parce qu'il croyait que sa crise était passagère, elle ne présentait pas un profil psychotique clairement défini, on ne notait aucune présence de délire ni d'hallucination. Letícia était intellectuellement indemne. Seul un détail préoccupait le Dr Nesse : depuis qu'on l'avait transférée de l'hôpital à la clinique, Letícia avait complètement cessé de lui parler. Elle ne lui adressait pas la parole et ne répondait pas aux questions qu'il lui posait. Le jour où elle sortit de la clinique, ce fut sa mère qui vint la chercher, car elle refusait de rentrer à la maison avec son père.

Letícia ne parla plus jamais de Jonas. Parfois, elle restait plusieurs jours sans rien dire, et quand elle ouvrait la bouche, c'était pour répondre par des monosyllabes à une question que lui posaient sa mère ou sa sœur. Avec le temps, elle cessa de parler.

Malgré la décision du médecin, Jonas ne quittait pas l'hôpital. On mit ses affaires dans un sac, et on le raccompagna jusqu'au portail, sans qu'il offrît de résistance, pour le laisser dehors. L'employé le félicita pour son rétablissement et lui souhaita bonne chance.

— Merci, mais je ne peux pas sortir maintenant.

— Tu peux revenir quand tu veux, Jonas.

— Je ne peux pas sortir maintenant.

— Nous t'aimons bien, Jonas, mais tu seras mieux chez toi, auprès de ta famille. Tu préfères rester à l'hôpital, manger cette bouffe de merde et dormir avec ces internés qui puent ?

Jonas resta debout, le sac dans une main et le regard tourné vers la cour.

— Jonas, ici, ce n'est pas un endroit pour un jeune homme comme toi. Rentre chez toi, mon ami.

— Je préfère rester.

Il traversa le portail et marcha lentement vers la cour. Il passa le reste de l'après-midi assis sur le banc de pierre, le sac serré contre son corps. Et, à compter de ce jour-là, il ne s'éloigna du banc que pour aller aux toilettes ou, la nuit, pour chercher à l'infirmerie un endroit où dormir. Pendant la journée, même quand il pleuvait, il restait sous le manguier. Il refusait poliment toute sorte d'aide. Plus d'une fois, on essaya de le déloger, mais il revenait patiemment à son banc. À aucun moment, il ne se montra hostile ou agressif envers les infirmiers ou les employés. Chaque fois qu'on le délogeait, il remerciait gentiment puis, au bout de quelques minutes, il revenait à son poste.

Letícia ne vint plus lui parler et, quelques jours après, il sut que, pendant qu'il était interné, on l'avait transférée de l'hôpital à une clinique privée. Il cessa de se présenter au réfectoire à l'heure des

repas et n'acceptait pas sans réticence l'assiette de soupe qu'un employé lui apportait. À mesure que les jours passaient, on ne le vit plus assis, mais étendu sur le banc, le sac lui servant de coussin. Il était chaque jour plus maigre. L'élégance fit bientôt place à la fragilité physique. Après qu'il eut passé deux jours étendu sur le banc, on le transporta à l'infirmerie où on commença à l'alimenter sous perfusion. Malgré son état de faiblesse extrême, on le trouva le lendemain matin sur le banc de la cour. On le transporta de nouveau à l'infirmerie. Quand on appela le Dr Nesse pour décider ce qu'il fallait faire, il le trouva attaché aux barreaux du lit, à cause de la perfusion, les yeux ouverts.

— Pourquoi faites-vous cela ?

— Quoi, docteur ?

— Cette comédie.

— Comédie ? Comme celle que vous avez jouée dans la salle de soins pour m'interner ? Et ensuite interner votre fille ? Vous allez interner toute votre famille ?

— Qui êtes-vous ?

— Jonas. Isidoro. Le nom n'a pas d'importance.

— Que prétendez-vous faire ?

— Je n'ai encore rien décidé.

— Pourquoi agissez-vous ainsi ?

Le jeune homme ferma les yeux, visiblement fatigué par l'effort, miné par le traitement, maigre, sous-alimenté. Le Dr Nesse resta debout au pied du lit, dans l'attente d'une réponse qui ne vint pas.

Le lendemain, sur ordre du Dr Nesse, on transféra Jonas dans un hôpital général. Son état physique exigeait des soins. Il s'agissait d'une mesure normale, l'hôpital psychiatrique ne disposant pas d'unité de soins intensifs, ni de ressources pour plusieurs spécialités. Avant que l'état de santé d'un patient n'atteigne un point critique, on l'envoyait dans un hôpital général du réseau public.

Les patients avec lesquels Jonas avait sympathisé le cherchèrent pendant plusieurs jours sur le banc de pierre. Deux semaines après son départ, ils cessèrent de poser des questions à son sujet. Ils ne tardèrent pas à oublier leur ami. On ne se souvint de Jonas que deux mois plus tard, quand on apprit à l'hôpital qu'il avait disparu.

HISTOIRE NUMÉRO DEUX

Presque huit mois plus tard, Espinosa ne savait plus s'il avait gardé la carte que le médecin lui avait remise, mais il y avait sur l'étagère du salon une boîte en fer à couvercle, un héritage de sa grand-mère, où il mettait toutes sortes de cartes de visite — les personnelles, les publicités de réparateurs de frigidaires, de garagistes, les cartes portant les numéros de téléphone de pharmacies, de pizzerias, de restaurants... Il ne tarda pas à trouver celle du Dr Artur Nesse. Comme il était huit heures et demie du soir, il pensa qu'il serait déjà rentré. La personne qui décrocha récita l'information comme s'il s'agissait d'un message enregistré : « Le Dr Nesse n'habite plus ici. Appelez, s'il vous plaît, son cabinet. Vous pouvez trouver le numéro de téléphone... » Il ne demanda pas si toute la famille avait déménagé ou seulement le Dr Nesse. Il téléphona à son cabinet et tomba sur un répondeur. Le message ne différait guère de celui qu'il venait d'entendre. Il n'entreprendrait plus rien ce soir-là.

Il rappela le cabinet du psychiatre le lendemain après-midi, et une secrétaire en chair et en os lui répondit et transféra l'appel au médecin.

— Docteur Nesse, je ne sais pas si vous vous souvenez de moi, je suis le commissaire Espinosa.

— Bien sûr que je me souviens de vous, commissaire. Comment allez-vous ?

— Bien, merci.

— Un problème, commissaire ?

— Il faut que nous parlions, docteur.

— Ma fille... ?

— Non, docteur, c'est à votre sujet.

— Il est arrivé autre chose ?

— Autre chose, docteur ?

— Excusez-moi, commissaire, c'est que beaucoup de choses se sont passées dernièrement.

— Que diriez-vous de me retrouver sur le même banc de la place du quartier de Peixoto ?

— Très bien... Mais c'est une chose grave ?

— Je ne sais pas encore, ce n'est peut-être rien. Ce soir, à huit heures et demie, c'est possible ?

— Oui. Huit heures et demie... Même banc... Quartier de Peixoto.

— Alors, à plus tard, docteur.

Il était cinq heures et demie de l'après-midi, le commissariat était plutôt calme et Espinosa se permit de sortir un peu plus tôt pour passer à la bouquinerie qui avait ouvert quelques mois auparavant à une rue de là. Le libraire venait de recevoir un bon lot de livres qu'il avait acheté à une veuve dont le mari, disait-on, avait un bon goût littéraire. Il voulait être parmi les premiers à vérifier la livraison. Heureusement pour sa bonne, l'argent dont disposait Espinosa pour acheter des livres d'occasion était limité. Même ainsi, il se passait rarement un mois sans que la bibliothèque du commissaire ne s'accrût d'une demi-douzaine d'acquisitions. La femme de ménage n'y aurait vu aucun inconvénient si le commissaire avait disposé d'une étagère, ce qui aurait prodigieusement facilité son travail de nettoyage. Mais ce qu'il y avait dans l'appartement, c'était une œuvre singulière d'ingénierie domestique qui occupait toute l'étendue du mur le plus grand du salon et qui consistait en une étagère sans tablette ni montant : ce qu'Espinosa appelait une étagère-sans-étagère ou, d'après sa description, une étagère faite uniquement de livres et qui faisait l'économie du bois ou de tout autre matériau. Une bibliothèque à l'état pur, sans autre élément que des livres, disait-il. La construction de l'étagère était simple : une première rangée de livres, debout, le long de la plinthe ; au-dessus, une rangée de livres couchés, formant une tablette ; au-dessus, une autre rangée de livres à la verticale, et ainsi de suite. L'étagère était déjà plus grande qu'Espinosa et, d'après la femme de ménage, son équilibre était de plus en plus précaire.

Aussi, en cette fin d'après-midi d'hiver, l'intention d'Espinosa en quittant le commissariat était-elle de contribuer par quelques pièces supplémentaires au déséquilibre encore éloigné mais inexorable de son étagère-sans-étagère. Le trajet entre le commissariat et sa maison n'impliquait pas forcément de passer par le bouquiniste. Il avait le choix entre deux chemins directs et un autre plus ou moins détourné : le premier et le plus direct, par la rue Tonelero, ne présentait aucun autre intérêt ; le deuxième, par la rue Barata Ribeiro, incluait, à quelques pas du commissariat, la bouquinerie ; et il y avait encore le troisième, le moins direct de tous, parce qu'il obligeait à faire un petit détour par la galerie Menescal, où il n'y avait aucun vendeurs de livres, mais l'Arabe, avec ses kebbés et ses sfihas. Le commissaire faisait ce trajet quand il avait besoin d'agrémenter son dîner (presque toujours composé de spaghettis ou de lasagnes à la bolonaise). Le

kebbé servait à briser la monotonie du menu. Ce soir-là, Espinosa s'en tint aux pâtes et aux livres. Les kebbés attendraient un autre jour.

C'était le mois de juin, la nuit était froide et la plupart des arbres sans feuilles. Bien que le lieu du rendez-vous fût le même que la première fois, le climat était différent et le médecin arriva en taxi et non pas dans sa voiture importée. Il descendit du taxi devant l'immeuble d'Espinosa, au même endroit que la première fois. On aurait dit qu'il portait le même costume depuis des semaines : sa chemise était froissée et sa cravate juste passée autour du cou. Il ne reconnut pas tout de suite le commissaire.

— Docteur Nesse ?

— Commissaire Espinosa... Excusez-moi, je ne vous avais pas vu.

— Nous allons sur notre banc ?

— Oui... Bien sûr. Allons-y.

Ils traversèrent la rue et se dirigèrent vers la place. Étant donné l'heure et le froid, tous les bancs étaient libres. Le Dr Nesse portait un costume en tissu léger, qui n'était pas adapté à la nuit, mais il ne semblait pas s'en préoccuper. Espinosa portait une parka fourrée qui le protégeait parfaitement.

— Pardonnez-moi le manque de confort de ce rendez-vous, docteur, mais, comme l'autre fois, je ne voulais que cela ait un caractère officiel.

— De quoi s'agit-il, commissaire ?

La voix du médecin était un ton au-dessous de son habitude.

Espinosa retira une feuille pliée de la poche de sa parka, l'ouvrit et la tendit au médecin.

— Cette lettre m'a été transmise il y a quelques jours par le commissaire de la 10^e DP, qui s'est rappelé l'histoire de votre fille, ainsi que d'une personne qui, à l'époque, avait mentionné mon nom. La lettre lui a été remise par une employée de l'hôpital où vous travaillez, qui a préféré conserver l'anonymat. Il paraît qu'une lettre identique a été envoyée au Conseil des médecins.

Le Dr Nesse mit ses lunettes de lecture et chercha une position qui permît au papier d'être éclairé par le lampadaire de la place. Il s'agissait d'un texte tapé à l'ordinateur, imprimé en interligne simple, en petits caractères, qui occupait toute la page. Le style en était simple, direct, sans adjectifs. Le médecin lut et relut la lettre. Quand il eut terminé sa lecture, il la rendit au commissaire.

— Vous n'aviez pas besoin de m'appeler pour ça. C'est la lettre typique d'un paranoïaque.

— Dans cette lettre, on vous accuse d'un homicide...

— Comment peut-on...

—... avec préméditation.

— Vous croyez à la lettre d'un fou ?

— Je ne suis pas médecin, docteur Nesse, je suis commissaire de police.

— Cette lettre ne peut pas avoir de valeur légale.

— Il s'agit d'une lettre bien écrite et d'une logique consistante. La manière dont vous avez monté de toutes pièces la crise du jeune homme afin qu'il soit placé sous traitement est décrite assez objectivement, on y trouve même les noms des infirmiers que vous avez appelés pour le maîtriser... On ne dirait pas une lettre écrite par un fou.

— Mais elle l'est.

— Les employés de l'hôpital décrivent le jeune homme comme quelqu'un de sympathique, bien élevé, qui ne s'est jamais montré agressif avec personne. Bien que vous l'ayez considéré comme fou, on ne trouve aucun témoignage de violence physique contre quiconque. Et ce que cette lettre prétend dénoncer, c'est que, si violence il y eut, elle est venue de votre part, et que cette violence aurait entraîné la mort du patient.

— C'est de la folie.

— Peut-être.

— Vous ne parlez pas sérieusement, commissaire.

— Je vais simplement rappeler quelques faits, docteur. Tout d'abord, vous prenez contact avec la police pour dire que votre fille a été kidnappée ; ensuite, vous déclarez connaître le nom du kidnappeur, mais vous refusez de le révéler, invoquant le secret professionnel ; le lendemain, vous téléphonez pour dire que votre fille est rentrée saine et sauve à la maison ; quelques jours plus tard, cette même fille est arrêtée par une patrouille de police car elle marchait toute nue en pleine avenue Atlântica, et vous l'internez dans l'hôpital même où vous travaillez ; deux semaines plus tôt, vous aviez interné un patient dont vous vous occupiez et qui était visiblement le soi-disant kidnappeur de votre fille ; ce patient est changé d'hôpital et finit par mourir après une série d'autres transferts. Mais, avant de mourir, il écrit cette lettre et la remet à une secrétaire de l'hôpital, en lui demandant de la transmettre à la police si jamais il venait à mourir. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous vous laissez prendre par le discours d'un dément. Certains délires sont extrêmement élaborés, commissaire. Le

discours d'un dément est une fiction par laquelle il prétend exorciser le monde qui le menace. Cette fiction, en soi, peut être parfaitement logique, la seule chose qui lui manque, c'est une correspondance avec la réalité. Je crois que c'est l'erreur dans laquelle vous êtes en train de tomber. Quant au fait qu'une copie en ait été envoyée au Conseil des médecins, cela ne me préoccupe guère. Les médecins qui siègent au Conseil savent faire la différence entre un délire et la réalité.

— Je ne vois pas les choses d'un point de vue médical, docteur. J'ai reçu une dénonciation écrite, signée par un de vos ex-patients, se déclarant victime d'un abus de pouvoir médical et craignant pour sa propre vie. Cette personne disparaît peu de temps après, dans des circonstances assez obscures. Rien de tout cela n'est du délire, docteur Nesse.

— On l'a changé d'hôpital parce qu'il faisait une grève de la faim et qu'il était en très mauvaise condition physique. Un hôpital psychiatrique n'est pas un hôpital général. Il avait besoin de soins spéciaux. On a effectué ce transfert pour sauver sa vie. Il a disparu ou il est mort ? Que dit le rapport du médecin qui a déclaré la mort ?

— Il n'y a pas de rapport.

— Comment, il n'y a pas de rapport ? N'est-il pas mort dans un hôpital ?

— On l'ignore.

— Ses parents ne peuvent pas nous informer ?

— Nous n'avons pas retrouvé ses parents.

— Et lui ? Où l'a-t-on retrouvé ?

— On ne l'a pas retrouvé.

— Alors, comment sait-on qu'il est mort ?

— On l'ignore.

— Il n'y a pas eu d'enterrement ?

— Personne ne le sait. On peut supposer qu'il a été enterré comme indigent, mais, pour cela, le corps aurait dû passer par l'IML {2}. Nous avons vérifié tous les cas qui se sont produits ces derniers mois. Aucun ne lui correspond.

— Et que dit l'hôpital où il était interné ?

— La dernière mention le concernant est une demande de transfert, mais il n'y a aucune trace de sortie. Il a disparu d'un hôpital, alors qu'il arrivait à peine à tenir sur ses pieds.

— Et qu'ai-je à voir avec cette disparition ?

— Rien, j'espère...

— Donc...

–... si ce n'est cette lettre et le fait que seul un médecin peut autoriser la sortie, même temporaire, d'un patient interné.

Quand il se fit un silence un peu plus prolongé, le Dr Nesse profita d'un taxi qui déposait un passager, grommela quelque chose en guise d'au revoir et s'en alla.

Espinosa resta assis sur le banc encore quelque temps. Le froid n'était pas désagréable et stimulait sa réflexion. Le médecin avait réagi avec indifférence à la lettre, avant même de savoir qu'il n'y avait aucune preuve de la mort du jeune homme. À moins qu'il n'ait su ce qu'on avait fait du corps. Mais si la lettre ne l'avait pas affecté, il semblait que quelque chose de très fort l'avait récemment atteint. Sa négligence vestimentaire, son manque de soin corporel, son indifférence face aux événements, son désintérêt quant à l'avenir, rien de tout cela ne coïncidait avec le médecin qu'il avait connu quelques mois plus tôt. Quelque chose de bien plus important que cette lettre l'avait atteint.

Espinosa quitta le banc et commença un tour complet de la place – l'équivalent d'un tour de pâté de maisons – avant de rentrer chez lui. Il ne pouvait encore dire avec certitude s'il pensait mieux assis ou en marchant. Du moins, quand il arrivait à penser. La plupart du temps, son activité mentale consistait en un libre flux associatif d'idées. Il avait l'impression que, dans sa tête, une lutte constante opposait la raison et l'imagination, où la deuxième prédominait franchement. Son implication dans l'histoire de la lettre en était la preuve. Pourquoi se mêler de cette histoire ? Il n'y avait pas à proprement parler d'affaire. La seule chose dont ils disposaient, c'était une lettre d'origine douteuse. Le contenu pouvait en être authentique, les témoignages des aides-soignants et du personnel administratif semblaient le confirmer, mais rien ne garantissait qu'elle avait été écrite par Jonas, ou Isidoro, à supposer que ces noms fussent vrais. De plus, il n'y avait pas de plainte formelle, ni même de dénonciation verbale à propos de mauvais traitements dont le jeune homme aurait souffert. Quant au prétendu assassinat, cela pouvait fort bien n'être qu'un fantasme de l'employée qui avait transmis la lettre. Fantasme ou mauvaise foi. La lettre n'était pas manuscrite, ce qui lui aurait donné plus d'authenticité. Elle portait une signature, ou plutôt deux : celle de Jonas et, entre parenthèses, celle d'Isidoro. Toutes deux sans nom de famille. Mais, surtout, il n'y avait pas de corps et, sans corps du délit, pas de délit. Le mieux qu'il avait à faire, par conséquent, c'était d'ôter du réfrigérateur la bouteille de vin qui restait de son dernier rendez-vous avec Irene, de mettre un surgelé au micro-ondes, et de profiter de la soirée pour commencer la lecture d'un des livres achetés à la bouquinerie.

Tandis qu'il attendait les trois sifflements pour retirer du micro-ondes ses lasagnes à la bolonaise, Espinosa pensa à un certain type de personnes qui se mettent à voler autour de la vie des gens comme des mouches vertes, sans se décider à rester ni à partir, faisant quelques vols latéraux avant de revenir toujours au même point. C'était l'idée qu'il se faisait du Dr Nesse : une immense et gênante mouche verte.

Depuis qu'on avait rénové le commissariat, le commissaire avait perdu toutes les anciennes références de son quotidien, non seulement les références géographiques (le look pesant de l'ancien commissariat avait été remplacé par un autre, high-tech), mais aussi fonctionnelles, puisque, grâce à l'informatisation, on avait incroyablement réduit le nombre de chemises, de dossiers, de dépêches, de mémorandums, etc. De temps à autre, il avait la nostalgie du matraquage des anciennes machines à écrire, remplacé par le son presque inaudible des claviers d'ordinateurs. Même la circulation des gens avait considérablement diminué, puisqu'il y avait moins de choses à transporter d'un endroit à l'autre. Mais le changement le plus notable était l'élimination de la prison. L'unique cellule qui existait dans le nouveau commissariat était une petite chambre contenant une couchette, un lavabo et des toilettes, pour la garde d'un seul prisonnier. Le commissariat était devenu un espace clean, même si les cœurs et les esprits étaient restés considérablement sales. Pas tous. On trouvait un petit nombre de policiers qui n'étaient pas contaminés par la corruption. Entre autres, Welber.

— Commissaire, avez-vous déjà décidé si nous allons prendre en charge l'affaire du médecin ?

— L'affaire n'est pas à nous, mais à la 10^e DP.

— Mais ils nous l'ont passée. Pas officiellement, bien sûr.

— Non, parce que, officiellement, il n'y a aucune affaire. Homicide ? Où est le corps ? A-t-on le moindre indice matériel de la mort de quelqu'un ? Nous n'avons rien, Welber. La seule chose que nous ayons, c'est une lettre imprimée à l'ordinateur, avec un nom — ou plutôt deux noms —, même pas de signature.

— Alors, l'affaire est à nous ?

— Pourquoi ?

— Vous avez dit « La seule chose que nous ayons ». Ça montre que vous y pensez déjà comme si l'affaire était à nous, même si nous n'avons rien pour l'instant.

— D'accord. Nous allons établir un procès-verbal et vérifier la provenance des informations. Tu as deux semaines pour trouver tout ce que tu pourras sur le jeune homme. Retourne à l'hôpital où il était interné et vois si tu peux trouver les noms de l'équipe qui était de

garde le jour de sa disparition ou de sa sortie ; si quelqu'un a vu là-bas un médecin ayant les caractéristiques physiques du Dr Nesse ; ensuite, rends-toi à la 10^e DP et cherche à savoir qui a remis la lettre au commissaire, note son nom complet, son adresse et son numéro de téléphone. Si jamais tu obtiens quelque indice concret de la mort du jeune homme, alors nous avons une affaire ; sinon, nous rendons la lettre à la 10^e DP pour qu'elle soit archivée et on n'en parle plus.

Welber avait débuté sa carrière dans l'équipe d'inspecteurs que dirigeait Espinosa quand celui-ci était inspecteur principal au commissariat de la place Mauâ, dans le centre. À l'époque, c'était un jeune homme âgé d'un peu plus de vingt ans, tout juste sorti de l'académie de police, qui croyait qu'être policier et être honnête n'étaient pas deux propositions contradictoires, et Espinosa lui avait donné l'occasion de prouver cette thèse. Ils avaient travaillé ensemble depuis cette époque, sauf quand Welber avait dû s'arrêter pour se remettre d'une blessure par balle qui lui avait coûté la rate et presque la vie. Le tir était dirigé contre Espinosa. Depuis lors, ils étaient devenus amis. Quand Espinosa fut nommé commissaire de la 12^e DP, sa première décision fut de demander le transfert de Welber au même commissariat.

Irene n'aimait pas téléphoner au commissariat, il lui semblait toujours qu'elle gênait une enquête importante – et ce n'était pas le commissaire qui aurait détruit la bonne image qu'elle se faisait de la police ou de lui-même dans son rôle de policier. Ce qu'elle ne pouvait pas imaginer, c'est que, au moment où elle téléphona, Espinosa n'était pas aux prises avec des bandits, mais avec son manque d'aptitude à réaliser certaines opérations plus compliquées sur son ordinateur, à savoir une complexe opération de recherche sur Internet. Il était six heures et demie de l'après-midi.

— Salut, chéri, ça te dirait de dîner avec moi aujourd'hui ?

— Parfait. Je passe te prendre à huit heures et demie.

— D'accord. Bisou.

Ils avaient l'un et l'autre peu de choses en commun, mais l'une d'elles était leur aversion pour le téléphone. Ils ne disaient que le strict nécessaire, et ne dérogeaient à la règle que lorsqu'ils se trouvaient dans des villes différentes et ne s'étaient pas vus depuis longtemps.

Irene était beaucoup plus jeune qu'Espinosa et était entrée dans sa vie après qu'il eut connu dix années de célibat, précédées de dix années de mariage qui s'étaient terminées par un divorce, et ne nourrissait pas le moindre désir de devenir une deuxième M^{me} Espinosa. « Chaque fois qu'on me parle de mariage, je m'imaginais un corset : j'ignore si c'est parce que c'est vieux, ou parce que c'est

étouffant », avait-elle dit une fois. Et cette phrase avait résonné comme une déclaration de principe, même si Irene n'avait rien contre le mariage ; son opinion fonctionnait à la manière d'un principe subjectif à usage personnel, ce qui ne semblait pas ennuyer Espinosa. Ils n'avaient abordé le sujet qu'une seule fois, et avaient alors étudié la question comme s'il s'agissait d'une thèse à combattre ou à défendre, mais qui ne les aurait pas du tout concernés. Entre eux, le problème était déjà résolu. C'était du moins ce qu'ils se laissaient entendre l'un à l'autre.

En regardant Espinosa assis devant elle au restaurant, Irene se demanda ce qui faisait de lui un homme différent. Pas seulement différent, mais attrayant. Il n'était pas particulièrement beau, et n'avait aucune caractéristique physique spéciale ; cependant, il était impossible de ne pas le remarquer, même quand il faisait tout son possible pour passer inaperçu. Sa façon de marcher, de parler, de regarder, et d'écouter les autres, en faisait un être unique, absolument singulier, et cela n'aurait rien changé s'il avait été ingénieur, pharmacien ou peintre. Mais ce qui la fascinait le plus, c'était ce mélange bizarre de pensée logique et d'imagination délirante qui le caractérisait.

— Tu penses à quoi ? demanda-t-il.

— À toi.

— Et ?

— Et je suis arrivée à la conclusion que tu es un être pratiquement impossible.

— Une chance, « pratiquement ».

— Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Tu penses que je suis inquiet ?

— Tu ne l'es pas ?

— Peut-être.

— Et qu'est-ce qui t'inquiète ?

— Presque tout... ou presque rien.

— Tu t'en tires toujours avec ce genre de réponse.

— Mais c'est une réponse sincère.

— Elle est peut-être sincère envers ma question, mais pas envers toi-même.

— Irene, quand tu me demandes si je suis inquiet, et que je te réponds que je le suis, au sujet de presque tout ou de presque rien, ça veut dire que ce qui m'inquiète n'est pas de l'ordre de l'inquiétude. Être inquiet au sujet d'une personne, d'une situation, d'une menace

spécifique, cela fait partie de mon quotidien. Ça me gêne, mais ça ne me perturbe pas. Ce qui m'inquiète est complètement différent : ce n'est pas une chose, ni une personne, ni une situation, ce n'est rien de précis, mais c'est très fort, ça fait mal partout...

— Espinosa, ça fait combien de temps qu'on ne baise plus ?

Pendant deux jours, Welber interrogea des médecins, des infirmiers et des employés du dernier hôpital où Jonas avait été interné avant de disparaître. Après plus de cinq mois, personne ne se souvenait de rien. Étant donné l'énorme rotation des patients dans un grand hôpital public, il était presque impossible de trouver quelqu'un qui se rappelât un patient précis après autant de mois. Certains arrivaient à se souvenir d'un patient jeune, grand et très maigre, mais rien de plus. On ne retrouva que quelques traces écrites des traitements qu'il avait suivis, et une fiche autorisant sa sortie pour faire des analyses dans un autre hôpital. La signature au bas du document n'était qu'un simple gribouillis, et il n'y avait aucune mention de l'hôpital où il devait faire ses analyses. Même la raison invoquée pour la sortie était vague : analyses complémentaires. Aucune des personnes interrogées ne se souvenait d'un médecin grand et corpulent, chauve, à la peau claire, qui aurait accompagné le patient à sa sortie. Il était possible aussi que Jonas ait quitté l'hôpital par ses propres moyens, à condition qu'il fût en état de marcher. Il aurait très bien pu remplir lui-même le document autorisant sa sortie. Dans un hôpital de grande taille, toute personne portant d'autres vêtements que ceux d'un patient peut entrer et sortir sans être incommodée.

L'après-midi du troisième jour, Welber comprit qu'il était inutile d'interroger plus longtemps le personnel de l'hôpital, et décida de chercher l'employée à laquelle Jonas avait confié la lettre. Ensuite, il chercherait à voir le Dr Nesse, sa femme et ses filles.

Welber ne connaissait aucune de ces personnes ; il ignorait même le nom de certaines. Et, à compter de ce moment-là, muni d'une copie de la lettre contenant l'insinuation d'un homicide et quelques vagues références aux personnes qui s'y trouvaient mêlées, il lui restait dix jours pour vérifier la provenance des informations.

La 10^e DP se trouve à deux stations de métro de la 12^e DP de Copacabana. Welber téléphona pour vérifier si le commissaire Ferreira était là et sortit par une belle matinée d'hiver ensoleillée. Il voulait parler avec le commissaire avant qu'il n'allât déjeuner.

Le commissariat de Botafogo occupe une ancienne maison coloniale réaménagée pour répondre aux besoins d'un commissariat de police, et se trouve à une distance confortable de la station de métro. Le quartier conserve encore quelques villas datant de l'époque où il

abritait l'aristocratie de Rio de Janeiro. Le bâtiment de la 10^e DP est loin de ressembler à l'une de ces villas, mais il a dû être une agréable résidence de la classe moyenne aisée. Le commissaire Ferreira n'était pas parti déjeuner et l'attendait dans son bureau.

— Excusez-moi, monsieur, je suis l'inspecteur Welber de la 12^e, je vous ai appelé il y a une demi-heure.

— Entrez, Welber. C'est à propos de cette histoire de lettre ?

— Oui, monsieur. Je suis chargé de faire une enquête préliminaire et je voudrais savoir si vous n'auriez pas quelque information au sujet de la personne qui a remis cette lettre.

— Presque rien. Je n'étais pas au commissariat quand elle est venue. La lettre a été remise sous pli fermé, à mon adresse, et sa porteuse a précisé qu'il s'agissait d'une affaire d'une extrême importance. L'inspecteur de garde a relevé le nom, l'adresse, le numéro de téléphone de la femme, et a dit qu'elle travaillait toujours dans le même hôpital. Quand j'ai ouvert l'enveloppe, je n'ai pas compris tout de suite de quoi il s'agissait, jusqu'au moment où je me suis rappelé cette fille d'un médecin de l'hôpital psychiatrique qu'une patrouille de la PM {3} avait amenée à l'hôpital Pinel.

— Vous n'avez jamais rencontré cette femme ? Celle qui a apporté la lettre ?

— Jamais.

— Vous pourriez me donner ses coordonnées personnelles ?

— J'ai seulement son nom, son adresse et son numéro de téléphone.

— Ce sera suffisant, monsieur... si jamais ils sont vrais.

Avant de quitter le commissariat, Welber essaya d'appeler le numéro noté par l'inspecteur de garde qui avait reçu la lettre. Il tomba sur un répondeur. L'adresse se trouvait dans une rue du Méier. C'était trop loin pour risquer une visite-surprise. Mais l'hôpital se trouvait dans le quartier où il était, à guère plus de quinze minutes à pied. Il pouvait marcher jusqu'au campus de l'université et tenter de déjeuner au self-service de l'hôpital après sa conversation avec l'employée.

Solange était la réceptionniste chargée de prendre les rendez-vous des patients externes et de les accompagner jusqu'à la salle du médecin traitant. C'était elle qui avait reçu Jonas chaque fois qu'il avait eu une consultation avec le Dr Nesse. En la regardant, Welber tentait d'imaginer jusqu'où avait pu aller le lien entre la réceptionniste et le patient. Solange avait la peau, les yeux et les cheveux clairs, et devait sûrement avoir plus de trente-cinq ans. Elle n'eut pas l'air impressionnée quand Welber se présenta. Elle parlait en regardant dans les yeux, le timbre de sa voix était agréable.

— Comment votre amitié a-t-elle commencé ?

— Je pense que c'est quand je l'ai reçu la première fois.

— Que s'est-il passé de spécial ?

— C'est difficile à dire, ce n'est rien d'objectif, il m'a regardée pendant quelques secondes et j'ai vu que son regard était très doux. J'avoue que j'ai été captivée par son regard, on aurait dit qu'il avait perdu quelque chose. C'est seulement bien après que j'ai compris qu'il cherchait du secours.

— Pourquoi avez-vous eu cette impression ? Il était arrivé quelque chose ?

— Non. C'était la première fois que je le voyais.

— Il a bavardé avec vous ? Il vous a dit pourquoi il cherchait un traitement ?

— Il était très timide... Ou réservé... Il regardait beaucoup, parlait avec douceur, on aurait dit un poète.

— Il ne parlait pas de lui-même ? Des raisons de sa présence ici ?

— Non. Il n'a jamais parlé de sa vie ni de sa famille, il semblait plus intéressé par le Dr Nesse. Mais c'est toujours comme ça, les patients du service psychologique veulent toujours s'informer sur la vie des docteurs.

— Et quand êtes-vous devenus plus intimes ?

— Vous ne comprenez pas, inspecteur. Nous n'avons jamais été intimes. Nous ne sommes jamais sortis ensemble, si c'est ce que vous voulez savoir. Nous avons seulement parlé ensemble quelquefois, après la consultation. C'était une personne très agréable. Vous auriez dû voir comment il traitait les patients internés. Tous l'aimaient bien. Quand Jonas s'asseyait sous ce manguier, là en face, il en venait aussitôt deux ou trois pour rester avec lui. Et il connaissait chacun par son nom.

— Si vous n'étiez pas intimes, à votre avis, pourquoi vous a-t-il confié la lettre ?

— Je ne sais pas. Il avait peur. Il savait sans doute qu'il pouvait me faire confiance.

— Mais ce sentiment n'a pas été immédiat.

— Si, peut-être. Dès les premières fois où nous nous sommes vus, le courant est passé. L'histoire de la lettre n'a surgi que bien plus tard, quand la fille du Dr Nesse est venue ici. Alors, c'est le Dr Nesse qui est devenu fou.

— Il a interné Jonas parce que sa fille s'intéressait à lui ?

— La raison invoquée est que le jeune homme a fait une crise pendant la consultation, il est devenu violent et a dû être maîtrisé par

la force.

— Vous pensez que c'est la vraie raison ?

— Ceux qui connaissaient Jonas trouvent impossible qu'il ait pu agresser quelqu'un, encore moins le médecin. Je ne sais pas si la fille a été la vraie raison, mais ce n'est certainement pas parce qu'il a agressé le Dr Nesse.

— Et la fille ?

— Elle a complètement pété les plombs.

— Que s'est-il passé après ?

— Bien sûr, le Dr Nesse n'a pas accepté que sa fille soit internée ici, comme elle le souhaitait. Il l'a transférée le lendemain dans une clinique privée. Peu de temps après, il a transféré Jonas dans un hôpital général. C'est à ce moment-là, avant d'être transféré, qu'il m'a demandé s'il pouvait utiliser l'ordinateur du service et écrire la lettre.

— C'est autorisé ?

— Non. Mais ça n'est arrivé qu'une seule fois. De plus, je trouvais qu'il avait toutes les raisons d'avoir peur.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que.

— Parce que ? Rien de plus ?

— Inspecteur, nous sommes ici dans un hôpital public, je suis une fonctionnaire, ma vie professionnelle peut être assez compromise si l'on apprend que je me mêle de donner mon avis sur les traitements des malades.

— Vous m'avez beaucoup aidé, Solange. Voici ma carte. Si jamais vous vous souvenez d'autre chose, appelez-moi.

— Vous pensez qu'on va arrêter le type ?

— Quel type ?

— Eh bien, celui qui a tué Jonas.

— Etes-vous sûre qu'il soit mort ?

— Il ne l'est pas ? !

— On n'a toujours pas retrouvé le corps.

— On ne l'a pas non plus retrouvé en vie.

— Merci, Solange.

— Pas de quoi, inspecteur. Bonne chance.

Welber quitta Solange au moment où commençait à se former une queue devant l'entrée du restaurant. L'endroit ne lui plut guère. Il était vaste et bien aménagé, mais les gens étaient très étranges. On aurait dit les employés d'un zoo moderne, ils regardaient les patients

internés avec la même distance que les employés d'un zoo regardent des animaux. Il n'eut aucune envie de goûter le déjeuner du restaurant de l'hôpital ; il préféra marcher jusqu'à l'arrêt des autobus et en prendre un jusqu'à Copacabana. Il arriva au commissariat au moment où le commissaire Espinosa sortait pour déjeuner.

— Tu as déjà déjeuné ? demanda le commissaire.

— Pas encore.

— Alors, allons manger à la trattoria. Tu en profiteras pour me raconter ce que tu as pu trouver.

La trattoria se trouvait à trois rues du commissariat, et c'était le lieu préféré d'Espinosa quand il déjeunait tout seul. Welber était un des rares avec lesquels il partageait sa table. Ils descendirent la rue du commissariat jusqu'à l'avenue Copacabana, tournèrent à gauche et prirent la direction du restaurant.

— Qu'as-tu pensé de la fille ?

— Je crois qu'elle est tombée amoureuse de Jonas à l'époque où il fréquentait l'hôpital. Je n'ai pas pu savoir si les sentiments étaient réciproques, mais il semble que le jeune homme ait été suffisamment sympathique et réceptif pour alimenter l'intérêt de la fille. Elle est bien plus âgée que lui. Ce n'est pas négligeable. Elle est convaincue qu'on a tué Jonas. Elle croit que le Dr Nesse est responsable, directement ou indirectement, de sa mort, mais elle n'a rien présenté qui puisse appuyer cette opinion. D'après elle, la lettre est authentique, elle a été tapée sur son propre ordinateur et imprimée avec sa propre imprimante, en sa présence.

— Cela prouve que Jonas est l'auteur de la lettre, mais pas nécessairement que son contenu est vrai.

— Mais pourquoi, alors, aurait-il écrit cette lettre ?

— Ou bien parce qu'il était fou, ou bien parce qu'il se sentait vraiment menacé. Là est le problème, Welber. Quand un fou dit qu'il est persécuté, son persécuteur peut être imaginaire, mais le sentiment de persécution est réel.

— D'après le témoignage de Solange, le jeune homme est arrivé à l'heure à l'hôpital, il a parlé avec elle après avoir salué les employés de la réception et a été conduit à la salle du Dr Nesse. Tous, sauf les infirmiers, ont déclaré que Jonas était calme, tranquille, sans aucune agitation motrice. Moins de deux minutes plus tard, il était immobilisé par le médecin, tandis que les infirmiers faisaient irruption dans la salle.

Ils arrivaient à la trattoria. On avait dressé le drapeau rouge de Ferrari au-dessus de la porte, entre les drapeaux du Brésil et de l'Italie, signe que Ferrari avait remporté la course de formule 1 le week-end

précédent.

Par un accord tacite, ils ne parlaient jamais des affaires en cours pendant les repas. Accord généralement respecté. Tandis qu'ils s'asseyaient à la table, Welber posa encore une question.

— Avez-vous connu Jonas ?

— Non, je ne l'ai jamais vu, je sais seulement qu'il prétendait s'appeler Jonas, mais que son véritable prénom était Isidoro.

— Il faut croire qu'il avait du succès avec les femmes.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que la femme que je viens d'interroger en était sûrement amoureuse ; les employées de l'hôpital soupirent chaque fois qu'elles parlent de lui ; et la fille du médecin en est devenue littéralement folle. Je ne plaisante pas, commissaire, c'est ce qui est arrivé. La fille était parfaitement normale puis elle est devenue folle. On l'a internée et elle ne s'en est jamais remise.

— On n'attrape pas la folie comme on attrape un rhume.

— Vous pensez qu'elle n'était pas très normale avant ?

— Je ne connais pas la fille, mais je ne crois pas qu'un adulte normal devienne fou du jour au lendemain uniquement parce qu'il a rencontré quelqu'un.

— Vous croyez que le Dr Nesse est normal ?

— Et pourquoi pas ? Parce qu'il est bouleversé par ce qui est arrivé à sa fille ? N'importe qui le serait à sa place.

Parler au Dr Nesse était l'étape suivante. La question était de savoir s'il accepterait de parler sans y être forcé. L'inspecteur s'attendait à entendre une série d'excuses avant de recevoir un refus clair et définitif. Mais ce n'est pas ce qui arriva quand il appela le Dr Nesse. Le médecin se montra conciliant, dit qu'il avait deux horaires de libres en cette fin d'après-midi, et qu'il pourrait le recevoir à son cabinet.

Il était trois heures moins dix. Welber avait trois heures devant lui avant sa rencontre avec le médecin. Ça lui permettrait de digérer son déjeuner et de cuver totalement le vin dont il avait arrosé son risotto. Et il aurait même le temps de revoir les notes qu'il avait prises depuis le début de l'enquête.

Les informations étaient à peu près claires jusqu'à ce que Jonas soit transféré de l'hôpital psychiatrique ; à partir de là, elles devenaient éparses, lacunaires et obscures. Le roulement des équipes de garde dans les hôpitaux, ajouté à l'inexistence de registres précis, rendait pratiquement impossible tout relevé des étapes du traitement. On n'avait même pas de données fiables sur les conditions dans lesquelles s'était produite la mort supposée de Jonas, le manque d'information le

plus aberrant étant l'ignorance totale concernant la destination du corps. Sur ce point, il lui semblait difficile d'obtenir une aide quelconque du Dr Nesse.

À l'heure prévue, l'inspecteur sonna à la porte du cabinet. Il fut reçu par le médecin lui-même. Ce n'était pas une situation confortable. Le Dr Nesse était plus vieux que lui, il le recevait sur son propre lieu de travail et n'était formellement accusé de rien. Et cependant, il était là, lui, un jeune inspecteur, pour lui poser des questions sur sa participation possible au meurtre hypothétique d'un patient.

— Excusez-moi, monsieur, je n'ai pas bien compris votre nom au téléphone.

— Welber. Inspecteur Welber de la 12^e DP. Merci de me recevoir aussi rapidement, docteur.

— Plus que n'importe qui, je tiens à ce que ce malentendu soit dissipé une bonne fois pour toutes. C'est une histoire qui a déjà fait souffrir beaucoup de gens.

— Si la mort de Jonas était confirmée, vous ne croyez pas que les choses tendraient à redevenir normales ?

— Certaines choses ne redeviennent jamais normales, inspecteur. Nous avons de la chance quand, même défectueuses, elles continuent à fonctionner.

— Considériez-vous que Jonas était un cas irrécupérable ?

— Tout dépend de ce que vous entendez par irrécupérable. Quand ils reçoivent le traitement adéquat, certains psychotiques parviennent à conserver un minimum de sociabilité, assez satisfaisant pour la famille. Isidoro – ou Jonas – ne se distinguait en rien d'une personne normale, si ce n'est, bien sûr, qu'il prétendait être Jonas alors que son vrai nom était Isidoro.

— Quand avez-vous compris qu'il était psychotique ?

— J'ai compris combien le trouble d'Isidoro était grave – et je ne saurais dire s'il était psychotique ou psychopathe – quand il s'est mis à venir chez moi, à poursuivre ma fille, au point de disparaître avec elle pendant deux jours, et quand il s'est mis à me suivre dans les rues à bicyclette et à interférer dans mon travail à l'hôpital.

— Psychotique ou psychopathe, avez-vous dit...

— L'un et l'autre peuvent se montrer tout aussi agressifs et destructeurs.

— Et c'est ce qui est arrivé ?

— Sans aucun doute. Lors de sa dernière consultation, il s'est levé de son fauteuil, a pris un presse-papier qui se trouvait sur mon bureau

et s'est approché pour m'attaquer. Il ne s'est calmé que lorsqu'on l'a endormi. À partir de ce moment-là, on l'a maîtrisé grâce aux médicaments. Un profane aurait dit qu'il était calme. En vérité, il était sous sédatifs. Si on avait supprimé les médicaments...

— S'il était sous contrôle, pourquoi l'avez-vous transféré dans un autre hôpital ?

— On a décidé de le transférer pour une autre raison. Il a cessé de manger. Il refusait tout aliment. Il est arrivé à un tel point de fragilité physique qu'il a fallu l'alimenter par perfusion. J'ai estimé que nous n'étions pas en mesure de lui donner le traitement clinique dont il avait besoin, et j'ai demandé son transfert vers un hôpital général. Ensuite, je ne l'ai plus jamais revu.

— La lettre prétend que vous l'auriez fait interner pour le maintenir à distance de votre fille. Certains employés m'ont même dit que ce serait la raison pour laquelle on l'aurait changé d'hôpital.

— N'accordez aucun crédit à cette lettre, inspecteur Welber. Quand Isidoro a été transféré, ma fille avait déjà souffert d'une grave crise nerveuse et se trouvait internée dans une clinique privée. Je n'avais plus aucune raison d'envoyer Isidoro où que ce fut.

— Vu ce qui s'est passé entre votre fille et lui, avez-vous eu l'idée de le tuer ?

— Assurément.

— Et qu'est-ce qui nous garantit que vous ne l'avez pas tué ?

— Le fait que ça n'était plus nécessaire. Ma fille était déjà frappée. Le tuer n'aurait pas été une défense ; ç'aurait été une vengeance.

Son entretien avec le médecin dura moins longtemps que Welber ne s'y attendait. Un peu après six heures et demie, l'inspecteur quitta Ipanema et prit le premier autobus pour Copacabana. À sept heures moins dix, il entra dans le commissariat et alla directement au bureau d'Espinosa. Il savait que ce dernier l'attendrait.

Le commissaire l'avait prévenu que le médecin maniait habilement la parole, qu'il était un professionnel dans l'art d'écouter et de parler, mais, en quittant le cabinet, Welber avait l'impression que le Dr Nesse avait été honnête dans sa déposition. À aucun moment, il n'avait donné de réponse évasive ou avait évité de répondre à l'une des questions. Il s'était montré courageux en reconnaissant qu'il avait eu envie de tuer Jonas. Espinosa écouta le rapport de Welber.

— Vous pensez qu'il n'a pas été honnête avec moi ?

— Peut-être même l'ignore-t-il lui-même.

— De toute façon, je ne crois pas qu'il ait commis un crime, même s'il ce qu'il dit laisse transparaître une certaine culpabilité.

— Il a toutes les raisons de se sentir coupable, même si aucun crime n'a été commis.

— Une seule chose n'est pas claire pour moi : la transformation soudaine, en moins de cinq minutes, du Jonas qui est arrivé tranquillement pour sa consultation hebdomadaire en un Jonas psychopathe, violent et dangereux, devant être maîtrisé par la force, drogué et maintenu attaché à un lit d'hôpital.

— Il se peut que cette transformation soudaine ne se soit pas produite en lui.

— Vous êtes en train de suggérer que c'est peut-être le Dr Nesse qui a eu une crise ?

— Oui. Il te reste maintenant à découvrir si cette histoire est celle « du médecin et du monstre ⁽⁴⁾ » ou « du patient et du monstre ».

C'était un vendredi. Ils sortirent ensemble du commissariat. Espinosa, pour une marche de dix minutes tout au plus jusqu'à chez lui, dans le quartier de Peixoto, Welber, pour un trajet de quinze minutes en métro jusqu'à Tijuca, suivi d'un trajet en autobus jusqu'à la maison de ses parents. Il économisait pour payer le premier versement d'un appartement. S'il quittait ses parents pour habiter seul, son désir le plus cher, il lui faudrait payer un loyer et jamais il n'arriverait à rassembler l'argent nécessaire au premier versement. Il n'avait pas encore trente ans, mais il n'en avait plus vingt-cinq, et il se sentait chaque jour plus gêné d'habiter encore chez ses parents.

Devant le commissariat, trois policiers commentaient la condamnation d'un trafiquant responsable d'une partie de la vente de drogue à Copacabana.

— Encore un qui va s'offrir un bureau dans une prison sous haute surveillance pour continuer ses affaires à l'extérieur, commenta l'un d'eux.

— Tout en restant auprès de ses associés.

— Quels associés ? Ceux qui font partie de son camp, ou ceux qui font partie du nôtre ?

Espinosa ignorait jusqu'à quel point ce dernier commentaire était une plaisanterie. Welber sentit que le fil de leur conversation s'était rompu. Il perçut aussi qu'Espinosa n'avait pas aimé la conversation entendue par accident. Et il pensa que ce qui contrariait le plus le commissaire, c'était que la conversation entre les trois policiers, si près de lui, n'était peut-être pas un hasard.

— Commissaire, nous continuerons notre conversation plus tard.

— D'accord. À demain, Welber.

Il ne fut pas difficile de trouver une place assise dans le métro, à

cette heure-là. Pendant le trajet entre Copacabana et Tijuca, Welber repensa au bout de conversation qu'il avait entendu sur le trottoir du commissariat, se demandant même s'il s'agissait bien d'un bout de conversation et non pas de la conversation toute entière, comme s'ils avaient voulu qu'Espinosa et lui les entendent. Un message. Dans ce club-là, il n'y avait que deux types de membres : ceux qui étaient dans le camp des trafiquants et ceux qui étaient de la police – le même club, avec le même type d'offres pour les deux sortes de membres.

Le Dr Nesse s'attarda encore une heure à son cabinet après le départ de l'inspecteur. Il avait préféré rencontrer le policier le plus tôt possible. Un retard aurait pu entraîner des enquêtes plus détaillées et des dépositions confuses de personnes qui ne savaient rien de l'affaire. Les médecins ont l'habitude de s'attirer l'amour ou la haine ou, ce qui est pire, la rancune. Et les rancuniers sont capables de se rappeler les détails compromettants d'événements qui ne sont arrivés que dans leurs propres imaginations. Il savait, par expérience, que les témoignages d'employés sur ce qui arrivait à l'hôpital pouvaient varier d'un extrême à l'autre, selon la nature de la relation que le témoin entretenait avec le médecin. S'agissant de la mort d'un patient, la variation pouvait aller de « sauveur » à « assassin », et moins il ferait l'objet de ce genre de jugement, mieux ce serait. Il préférerait que le policier entendît très tôt son point de vue sur cette histoire – d'ailleurs, lui seul méritait d'être entendu, vu qu'il était le médecin traitant – avant que des employés ignorants et rancuniers ne se mêlent de donner des opinions médicales. Très jeune, cet inspecteur, pensa le Dr Nesse. Il ne devait pas avoir beaucoup d'expérience. Il était visiblement gêné de devoir interroger un homme plus âgé, plus expérimenté et médecin psychiatre. Mais, malgré tout, il s'en était bien sorti ; il était intelligent et devait avoir préparé ses questions. Il reviendrait probablement avec d'autres questions, soufflées par le commissaire Espinosa. Il éteignit les lumières, ferma le cabinet et sortit.

Le mouvement des trottoirs d'Ipanema était intense en ce début de soirée. Depuis qu'il avait déménagé, il évitait de sortir sa voiture du garage de son cabinet. Dans le garage de l'immeuble où il habitait, il n'y avait pas d'emplacements délimités pour toutes les voitures des habitants, ce qui obligeait le gardien à déplacer les voitures chaque fois qu'une personne entrait ou sortait, et il n'admettait pas que sa voiture fût déplacée dans ces conditions, dans un espace exigu et par un individu qui n'avait peut-être même pas son permis de conduire. Il laissa sa voiture dans l'immeuble de son cabinet et rentra chez lui à pied. Il avait trouvé un appartement situé à cinq rues seulement de son cabinet et, comme la distance était courte, il parvint à surmonter

son aversion et à marcher parmi des inconnus. Le nouvel appartement, quoique petit, répondait à ses besoins. Le garage était le seul inconvénient. Pas seulement le garage. Les habitants aussi. Ils n'étaient pas du même niveau social que lui, mais il ne les rencontrait que dans l'ascenseur.

Les trottoirs étaient noirs de monde. Le Dr Nesse fut impressionné par le nombre de personnes qui portaient des sacs. Sacs de magasins, sacs de boutiques, sacs de supermarchés ; tout cela rendait le corps de chaque piéton deux ou trois fois plus volumineux. Il y avait aussi des livreurs avec des paniers, des caisses en polystyrène, des chariots et même quelques-uns à bicyclette sur le trottoir, ainsi que des chiens tenus en laisse. Tout cela, ajouté au fait que personne n'obéissait à une sorte de circulation à deux voies, rendait presque impossible la progression des piétons.

Rue Visconde de Pirajá, Ipanema, sept heures du soir. Le médecin ne regardait pas les magasins.

Depuis qu'il faisait ce trajet, il ne s'était jamais arrêté devant une vitrine, de même qu'il n'était jamais entré dans un magasin pour acheter quoi que ce soit. Il effectuait ses achats certains jours précis, et les faisait presque toujours par téléphone. Bien sûr, il aurait pu emprunter une rue parallèle, exclusivement résidentielle, sans agitation ni bousculade, mais il avait peur d'être agressé. À une autre époque, sa taille aurait suffi pour décourager les éventuels agresseurs. Aujourd'hui, n'importe quel gosse de treize, quatorze ans était capable de décharger un calibre trente-huit dans sa poitrine pour lui voler son portefeuille. Il préférait affronter la foule des piétons sur la Visconde de Pirajá, plutôt que de s'exposer à la barbarie.

Sa démarche lourde et maladroite aurait pu attirer l'attention sur lui, mais personne ne le regardait, ou, si quelqu'un l'observait, le Dr Nesse ne s'en rendait pas compte. Il se sentait un iceberg humain. Il n'était pas rare qu'on le bousculât. Au début, ça l'énervait, mais, avec le temps, il avait cessé de s'en plaindre.

Il tourna à droite, dans une rue perpendiculaire à la Visconde de Pirajá. Son nouvel appartement se trouvait à quelques pas de l'artère principale d'Ipanema. Ce qui n'avait aucune importance. Le monde lui était totalement indifférent.

Welber avait quitté la station de métro de la place Saens Peña et marchait en direction de la rue Barão de Mesquita, pour prendre l'autobus qui le conduirait au Grajaú. Ce trajet, effectué deux fois par jour, était ce qui lui donnait le plus fortement envie de quitter la maison de ses parents et de reporter à plus tard son rêve d'acheter sa

propre maison. Il louerait un appartement dans la zone sud. Ce pourrait être à Copacabana, Ipanema ou Botafogo, des quartiers qui n'étaient pas à l'autre bout de la ville, des quartiers où il se passait des choses. À quoi bon attendre, pour profiter de la vie, qu'il ait acquis toute la panoplie des biens mobiliers et immobiliers, utiles et inutiles ? Il ne voulait pas d'une jeunesse stable, et d'une vieillesse malheureuse.

Les trottoirs étaient moins fréquentés à cette heure-là. Il était un peu plus de huit heures et Tijuca est un quartier conservateur, les gens dînent chez eux — la petite famille réunie —, regardent le journal télévisé et le feuilleton des heures de grande écoute. Le quartier se couche tôt. Ses parents habitaient dans une impasse, entre Tijuca et Grajaú. Région paisible, rue paisible, la maison de ses parents était pour lui un havre de paix. Paix, et non pas bonheur ni joie. Une paix triste, vide, morte. Là, la vie s'était mise en retraite. Quand Welber introduisit la clé dans la serrure, sa mère se leva du fauteuil pour servir le dîner. Ils mangèrent en silence.

Ils finissaient le dessert quand le téléphone sonna. Welber se leva pour répondre.

— Welber ?

— Oui, commissaire.

— Tu es en train de dîner ?

— J'ai déjà fini. Qu'est-ce qui se passe ?

— La fille cadette du Dr Nesse a disparu. Elle s'appelle Roberta et il semble qu'elle n'ait pas encore fêté ses dix-sept ans. Sa disparition présente les mêmes caractéristiques que celle de sa sœur, en début d'année. Je suis au commissariat.

— J'arrive.

Il prit de nouveau l'autobus jusqu'à la place Saens Peña, puis le métro jusqu'à Copacabana. Il n'avait voyagé d'un bout à l'autre de la ville que pour dîner à la maison, et ses parents n'avaient pas même prononcé une phrase comportant sujet, verbe et complément ; juste quelques monosyllabes aux sonorités affectueuses. L'avantage qu'il y avait à voyager en sens inverse, à cette heure-là, c'était que le bus et le métro étaient vides. Il était un peu plus de neuf heures quand il fut de retour à la 12^e DP. Le mouvement des rues était encore intense. Copacabana ne s'endort que lorsque les autres quartiers se réveillent.

Espinosa bavardait avec Ramiro, le chef de l'équipe des inspecteurs, quand Welber entra dans le bureau du commissaire.

— J'étais en train de résumer le coup de fil que j'ai reçu du Dr Nesse. En arrivant chez lui, après l'entretien qu'il a eu avec toi, il a reçu un appel de son ex-femme, lui disant que leur fille cadette, Roberta, avait disparu depuis presque quarante-huit heures. Elle est sortie pour aller au lycée et n'est pas revenue. La mère a appelé toutes ses amies et ses camarades de classe, mais aucune n'a rien su lui dire à propos de Roberta.

— Pourquoi a-t-elle tant tardé avant de parler à son mari ? demanda Ramiro.

— Parce qu'un épisode antérieur s'est déjà produit auquel la fille aînée du couple était mêlée, et la réaction du médecin a fini par entraîner, apparemment, la mort du copain de la fille et une espèce de folie chez la gamine, qui dure encore aujourd'hui. Je trouve compréhensible les réticences de la femme, dit Espinosa.

— Elle a déjà cherché...

— Oui. Elle a fait les hôpitaux et téléphoné à l'IML.

— Est-ce que la cadette imiterait l'aînée ?

— Je ne crois pas. Justement pour éviter de répéter l'horreur que l'autre a vécue.

— Quel âge a-t-elle ?

— Seize ou dix-sept ans, je n'en suis pas certain.

— Qu'avons-nous de concret pour le moment ? demanda Ramiro.

— Rien. Aucun message, aucun petit ami connu, aucune information utile provenant d'une amie ou d'une camarade de classe. Rien.

— Nous sommes seuls sur l'affaire ? La division anti-kidnapping n'a pas été prévenue ?

— Rien ne laisse penser qu'elle ait été kidnappée. De plus, elle vient d'une famille de la classe moyenne, qui n'a pas d'argent pour payer une rançon. La disparition doit avoir une autre raison.

— Dix-sept ans... Elle peut avoir assez de corps et manquer assez de tête pour s'enfuir avec le premier petit ami venu, dit Ramiro.

— Il est neuf heures et demie. Je pense que vous pourriez aller chez elles ensemble et discuter avec la mère.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Espinosa consulta un bloc-notes posé sur sa table.

— Teresa, dit-il, puis il recopia l'adresse et le numéro de téléphone, et les tendit à Ramiro. C'est ici même, à Copacabana.

— Et le père ?

— En vérité, c'est lui qui a téléphoné. La mère ne savait pas

comment faire et lui a demandé de prendre contact avec nous. Mais il en sait autant que nous. Je pense que la mère peut nous fournir une piste.

Ramiro et Welber évitèrent de stationner devant l'immeuble où Teresa habitait avec ses deux filles, la voiture du commissariat n'était pas discrète, avec toutes ses inscriptions, les écussons peints sur les portières et les gyrophares sur le toit. Il était inutile d'attirer l'attention des voisins. Il était dix heures moins le quart quand le portier annonça par l'interphone que les deux policiers étaient en train de monter.

— Bonsoir, madame, je suis l'inspecteur Ramiro et voici l'inspecteur Welber. Nous sommes de la 12^e DP.

— Merci d'être venus... Je ne savais pas quoi faire.

— Avez-vous parlé aux amies de votre fille ?

— Je les ai toutes appelées. Aucune ne sait rien.

Roberta ne leur a rien dit, elle n'a prévenu personne qu'elle manquerait les cours, et elles ne lui connaissent aucun petit ami. Il ne s'est rien produit d'anormal à la porte du lycée. S'il lui est arrivé quelque chose, c'est sur le chemin de l'école.

— Où se trouve le lycée ?

— À Botafogo. Elle a l'habitude de s'y rendre en bus.

— Et quand elle n'y va pas en bus, elle y va avec une camarade ?

— Non. Parfois, quand il ne pleut pas, elle préfère marcher un peu et prendre le métro. Elle peut avoir fait ça, il ne pleuvait pas.

— Votre fille était-elle différente dernièrement ?

— Comment ça ?

— Différente... distraite.

— Inspecteur, elle aura bientôt dix-sept ans... Être différent et distrait est plutôt commun à cet âge.

— Elle parle avec sa sœur ? demanda Welber.

— Parfois. Pas toujours. Ma fille aînée parle très peu. De temps à autre, elles échangent quelques mots.

— Pensez-vous qu'elle puisse être en train de reproduire le comportement que sa sœur a eu en début d'année ?

— Mon Dieu, pourvu que non.

L'appartement était extrêmement dépouillé, il ressemblait davantage à un cloître qu'au logement de trois femmes à Copacabana. Il n'y avait rien de superflu, ni décoration, ni tableau sur les murs. Le sol n'était recouvert d'aucun tapis et il n'y avait aucun fauteuil. Le mobilier du salon se résumait à une table ronde et six chaises, dont

trois étaient appuyées contre le mur. La seule chose qui tranchait sur l'austérité du décor, c'était un téléviseur beaucoup trop grand pour la taille de la salle et d'un luxe excessif.

— C'est un cadeau de mon ex-mari à ses filles, dit Teresa, en suivant le regard de Welber. Il n'a jamais été branché.

— Comment ça ?

— Personne n'a jamais branché l'appareil. Nous ne regardons pas la télévision.

— Pourquoi, alors, l'avez-vous accepté ?

— Il l'a fait livrer chez nous. Le jeune homme qui est venu livrer l'appareil nous a dit qu'il ne pouvait pas le remporter.

— Le père rend visite à ses filles ?

— Non, ça fait du mal à Letícia, elle est capable d'avoir une crise.

— Elle fait souvent des crises ?

— Non, mais elle prend encore des médicaments... Pour éviter de nouvelles crises. La seule crise qu'elle ait faite depuis que nous avons déménagé ici, c'était quand son père est venu la voir.

— Et, depuis, ils ne se sont plus revus ?

— Non.

— Et Roberta ?

— Elle le voyait une fois par semaine, puis seulement toutes les deux semaines ; maintenant, ils ne se voient presque plus.

— Il est arrivé quelque chose qui ait pu entraîner ce changement ?

— C'est à lui qu'il est arrivé quelque chose, pas à elle.

— Que lui est-il arrivé ?

— Je crois qu'il déprime. Il ne s'intéresse plus à rien. Il s'est mis à oublier de sortir avec sa fille et, quand ils se voyaient, la plupart du temps, il ne disait rien. Elle-même a perdu peu à peu l'envie d'être avec lui.

— Roberta a un petit ami ?

— Elle a des amis, des camarades de classe, des personnes qui fréquentent la même plage, ils sont toujours en train de flirter, je ne sais pas si elle a un copain fixe.

— Elle consomme un certain type de drogue ?

— Non. J'en suis sûre. Comme Letícia, qui n'avait jamais rien pris non plus, jusqu'à...

— Jusqu'à ?

— Jusqu'à ce qu'elle commence à prendre les drogues psychiatriques.

— Est-ce que Roberta est une bonne élève ? A-t-elle de bonnes notes ? Y a-t-il eu des avertissements contre elle ou quelque observation des conseillers d'éducation ?

— Non. Rien. Ses notes sont bonnes, c'est une élève appréciée par ses camarades et ses professeurs. Roberta est un modèle d'adolescente équilibrée.

— Elle a régulièrement ses règles ?

— Qu'est-ce que vous...

— Madame, j'ai moi aussi deux filles adolescentes.

— Je crois que oui, je ne peux pas vous l'assurer... Elle ne m'a rien dit. Vous croyez...

— Je ne crois rien, madame, je pense seulement qu'une gamine enceinte, à son âge, peut essayer de résoudre le problème par elle-même. Ce qui n'est pas bon.

Welber connaissait la manière dont Ramiro conduisait ses interrogatoires, faisant comme s'il n'était pas très intéressé par le sujet, quittant le point central pour ensuite y revenir, semblant s'ennuyer d'être là, tout en étant capable de faire durer le jeu pendant des heures, et d'extraire de la personne interrogée jusqu'à la dernière goutte d'information. Quand ils sortirent de l'appartement, il était minuit moins dix.

— Qu'en as-tu pensé ? demanda Welber quand ils furent dans la rue.

— Nous n'avons pratiquement rien. Le seul point sur lequel il vaudrait la peine d'insister un peu, c'est l'hypothèse que la fille ait pu avorter et qu'il y ait eu des complications ⁽⁵⁾.

Ils arrivèrent à la voiture qu'ils avaient garée au bout de la rue. Welber prit le volant et ils roulèrent quelques minutes en silence. Ramiro avait appuyé sa tête contre le dossier du siège, mais il gardait les yeux bien ouverts. Welber regarda Ramiro.

— Je ne savais pas que tu avais deux filles adolescentes.

— Je n'en ai pas.

Welber conduisait lentement le long de l'avenue Copacabana. S'il roulait doucement, ce n'était pas à cause de la circulation extérieure, moins intense à cette heure-là, mais de la circulation de ses idées qui, elle, était intense et confuse, et justement à cause de l'heure. Une douzaine de rues les séparaient de la 12^e DP, et tout ce qu'il souhaitait à cet instant, c'était qu'il n'arrivât rien sur le reste du trajet qui exigeât leur intervention. Ou seulement la sienne. Ramiro dormait sur le siège du passager. S'il avait eu un appartement à Copacabana, n'importe lequel, côté rue ou côté cour, peu importait la taille, la rue, le niveau

des voisins, rien n'avait d'importance, pourvu qu'il ne fût pas au Grajaú, à plus d'une heure du commissariat, dans cette maison qui ne lui appartenait même pas, s'il avait eu cet appartement à Copacabana, il n'aurait pas eu besoin de laisser la voiture au commissariat et de prendre un bus à déjà minuit passé, juste pour dormir et revenir le lendemain.

— Tu penses si fort que je peux t'entendre d'ici.

— J'ai dit quelque chose ?

— Non, mais tu pensais si haut que ça m'a réveillé.

— Nous arrivons.

— Ça va, je ne suis pas pressé.

— J'ai appris, il y a quelques jours, que nous habitons dans le même quartier.

— Tijuca ?

— Grajaú. Je ne sais même pas si c'est Grajaú ou Tijuca, c'est à la limite entre les deux, c'est peut-être Andaraí.

— Ça veut dire que tu habites là-bas toi aussi. Nous travaillons donc dans le mauvais commissariat.

— Ou nous habitons dans le mauvais quartier.

— Je n'en suis pas si sûr, dit Ramiro. J'aime bien Grajaú, ou Andaraí, si tu préfères. Je ne sais pas pourquoi, je sais seulement que j'aime bien. Je ne sais pas si j'aime Copacabana.

Espinosa avait laissé un message au commissariat pour qu'ils lui téléphonent dès leur retour. Ramiro appela.

— Commissaire, rien de concret. Ou ils dissimulent quelque chose, ou la gamine a disparu sans raison apparente. Comme personne n'a demandé de rançon et qu'il n'y a eu aucun contact, je pense qu'elle a pu faire un avortement et que ça a mal tourné. Dans ce cas, elle est peut-être morte ou cachée dans la maison de son copain ou d'une amie. La mère ignore si elle a un petit ami. Bien sûr, ça ne veut rien dire, on n'a pas besoin d'un copain pour tomber enceinte.

— Comment va la mère ?

— En suspens.

— Suspens ?

— Oui. Comme dans les films. Je ne l'ai trouvée ni désespérée, ni angoissée, ni triste. On aurait dit un mélange de lucidité et d'expectative. C'est étrange, mais c'est comme ça.

— Très bien, on en reparle demain.

Espinosa ne souffrait pas d'insomnie, mais, certains soirs, il restait éveillé plus tard qu'il n'aurait dû, volontairement, sans raison précise,

si ce n'est la vague impression que le jour n'était pas encore fini, qu'il allait encore se passer quelque chose. Ce qui ne voulait pas dire que quelque chose arrivait vraiment. La plupart du temps, la seule chose qui arrivait, c'était qu'il perdait quelques heures de sommeil en attendant que son intuition soit confirmée par les faits. Ce n'était pas un intuitif, et il ne croyait pas aux prémonitions ; il croyait en une raison travaillant en silence, à son insu, il croyait que les lacunes et les ombres de la raison n'étaient pas des défauts, mais au contraire des qualités que le penseur ne reconnaissait pas toujours comme telles.

Aussi, ce n'était pas un événement externe qu'il attendait en ces premières heures du matin, mais une de ces irrptions de la pensée forçant le passage au milieu des idées claires de la conscience.

Suspens. C'était le mot que Ramiro avait employé. Ce n'était pas de l'angoisse, mais du suspens. Et il croyait en l'acuité de l'inspecteur. Elle n'était pas angoissée car son expectative était positive, parce qu'elle était sûre qu'il ne s'agissait pas d'un kidnapping. C'était la seule raison pour laquelle la mère d'une gamine de dix-sept ans qui disparaissait sans laisser de traces ne serait pas désespérée. Une autre raison plausible, c'était qu'elle savait où se trouvait sa fille, et que cette dernière allait bien.

Il réfléchit à l'hypothèse de Ramiro : la gamine avait fait un avortement, ça avait mal tourné et elle récupérait en toute sécurité. Encore quelques jours, et elle réapparaîtrait. La mère était dans une attente tendue, mais pas angoissée. Mais, alors, pourquoi avertir la police ? Il est vrai que ce n'était pas elle qui avait appelé, mais son ex-mari. Dans ce cas, pour quelle raison et dans quel but aurait-elle averti son ex-mari ? Malgré les interrogations, l'hypothèse d'un avortement coïncidait avec l'attitude de la mère.

Il alla jusqu'à la fenêtre qui donnait sur le minuscule balcon fermé d'une grille, mais il n'ouvrit pas les portes vitrées. Dehors, il faisait froid et il y avait du vent. Il regarda la place et les rues désertes. Il était une heure moins cinq du matin, et il portait encore sur lui les vêtements qu'il avait mis toute la journée. Sauf les chaussures. Il n'aimait pas garder dans l'appartement les chaussures qu'il utilisait dans la rue. Ce n'était pas une question d'hygiène, mais de familiarité, d'intimité ; il aimait se sentir bien chez lui, même s'il vivait tout seul. C'était des choses auxquelles il ne pensait pas souvent ; c'était un sujet de réflexion trop bizarre, mais cela lui arrivait d'y penser de temps à autre. Et il comprenait alors pourquoi il aimait tant les grosses chaussettes en coton. Dans le salon, la seule lumière allumée provenait d'un lampadaire à côté de son fauteuil de lecture, et la lumière lui renvoyait, à ce moment-là, sa propre image reflétée par la vitre de la fenêtre. Ce n'était pas une image très nette, mais c'était suffisant pour

constater qu'il était temps d'aller se coucher.

En faisant pour la seconde fois ce jour-là le chemin qui le ramenait chez lui, Welber se rappelait et évaluait chaque moment de l'entrevue avec Teresa. Un aspect avait retenu son attention plus que tout autre : cette femme ne présentait aucune caractéristique d'une personne dont la fille a disparu sans laisser de traces. Elle n'avait posé aucune question sur l'endroit où sa fille pourrait être ; elle ne s'était pas non plus mise à les supplier, ni à leur promettre de récompense ; elle n'avait même pas prié Dieu de lui rendre sa fille. Il n'y avait aucune souffrance en elle, juste une attente.

Le bus le laissait à deux rues de la petite impasse de quatre maisons. La première était la sienne, et la faible lumière qui filtrait par les persiennes de la chambre de ses parents montrait qu'ils regardaient un film. Si jamais Welber avait été là à cette heure, la télé serait éteinte et ses parents en train de dormir. C'était une forme de résignation. Sa mère surtout avait dû se résigner à voir son fils grandir, comme ses deux parents avaient dû se résigner à voir Welber entrer dans la police.

La chambre garnie d'un revêtement acoustique et protégée contre les bruits extérieurs par des fenêtres à double vitrage était silencieuse depuis ces deux dernières heures. On entendait seulement le sifflement presque inaudible de l'air climatisé. Même en hiver, le Dr Nesse avait besoin d'allumer cet appareil pour obtenir l'isolement acoustique sans lequel il ne pouvait écouter Maria Callas. Plus que les bruits qui provenaient de la rue, impersonnels et indistincts, c'était le bruit des téléviseurs de ses voisins qui l'irritaient, avec leurs stupides feuilletons. Il ne parlait pas aux autres habitants de l'immeuble et ne leur adressait même pas un regard. Les premières semaines, juste après son déménagement, les voisins le saluaient ou risquaient même un commentaire sur son nouveau logement. Comme il ne répondait jamais à aucun salut et encore moins aux commentaires occasionnels, tous avaient finalement cessé de le saluer, et même de le regarder. Quand ils le faisaient, c'était d'un regard oblique et plein de crainte. Avec le temps, la crainte se mua en indifférence. Malgré son volume corporel, le Dr Nesse était devenu invisible pour ses voisins.

Pendant ces deux dernières heures, depuis qu'il était rentré chez lui, il s'était demandé comment faire pour éloigner une bonne fois pour toutes ces policiers gênants qui fouillaient dans son intimité. Il n'avait donné sa nouvelle adresse à personne. Puisqu'il était resté seul, il n'avait pas à partager ni même à transmettre une adresse qui, loin d'être une résidence, était un lieu d'exil. Bien sûr, même un policier de

cinquième catégorie pouvait se donner la peine de le prendre en filature à la sortie de son cabinet et découvrir où il habitait. Il ne fuyait pas la police ni qui que ce soit, mais il ne voulait pas remettre de carte de visite où figurait son adresse. Quant au commissaire, il est vrai que ce dernier lui avait un jour rendu service et s'était comporté en gentleman, mais cela ne lui donnait pas pour autant le droit de se mêler d'affaires qui ne regardaient que ses filles et lui.

Il pensa à ramasser les habits éparpillés dans l'appartement, ainsi que les nombreuses boîtes de pizzas vides, les sacs de McDonald's, les emballages de restaurants, les bouteilles de vin, les vieux disques et les CD. Il aurait peut-être dû reprendre la femme de ménage qu'il avait renvoyée depuis un peu plus d'un mois. Mais il n'avait aucune patience avec les femmes de ménage et ne savait pas comment utiliser les laveries automatiques du quartier. Le linge sale s'accumulait jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien à se mettre, et, alors seulement, il appelait la blanchisserie et demandait qu'on vînt chercher tout. Comme il n'ouvrait pas les fenêtres, l'odeur aigre-douce qui régnait semblait imprégner les vêtements, les cheveux et même la peau.

Il avait demandé sa mutation à un poste administratif de sa propre université, en attendant de décider s'il reviendrait à l'hôpital ou s'il démissionnerait du service public. Le travail administratif qu'il faisait était beaucoup moins fatigant que les consultations cliniques, mais profondément ennuyeux. De plus, le travail ne requérait pas une formation de médecin. Il pouvait être réalisé par un technicien ou par une personne à moitié qualifiée, ce qui l'encourageait à manquer fréquemment.

Il restait encore une croquette, un kebbé, et un beignet dans la boîte de gâteaux salés qu'il avait commandée par téléphone. Il prit le kebbé et le mordit sans beaucoup d'entrain. Même le vin, un de ceux qu'il préférait pour sa consommation quotidienne, ne lui procurait pas le plaisir habituel. D'ailleurs, ses moments de plaisir étaient rares, à part quand il écoutait de l'opéra (quand ses voisins ne l'embêtaient pas), et, même dans ces moments-là, la sensation de plaisir s'était altérée d'une façon qu'il craignait irréversible. Il consulta sa montre. Il était plus d'une heure du matin, mais il n'avait pas sommeil ; il éprouvait une fatigue hors du commun, qui le clouait à son fauteuil. Il mangeait par habitude, il n'avait pas faim. Il restait encore une croquette et un beignet, qu'il laissa dans la boîte.

Il dormait dans son fauteuil quand le téléphone sonna. Il renversa la bouteille de vin en étendant le bras à la recherche de la table de nuit. Il mit du temps à comprendre qu'il n'était pas dans son lit. Il ne parvint à saisir le téléphone qu'après plusieurs tâtonnements. Personne ne dit rien. Il refusa de répéter allô à quelqu'un qui

s'amusait à ne rien dire à l'autre bout du fil. Il raccrocha. Au bout de deux minutes, le téléphone sonna de nouveau. Il n'avait nulle envie d'alimenter la plaisanterie à cette heure de la nuit. Il décrocha le téléphone et raccrocha, sans rien dire. Quelques secondes plus tard, le téléphone sonna de nouveau. Il prit le téléphone et, avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit, il entendit la voix de sa fille :

— Papa... Il y a eu un problème.

Pour Espinosa, les mois d'hiver, avec leur ciel bleu et leur température agréablement fraîche, étaient la meilleure époque de l'année pour marcher sur le trottoir du front de mer. Quand il était seul, il préférait la plage de Copacabana, à quelques rues du quartier de Peixoto, mais quand il était avec Irene, ils choisissaient celle d'Ipanema, le quartier où elle habitait. Il n'aimait pas parler en marchant et n'aimait pas non plus garder le silence quand il était avec Irene, ce qui transformait immanquablement la marche en promenade. C'était plaisant, mais bien différent de son rythme habituel, quand il marchait sans s'arrêter ni parler.

Ils portaient tous deux un short, un T-shirt blanc, un chapeau de toile, des tennis, et un épais sweat-shirt jeté sur les épaules pour se protéger du vent froid qui soufflait de la mer. Même si leurs vêtements se ressemblaient jusque dans les couleurs, leur différence était visible. Irene aurait pu sortir d'un immeuble de l'Upper West Side, en plein été new-yorkais, pour aller au traiteur du coin de la rue acheter une salade de langouste ; Espinosa aurait pu se trouver avec elle, faisant apparemment partie du paysage, mais il était conscient qu'on verrait bien qu'il n'était pas du coin ; ce n'était pas à cause d'une caractéristique évidente, mais d'un trait subtil, comme s'il avait eu un léger accent non pas dans sa voix, mais dans sa manière d'être.

— Tu ne dis rien.

— C'est que je n'aime pas parler en marchant.

— Je sais. Mais aujourd'hui tu « ne dis rien » plus que d'habitude.

— Nous avons beaucoup parlé hier soir.

— Non. Nous n'avons presque rien dit hier soir. Baiser n'est pas parler.

— On peut appeler cela un langage corporel.

— Quand je parle, je ne baise pas et, quand je baise, je ne parle pas... sinon pour dire des cochonneries. Pour revenir à ce que je disais, je te trouve aujourd'hui plus silencieux que d'habitude. Quelque chose te tracasse ?

— Rien de spécial.

— Et sans que ce soit spécial ?

— Tu te rappelles l'affaire du psychiatre qui avait fait interner sa propre fille parce qu'elle était tombée amoureuse d'un de ses patients ?

— Une triste histoire.

— En effet. Maintenant son autre fille a disparu.

— On l'a kidnappée ?

— Pour l'instant, personne n'a pris contact. La gamine est sortie pour aller au lycée et a disparu. Personnellement, je ne crois pas à un kidnapping.

— Pourquoi ?

— À cause des parents.

— Qu'est-ce qu'ils ont ?

— Rien.

— Comment, rien ?

— Ils ne sont pas angoissés, ils ne semblent pas s'intéresser au développement de l'enquête...

— Ils sont peut-être en état de choc.

— J'ai déjà vu des gens en état de choc, ça n'a rien à voir. De plus, j'ai reçu une lettre insinuant que le médecin aurait tué le copain de sa fille.

— De celle qui a disparu ?

— Non. De l'autre, celle qu'il a fait interner et qui a fini par devenir à moitié folle. Le jeune homme était un de ses patients.

— Merde alors, Espinosa, on dirait un scénario de film d'horreur.

— Exactement. Le jeune homme a disparu.

— Mais il n'est pas mort ?

— C'est bien ce qu'on dirait, mais personne ne sait où est le corps. Mort ou vif, il a disparu pour de bon.

— Et en quoi cela a-t-il quelque chose à voir avec la gamine qui a disparu maintenant ?

— C'est ce que j'aimerais savoir.

— Elle a un petit copain ?

— Une de ses copines le prétend.

— Elle s'est peut-être mise avec un type plus vieux qu'elle et...

— Et ?

— ... et passe quelques jours loin d'ici.

— Elle n'a que dix-sept ans... en vérité, seize, elle en aura dix-sept le mois prochain.

— Si elle a dix-sept ans, ce n'est plus une enfant. C'est peut-être pour ça que ses parents ne sont pas angoissés par sa disparition.

— Alors, pourquoi en parler à la police ?

— Dans le doute.

Espinosa ne demanda pas de plus amples précisions à Irene. Considérant que certaines phrases n'avaient pas besoin d'explications, il se contenta de répéter mentalement « Dans le doute ». Il était tellement plongé dans les perspectives que la phrase d'Irene avait ouvertes, qu'il continua de marcher comme un automate, la dépassant de quelques pas.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu es perdu ?

— Hein ?

— Tu es perdu, mon amour ?

— Oui... ou plutôt non... tu m'as aidé.

— Aidé.

— « Dans le doute. »

— Quoi, dans le doute ?

— Ta phrase : « Dans le doute. »

— Ah ! Ça t'a aidé ?

— Oui.

— Super. Alors on peut rentrer et prendre une douche ensemble ?

— J'adore cette logique.

— Quelle logique ?

— Si ta phrase m'a aidé, alors nous pouvons prendre une douche ensemble. C'est surtout la conclusion qui me plaît.

La jeunesse d'Irene effrayait encore Espinosa. Ils avaient plus de dix ans d'écart, et il trouvait qu'une décennie représentait une durée suffisante pour ouvrir une brèche. C'était là le danger : que ce fût une brèche et non pas un abîme. L'abîme montrait de lui-même son caractère infranchissable, alors que la brèche avait le pouvoir de tromper ceux qui se croyaient capables de la franchir. Il ne pensait pas que c'était la différence de valeurs qui augmentait la distance entre eux deux. Les valeurs sont des abstractions. Ce qui marquait douloureusement cette distance, c'était la perte des codes régissant les rencontres, en particulier les rencontres amoureuses. Ce sont des codes bien concrets, ils peuvent être volatils, ils peuvent avoir la durée d'une saison, ils peuvent être localisés, datés, mais ils sont incroyablement réels. Ou bien vous êtes à l'intérieur du code, ou bien vous êtes hors-jeu. Ses années de mariage, de jeune père, de vie familiale, puis ses années de séparation et de relative solitude, avaient eu pour

conséquence la perte de certains codes en vigueur. Espinosa avait l'impression d'avoir oublié sa propre langue, sans avoir appris celle de la nouvelle tribu. À certains moments, cela rendait la communication entre Irene et lui quasiment impossible. Alors, il se taisait. Et le silence en soi, celui qui n'a pas pour fond les paroles, est stupide. C'était ce silence qu'il essayait d'éviter à tout prix.

Si l'on ajoutait les quarante-huit heures antérieures dont le père avait parlé au téléphone, la disparition de Roberta entraînait dans son cinquième jour. Espinosa avait envoyé un communiqué à tous les commissariats spécialisés et non spécialisés, avait ordonné de faire des copies d'une photo récente de Roberta fournie par la mère, pour qu'on la diffusât, et Welber avait été chargé de faire le tour de quelques hôpitaux et cliniques connus pour leur peu de rigueur dans le respect des lois. Dans leur tentative d'élaborer un tableau plus ample de Roberta, Ramiro et Welber n'obtinrent, étonnamment, qu'une toile presque vide, bien qu'ils aient disposé d'une image physique assez précise. Roberta était une image, ou une figure à l'intérieur de l'image familiale. À chaque demande d'informations plus concrètes, ils obtenaient des réponses vagues ou des éléments qui formaient un portrait très similaire à celui de sa sœur. On aurait dit que la gamine n'existait pas réellement, qu'elle n'était qu'un fantôme. Ou, ce qui était pire, qu'un fantôme de sa sœur. Et, à présent, ils essayaient de trouver un corps réel pour ce fantôme.

— C'est ce qui m'a mis mal à l'aise quand nous sommes allés à cet appartement, dit Welber, comme s'il se réveillait pour de bon en retrouvant Ramiro et Espinosa, le lendemain de la conversation avec la mère.

— Quoi ?

— Les gens de cette maison ont l'air de fantômes. Personne n'a l'air réel. La fille aînée, celle qui ne parle pas, est un fantôme. La mère, d'après l'histoire qu'elle-même a racontée, n'a toujours été qu'un fantôme cherchant à s'incarner, sans savoir comment faire ; au père, il est arrivé exactement l'inverse, c'était le seul être réel de la maison, et maintenant il est devenu un fantôme. Et, finalement, cette gamine qui a disparu, sans que personne ne sache dire comment ni pourquoi, est devenue elle aussi un fantôme. Sans compter, bien sûr, Jonas, qui semble être devenu un fantôme pour de vrai.

Ils étaient tous les trois dans le bureau d'Espinosa, assis en demi-cercle autour de l'ordinateur. Il y avait entre ces hommes un lien et une familiarité qui leur permettaient de relâcher le formalisme régissant d'habitude la relation des inspecteurs et des autres fonctionnaires avec le commissaire. Ils n'étaient pas autour de

l'ordinateur pour invoquer les dieux de la technologie, afin qu'ils les aident à dévoiler le mystère de la famille Nesse ; ils se tenaient ainsi parce que le bureau était trop petit pour que les trois, en plus de l'ordinateur et de ses équipements périphériques, puissent s'installer d'une façon plus confortable. Depuis qu'on avait réformé et modernisé les commissariats, ils disposaient d'une salle spéciale pour se réunir et parler des affaires, mais tous appartenaient à l'époque (antérieure à l'ordinateur) où les décisions importantes se prenaient dans le bureau du commissaire, une grande salle, garnie de meubles sombres et lourds, d'archives en acier et d'armoires vitrées, de cadres et de photos sur les murs, et non pas dans cette nouvelle division, où les personnes étaient réparties dans de petits cabinets qui ressemblaient à des aquariums.

L'entrevue de Welber avec le Dr Nesse n'avait rien ajouté à ce qu'ils savaient déjà. Les trois pensaient que, tant qu'ils n'auraient pas découvert ce qui était arrivé à Jonas, ils auraient du mal à progresser, même si rien ne liait concrètement la mort du jeune homme au médecin. Le fait est qu'ils avaient sur les bras deux enquêtes sur la disparition de personnes, dans lesquelles le Dr Nesse occupait une place centrale, ce qui tendait à montrer qu'il pouvait être mêlé aux deux affaires. Welber et Ramiro défendaient avec insistance ce point de vue.

— Vous croyez qu'il est directement responsable non seulement de la disparition de son patient, mais aussi de sa propre fille ?

— Cela peut paraître étrange, commissaire, mais il a interné et bourré de médicaments son autre fille ; pourquoi ne ferait-il pas la même chose avec celle-ci ?

— Nous aurions affaire à deux situations à la fois symétriques et opposées : dans l'une, il serait le tortionnaire, dans l'autre, la victime.

— Un cas de double personnalité ? dit Welber.

— Pas un cas de double personnalité comme on en trouve dans les livres, mais j'admets la possibilité qu'il puisse être, comme n'importe lequel d'entre nous, d'ailleurs, capable d'une extrême méchanceté. Dans certaines circonstances, une personne considérée comme bonne est capable de commettre une terrible atrocité, de même qu'une autre considérée comme mauvaise est capable d'un acte d'une extrême bonté. Je ne crois pas qu'on soit absolument bon ni absolument méchant. Nous sommes tous en même temps des saints et des criminels. Dr Jekyll et Mr Hyde ne sont pas des créatures exclusivement littéraires ; nous sommes tous des Dr Jekyll et Mr Hyde.

— Vous le croyez vraiment ?

— Oui. Parfois, il est nécessaire de protéger le médecin d'un monstre... D'autres fois, il est nécessaire de protéger le monstre du

médecin.

Ils avaient décidé que Welber et Ramiro, simultanément et de front, enquêteraient sur la disparition de Roberta et vérifieraient la provenance des informations concernant le Dr Nesse, afin de rassembler les efforts et d'économiser du temps. Roberta avait disparu sans laisser de traces ; ils n'avaient rien pu apprendre de plus sur la disparition ou la mort de Jonas, et rien d'autre que la lettre ne reliait le médecin à la disparition du jeune homme. Il était aussi possible que la lettre ait été écrite par Solange, une hypothèse émise par Welber et Ramiro, mais qu'Espinosa n'avait pas retenue.

— Je crois deux choses : la première, c'est que la lettre est trop bien écrite pour avoir été rédigée par une employée de la réception ; la deuxième concerne le mobile. Que voudrait-elle faire avec cette lettre ? Du chantage ? Dans ce cas, elle n'aurait pas remis la lettre au commissaire de la 10^e DP. Soutirer quelque avantage professionnel du Dr Nesse ? Non plus. Il a demandé à changer d'hôpital. Je ne vois pas pourquoi elle prendrait des risques. À moins que ce ne soit par amour, vengeance... elle était amoureuse de Jonas. Mais cela aussi me paraît peu probable. Il vaut mieux que vous alliez de nouveau parler avec elle.

*

À cette heure-là, il n'y avait plus de place libre sur aucun des parkings du campus, et, s'ils n'avaient eu la voiture du commissariat, ils n'auraient même pas pu passer la guérite qui se trouvait à l'entrée de l'université. Ils stationnèrent devant le bâtiment de l'hôpital, où cela était interdit, affichant clairement qu'ils étaient là pour des raisons de service. Solange reconnut Welber et regarda Ramiro avec méfiance.

— Bonjour, Solange, voici l'inspecteur Ramiro. Nous aimerions éclaircir avec vous certains points de l'affaire Jonas.

— Vous voulez qu'on bavarde ici même, à la réception, ou vous préférez qu'on parle dehors ? Je peux demander à une de mes collègues d'accueillir les patients.

— Il vaut mieux que nous parlions dans un endroit plus calme.

— Le banc de Jonas est libre, suggéra Solange, après avoir demandé à une collègue de la remplacer quelques minutes.

Ils traversèrent le jardin situé devant l'entrée et s'assirent tous les trois côte à côte, Solange au milieu, sous le grand manguier. Ramiro prit l'initiative.

— D'après ce que vous avez dit à l'inspecteur Welber, Jonas s'est

servi de l'ordinateur et de l'imprimante qui se trouvent au comptoir de la réception pour taper et imprimer la lettre que vous avez remise ensuite au commissaire de la 10^e DP.

— C'est exact.

— Il y avait quelqu'un d'autre à la réception ?

— Non. Il était déjà plus de quatre heures, il n'y avait aucun mouvement et ma collègue de l'accueil était sortie plus tôt.

— Vous rappelez-vous s'il avait un brouillon du texte ? Une feuille de papier écrite à la main ou des notes dans un cahier... ?

— Il n'avait aucun brouillon. Je n'ai rien vu. Il a écrit la lettre directement à l'ordinateur. Parfois, il en retapait un passage ou changeait un mot, mais il a tout fait directement, sans brouillon.

— Vous êtes restée tout le temps à côté de lui ?

— Je ne suis pas restée collée, à regarder ce qu'il écrivait, mais, pendant tout le temps qu'il a écrit la lettre et qu'il l'a imprimée, j'étais près de lui. Comme ça, si jamais un employé était arrivé, il aurait vu que Jonas était avec moi.

— Il vous a montré la lettre, après l'avoir imprimée ?

— Non. Je ne savais même pas qu'il s'agissait d'une lettre.

— Quand vous l'a-t-il montrée ?

— Deux ou trois jours après.

— Pourquoi pensez-vous qu'il ait attendu tout ce temps ?

— Je crois qu'il attendait de voir ce qui allait se passer.

— Comment ça ?

— Quand il a écrit la lettre, il avait déjà peur qu'on ne lui fasse quelque chose.

— Qu'on ne lui fasse quoi ?

— Ce qu'on a fini par lui faire !

— Et que croyez-vous qu'on lui ait fait ?

— Écoutez, inspecteur, vous voulez que je dise ce que vous n'avez pas le courage de dire. Dans toute cette histoire, Jonas représentait la partie la plus faible, et moi je ne suis qu'un trait d'union ; je suggère que vous alliez voir la partie la plus forte. Maintenant, si vous le permettez, je dois retourner travailler.

— Juste une chose. Qu'est-ce qui nous prouve que vous n'avez pas écrit la lettre dans l'intention de nuire au Dr Nesse ?

— Inspecteur, ici les fous portent un uniforme bleu, le mien est blanc.

— Mais vous n'avez pas hésité à remettre la lettre à la police.

— Comme vous le dites, j'ai remis la lettre ; je ne l'ai pas écrite.

Solange était debout, prête à tourner les talons et à retourner au comptoir de la réception. Elle ne semblait ni impatiente ni contrariée, mais son attitude montrait qu'elle considérait l'entrevue comme terminée.

Elle les salua d'un signe de tête et s'éloigna en direction du bâtiment de l'hôpital.

— Elle n'est pas impressionnée par la présence de policiers, dit Welber.

— Elle a l'habitude de parler à des fous.

Les annonces et les photos diffusées par la police n'obtinrent aucune réponse significative. En son for intérieur, Espinosa ne croyait pas au kidnapping, même s'il eût préféré que ce fût le cas. Par certains côtés, un kidnapping est préférable à une disparition pure et simple. Dans un kidnapping, non seulement on garde un contact avec la victime, mais il y a aussi de fortes chances que tout se termine bien. Dans une disparition, il n'y a rien. Des gens disparaissent tous les jours dans les grandes villes sans laisser de traces, et bien souvent on n'entend plus jamais parler d'eux.

Comme il n'avait rien à transmettre aux parents, à part des suppositions, Espinosa préféra ne rien dire. Il n'était pas psychologue, mais policier, il lui incombait de retrouver la fille, pas de s'inquiéter des sentiments de ses parents. D'ailleurs, il n'arrivait pas à percevoir le moindre sentiment chez ces parents, du moins pas le genre de sentiments qu'on voit normalement dans de pareils cas. Il avait l'impression qu'ils savaient où se trouvait la fille, et que cette disparition n'était qu'une farce. Ce qui contredisait cette impression, c'était qu'ils aient informé la police.

Il était un peu plus de neuf heures du matin quand le Dr Nesse revint à son appartement. Il prit une douche, changea de vêtements et sortit juste après. C'était un de ces jours où il n'irait pas à l'université. Il en prit la décision en sortant de chez lui, après la douche. Il devait passer à son cabinet. Il marcha vers la place General Osório en prenant le chemin habituel. Bien qu'il empruntât ces rues tous les jours, il ne connaissait toujours pas les commerces du coin. Il avait besoin de s'arrêter quelque part pour prendre un café. Presque aucun des bars devant lesquels il passait n'avait de table, il fallait prendre le café debout au comptoir, et il avait besoin de s'asseoir, il n'avait dormi qu'une heure et il était épuisé. Après avoir traversé deux rues, il trouva un restaurant à l'entrée duquel un écriteau proposait un petit-

déjeuner complet pour un prix abordable. Il n'avait rien à faire du prix abordable, il acceptait de payer plus cher, pourvu qu'il pût s'asseoir à une table. Il était tellement fatigué qu'il prolongea son petit-déjeuner plus qu'il n'était raisonnable. Il demanda l'addition et reprit sa marche en direction du cabinet. Pour la première fois depuis des mois, il eut de nouveau l'impression d'être suivi ou observé par quelqu'un. Il s'arrêta devant une vitrine et regarda discrètement de chaque côté et derrière lui. Qui cherches-tu ? pensa-t-il. Il avait vécu réellement l'expérience d'être suivi et surveillé par Jonas. Mais c'était un poursuivant connu, qu'on pouvait identifier à tout moment et auquel il pouvait échapper. Après sa disparition, il ne s'en était plus préoccupé, oubliant même que cela lui était arrivé un jour. Et maintenant, la même sensation. Elle n'était pas identique à la précédente, il n'y avait pas de visage déterminé à rechercher au milieu de la foule. Il éprouvait une sensation d'une intensité encore faible, dont il connaissait le sens, mais dont l'objet était indéterminé. Il était inutile de regarder autour de lui. Personne ne portait de pancarte avec le mot « Poursuivant » écrit dessus. Il pressa le pas. C'est ce qu'il avait de mieux à faire. La marche jusqu'à la place General Osório, même divisée en deux étapes, avait augmenté la fatigue du matin.

Il ouvrit la porte du cabinet et trouva les pièces plongées dans l'obscurité. Il alluma la lumière de la salle d'attente, la balaya du regard, cherchant des signes de Maria Auxiliadora. Comme elle arrivait plus tôt, elle pouvait être descendue pour faire une course ou manger quelque chose. Il alluma toutes les lumières. Dans son bureau, sur sa table de travail, il y avait une feuille de papier contenant un message. Il était écrit à la main. Maria Auxiliadora s'excusait de sa décision urgente, mais elle présentait sa démission. Des problèmes familiaux, disait-elle. Dans un post-scriptum, elle donnait les numéros de téléphone de deux connaissances, « d'excellentes personnes, présentant bien, n'importe laquelle des deux peut prendre ma place ».

Welber était arrivé en retard à l'immeuble où le médecin habitait. Ramiro et lui avaient prévu des tours de garde de quatre heures : il resterait de huit heures à midi, puis Ramiro de midi à quatre heures, et lui de nouveau de quatre heures à huit heures du soir. La différence dans le nombre de gardes que chacun ferait par jour correspondait à la différence entre inspecteur et inspecteur principal. Ils ne pensaient pas que le Dr Nesse sortirait de chez lui avant huit heures du matin. Cela n'arrivait que lorsqu'il travaillait à l'hôpital psychiatrique. Et, de fait, il sortit après neuf heures, marchant d'un pas mal assuré, comme s'il était ivre (ce que l'inspecteur trouva peu probable à cette heure-là) et paraissant complètement étranger à tout ce qui l'entourait. Welber n'essaya même pas de se cacher. Dans l'état où le docteur se trouvait, s'il leur arrivait de se heurter l'un l'autre, il ne reconnaîtrait même pas

l'inspecteur qui l'avait interrogé dans son cabinet quelques jours auparavant. En arrivant à la rue Visconde de Pirajá, le médecin tourna à gauche et marcha vers la place General Osório. Welber trouva qu'il ressemblait à un grand ours polaire, ce qui, même en hiver, détonnait dans le paysage d'Ipanema. Deux rues plus loin, le médecin s'arrêta devant un petit tableau noir posé sur un trépied, puis disparut derrière une porte vitrée. Quand l'inspecteur approcha, il vit que le tableau noir annonçait un petit-déjeuner complet devant la porte d'un restaurant. Le médecin, assis, tournait presque le dos à l'entrée, ce qui aurait permis à Welber de faire une manœuvre audacieuse, car son petit-déjeuner s'était résumé à une demi-tasse de café noir. L'inspecteur resta dehors, évaluant ses chances d'entrer dans le restaurant et de s'asseoir à une table, sans être vu par le médecin. Bien sûr, il pourrait inventer une histoire expliquant cette incroyable coïncidence, mais il perdrait la possibilité de savoir où le docteur le conduirait après son café. Il prit la décision qu'on était en droit d'attendre d'un policier et resta de l'autre côté de la rue, près d'un kiosque à journaux, aux aguets. Presque une heure plus tard, Welber suivit le médecin jusqu'à l'immeuble de son cabinet. Aucun mystère, néanmoins, même si, entre le restaurant et son cabinet, le Dr Nesse marcha d'un pas plus rapide et jeta de brefs coups d'œil derrière lui et sur les côtés. Il s'était même arrêté devant une vitrine, tentant grossièrement de dissimuler sa véritable intention, et avait regardé plus longuement à gauche et à droite, puis de l'autre côté de la rue. Welber téléphona à Ramiro, pour lui dire où il se trouverait jusqu'à midi, si jamais le Dr Nesse ne sortait pas avant. Les deux heures suivantes n'apportèrent rien de nouveau. Ce fut le portier de l'immeuble où habitait le Dr Nesse qui fournit la nouvelle la plus intéressante : tous les jours, ce dernier commandait à manger par téléphone, pizza, sandwiches, ce genre de choses. C'était tout ce que Welber avait à transmettre à Ramiro quand ce dernier vint le remplacer à midi.

— Peut-être n'a-t-il pas de cuisinière en ce moment.

— Ou peut-être cache-t-il sa fille dans l'appartement.

— Pour quelle raison ? Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas, mais c'est une idée qui m'est venue.

— Une idée folle, mon gars. Pourquoi irait-il cacher sa fille dans son appartement ? Et qui plus est, faire part à la police de sa disparition ? Ça n'a pas de sens. De plus, la mère de la petite n'accepterait pas une chose pareille.

— Allez, va déjeuner, Welber, on en reparlera à ton retour.

La surveillance d'un immeuble commercial ayant une galerie est plus confortable que celle qu'on fait dans la rue. Il n'y avait qu'une

seule entrée donnant sur le hall des ascenseurs et sur les magasins situés au rez-de-chaussée, environ cinq de chaque côté. Les commerces n'étaient pas très variés, et il n'y avait ni bar ni snack où l'on pût prendre un café. Ramiro acheta les quotidiens du jour, s'assit sur un banc offrant une bonne visibilité sur le hall des ascenseurs, et débuta le genre d'attente auquel ses vingt ans de police l'avaient accoutumé. Il en était encore aux gros titres, quand il se souvint du garage. Le Dr Nesse pouvait descendre par l'ascenseur jusqu'au garage et sortir en voiture. Il abandonna son poste d'observation et chercha un autre endroit sur la place, en face, d'où l'on pût, assez confortablement, observer aussi bien l'entrée de la galerie que la sortie des voitures. Il lui parut aussitôt évident qu'il pouvait se passer des journaux, il ne pourrait pas surveiller le flux des personnes et des voitures d'un grand immeuble commercial, tout en lisant plusieurs journaux.

L'inspecteur ne croyait pas qu'il arriverait quoi que ce fût avant que le médecin n'ait terminé toutes les consultations de sa journée, ce qui l'amènerait jusqu'au moment où Welber prendrait son nouveau tour de garde. L'hypothèse selon laquelle le Dr Nesse pourrait conduire les policiers jusqu'à l'endroit où Roberta était cachée allait contre celle de Ramiro, pour qui la fille était cachée dans l'appartement de son propre père. Mais, quelle que fût la vérité, ils n'avaient d'autre choix que de coller au médecin et de le suivre partout où il allait.

Jusqu'à quatre heures de l'après-midi, quand Welber revint, le médecin n'avait donné aucun signe de vie. À l'entrée du grand immeuble de bureaux, un homme triait le courrier par étages et le distribuait dans des casiers. Il avait les cheveux gris et devait travailler dans l'immeuble depuis l'époque de sa construction. Il reçut les policiers avec une indifférence que Ramiro et Welber firent mine de ne pas percevoir.

— D'habitude, il part entre six et sept heures, il reste rarement plus tard. Mais il lui arrive de sortir plus tôt, comme aujourd'hui.

— Comment, de sortir plus tôt ?

— Comme aujourd'hui, je vous dis. Il est parti, ça fait déjà longtemps. Il a dû sortir vers deux heures et demie.

— Merde ! Comment a-t-il pu sortir, si j'ai regardé sans arrêt l'entrée de la galerie et la sortie des voitures ?

— C'est parce qu'il est sorti par la pharmacie.

— Par la pharmacie ?

— On peut entrer dans la pharmacie qui se trouve à côté par la galerie. Quand il veut acheter un médicament, il passe par là.

Ils sortirent tous les deux dans la rue. De fait, on entraînait dans la

pharmacie par la rue, mais il y avait une porte plus petite, vitrée, qui permettait à ceux qui se trouvaient dans la galerie d'y pénétrer. Le Dr Nesse avait très bien pu passer par cette porte et sortir par la pharmacie sans se faire remarquer. Ramiro ne fit aucun commentaire, mais il était visiblement contrarié.

— Allons jusqu'à l'immeuble où il habite.

— Tu crois que la sortie par la pharmacie peut être une tentative de fuite ?

— Je n'en sais rien, merde, mais je ne laisserai pas ce salaud filer comme ça.

Ils marchèrent jusqu'à la place Nossa Senhora da Paz en silence.

D'après le portier, le Dr Nesse était venu chez lui vers deux heures et demie. Il était arrivé en taxi, seul, et avait demandé au chauffeur d'attendre ; au bout de quinze minutes, il était redescendu, portant sa trousse de médecin, était monté dans le taxi et s'en était allé.

Les deux policiers reprirent la direction de la place Nossa Senhora da Paz, essayant de comprendre ce qui se passait, et décidant des prochaines étapes. Il était quatre heures et demie de l'après-midi. La journée était pratiquement perdue. Deux des meilleurs policiers de la 12^e DP avaient été trompés par un médecin qui, selon l'un d'entre eux, ressemblait à un ours de dessin animé. La température avait chuté de quelques degrés. Rien de grave. À Rio de Janeiro, même si elle chutait de plusieurs degrés en hiver, elle restait cependant au-dessus des dix degrés, raison pour laquelle les vestes de laine qu'ils portaient étaient plus que suffisantes pour affronter le climat de la ville.

Ramiro prit la parole.

— J'ai deux questions. Premièrement : qu'a-t-il pu se passer dans son cabinet pour qu'il aille chez lui chercher sa trousse de médecin ? Deuxièmement : pourquoi un psychiatre a-t-il besoin d'une trousse de médecin ? Je crois que la réponse à cette question est évidente : il a besoin de sa trousse de médecin parce qu'il va répondre à un appel non pas en tant que psychiatre, mais en tant que médecin. Et j'ai une troisième question : qui l'a appelé ? Pour moi, il n'est pas évident qu'il soit aussi coupable que nous le supposons ; il n'est pas évident que sa fille ait été kidnappée ou enlevée ou qu'elle ait fugué ; il n'est pas évident qu'il soit directement responsable de la mort de Jonas ; de même que le contraire de tout cela n'est pas non plus évident. Autrement dit, nous ne savons même pas très bien ce que nous cherchons. Il se peut qu'on ait commencé par la mauvaise personne. Et pourquoi aurions-nous commencé par la mauvaise personne ? Parce que c'était la personne la plus évidente.

— Tu crois que ça peut être la lady ?

— Je crois que, avant de nous occuper de suivre le médecin ou qui que ce soit, nous devons essayer de comprendre ce qui se passe vraiment.

— Très bien. Et par où veux-tu commencer ?

— Par suivre le médecin.

— Merde, Ramiro, tu es un grand comique.

— Non, mon gars, je ne plaisante pas. C'est une chose de suivre le médecin pour voir ce qui se passe ; c'en est une autre de faire en sorte qu'il précipite les événements. Tu m'as dit que ce matin il avait l'air inquiet, comme s'il se sentait suivi.

— Et de fait il l'était, je me trouvais derrière lui.

— Très bien. S'il est déjà inquiet, il va l'être encore plus. Nous allons coller à ses basques jour et nuit. Peu importe s'il s'en rend compte. Tôt ou tard, il faudra bien qu'il nous conduise jusqu'au lieu du délit.

— Quel délit, Ramiro ?

— Peu importe lequel, l'important est qu'il nous y amène.

Il était presque sept heures du soir, quand le Dr Nesse appela le commissaire Espinosa.

— Docteur Nesse, quelle surprise, je voulais justement vous parler.

— Oui... Bien sûr... Moi aussi, je voudrais vous parler.

— Parfait. Vous préférez qu'on se parle ici, au commissariat, ou sur la place ?

— Si vous êtes sur le point de sortir, commissaire, on peut se retrouver devant le commissariat et je vous accompagne jusque chez vous. Cela peut être d'ici quinze minutes ?

— D'accord. Quinze minutes.

Quand Espinosa descendit, il trouva le Dr Nesse qui faisait les cent pas devant l'entrée du commissariat.

— Bonsoir, docteur. Des nouvelles ?

— Non... Rien... Vous avez trouvé quelque chose ?

— Non, malheureusement. Mes hommes ont fait de leur mieux, mais ils n'ont pas trouvé grand-chose. D'ailleurs, l'inspecteur Welber a cherché à vous voir.

— Nous nous sommes déjà vus. Il est venu à mon cabinet et nous avons longuement parlé.

— C'était après, docteur.

— Comment ?

— Après l'entrevue qu'il a eue avec vous.

— Ah, oui... Quand il voudra. Il n'a qu'à téléphoner.

Espinosa fit un geste de la main, montrant le trottoir à son visiteur, et ils marchèrent dans la nuit de Copacabana en direction du quartier de Peixoto.

— Donc, docteur, vous vouliez me parler.

— Pour deux raisons, commissaire. La première concerne mon apparent désintérêt pour ce qui arrive à ma fille Roberta. Quand j'ai téléphoné, pour déclarer sa disparition, j'ai moi-même suggéré que mon ex-femme pourrait donner plus d'informations que moi. Nous sommes séparés depuis plusieurs mois, je ne vois presque pas mes filles, j'ignore tout de leurs nouvelles habitudes, aussi ai-je pensé que vous auriez tout avantage à parler avec elle et non avec moi. Mais cela ne veut pas dire, bien sûr, que je me moque du tour que les choses sont en train de prendre. Et c'est la deuxième raison pour laquelle j'ai cherché à vous voir aujourd'hui. J'ai vu ce qui est arrivé à ma fille Letícia. Il est inutile aujourd'hui de définir les responsabilités, ce qui importe, c'est que je l'ai perdue, peut-être pour toujours, et je ne veux pas qu'il arrive la même chose à Roberta. Je crois que Roberta a fait une fugue pour rejoindre quelqu'un. Ce qui m'échappe complètement, c'est que cela peut bien être. Cela fait longtemps maintenant que nous sommes sans nouvelles. Je crains qu'elle ne soit en danger.

— Pourquoi pensez-vous qu'elle soit en danger ? Si elle s'est enfuie pour rejoindre quelqu'un, c'est parce qu'elle aime cette personne. Elle peut être en danger, si jamais elle s'est enfuie pour se débarrasser d'une grossesse.

— C'est un des dangers.

— Vous pensez qu'il peut y en avoir un autre ?

— Une vengeance.

— Une vengeance ? De qui contre qui ?

— Je ne sais pas de qui, mais je sais que j'en suis la cible.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Pour l'amour de Dieu, commissaire, avez-vous le moindre doute ? Depuis que cette pourriture est entrée dans mon bureau de l'hôpital, ma vie a commencé d'être minée par une sorte de processus infectieux, qui gagnerait petit à petit tout l'organisme. Aujourd'hui, Letícia est comme un membre dont on m'a amputé. Après ce fut Teresa. J'ai peur, à présent, que ça ne soit le tour de Roberta.

— Vous croyez que Jonas est responsable de tout cela ?

— Son nom n'est pas Jonas, commissaire, mais Isidoro. Tout est faux chez lui. Le nom n'est qu'un masque parmi d'autres.

— Mais il est mort, n'est-ce pas ?

— Vous avez demandé à me voir à cause d'une lettre de dénonciation qui m'accusait de l'avoir tué. Pour vous, c'est une preuve qu'il est mort.

— Et, pour vous, il n'est pas mort ?

— Si... mais je ne peux pas l'affirmer avec certitude.

— Et quel serait le mobile de cette vengeance ? Que vous l'ayez fait interner ?

— Peut-être.

— N'y aurait-il pas un mobile antérieur à celui-là ? Plus intime ?

— Commissaire, Isidoro était un patient psychiatrique. Cela veut dire qu'il est passé par une série d'entrevues préliminaires, conduites par une équipe spécialisée, avant de m'être envoyé. Rechercher et identifier les mobiles enfouis dans l'histoire personnelle d'un patient psychiatrique n'est pas une tâche facile, ni une chose qu'on puisse faire en une demi-douzaine de séances.

— Vous entendez par là qu'il était fou ?

— Vous pouvez employer ce mot. Pas moi.

— Vous ne le trouvez pas adéquat ?

— Si, quand il vient d'un non-spécialiste.

— Quel serait le terme technique pour Isidoro ?

— Paranoïaque serait un terme plus adéquat, tout du moins d'après un diagnostic préliminaire.

Le Dr Nesse marchait avec difficulté. Les trottoirs de ces rues secondaires de Copacabana étaient étroits, encombrés par les kiosques à journaux et le mouvement des piétons qui se rendaient à la station de métro. Il fut surpris de constater avec quelle rapidité ils étaient arrivés au quartier de Peixoto. Il refusa l'invitation du commissaire Espinosa à s'asseoir et à continuer de discuter sur le même banc que lors de leurs précédentes rencontres. Il n'y avait aucune raison de prolonger l'entrevue. Ils se séparèrent au milieu de la place.

Il était sept heures du soir quand Welber descendit l'escalier du commissariat pour se rendre à la station de métro. Il n'y avait personne sur le trottoir. Dans le bar de l'autre côté de la rue, il y avait peu de mouvement.

— Et alors, grand garçon, on a peur de la pluie ?

Welber, sans se retourner, reconnut la voix d'un vieil inspecteur, tout près déjà de la retraite, mais qui visiblement n'était pas pressé d'abandonner sa place. Il était en compagnie d'un autre inspecteur qui n'était pas aussi ancien, mais pourtant bien plus vieux que Welber. Même s'il était tard et qu'ils allaient travailler, tous deux étaient

souriants et de bonne humeur, comme s'ils sortaient faire la fête. Welber n'aimait aucun des deux, bien qu'ils n'eussent jamais rien fait directement contre lui, ni contre aucun de ses collègues. Apparemment, ils étaient appréciés par ses collègues de travail, même si les témoignages d'amitié au commissariat tenaient plus d'une camaraderie stéréotypée que d'une camaraderie véritable. L'amitié était une denrée rare dans la maison.

— N'aie pas peur, la pluie est déjà passée. Ça fait d'ailleurs plusieurs jours.

— En parlant de pluie, on a su que tu cherchais un abri dans le quartier.

— Vous êtes bien informés.

— C'est qu'on est des inspecteurs, camarade.

— Plus que ça, vous êtes des devins. Je n'en ai parlé à personne.

— C'est que nous devinons les désirs des collègues. Et sache que tu peux compter sur nous pour réaliser tes désirs.

— Comment ça ?

— Eh bien, collègue, ici tout le monde s'entraide. La vie d'un flic, c'est pas du gâteau. Tout peut aller très bien un jour et, le lendemain, un petit merdeux te coller un pruneau dans la tête. Alors, oui, on t'offre une maison... mais à dix pieds sous terre. Et qu'est-ce qu'on t'a donné à la surface ? Rien. Dans quelle situation se retrouve ta famille ? Tes enfants ? Merde, mon gars, un beau gosse comme toi, ça ne tarde jamais trop à se marier, puis viennent les enfants, et alors, tu fais quoi ? Tu vas habiter chez papa et maman ? Camarade, si tu ne t'y prends pas à l'avance, tu auras une vieillesse de merde... Si jamais tu vis assez longtemps pour profiter de ta merde de vieillesse.

— Et quelle est la solution ?

— Tu sais bien quelle est la solution, camarade. On a un fonds privé d'aide mutuelle. Est-ce qu'il n'existe pas partout des fonds privés de prévoyance ? Eh bien, nous avons quelque chose de semblable. Mais en beaucoup mieux. Tu n'as pas besoin de cotiser mensuellement, d'autres s'en chargent à ta place. À la fin du mois, au lieu de payer, tu encaisses. C'est sûr, garanti, et sans risques...

— Vous me proposez de participer à une caisse noire ?

— De quoi tu parles, camarade ? À t'entendre, on dirait que nous sommes des criminels. Il ne s'agit pas de subordination, mais de gratification. Si tu préfères, ça peut t'être remis sous forme de cadeau.

— Je ne participe pas à ce genre de choses.

— Très bien, je ne sais pas ce que tu cherches, mais sache que ce n'est pas comme ça que tu t'élèveras dans la vie. De toute façon, si

jamais tu changes d'avis, nous sommes prêts à t'aider. Ta participation au fonds de prévoyance pourrait être très profitable.

— Je vais faire comme si on n'avait jamais abordé ce sujet, d'accord ?

— Comme tu veux, mais si jamais tu changes d'avis, tu n'as qu'à choisir l'appartement... Le loyer est pris en charge par le fonds d'assistance...

Les deux descendirent sur le trottoir, le plus vieux regarda vers le ciel et tendit le bras, comme pour voir s'il pleuvait.

Welber resta quelque temps sous la voûte de l'entrée, regardant les deux policiers s'éloigner après avoir donné leur message. Plus que d'un simple message, il s'agissait d'une invitation, qu'ils avaient certainement conservée avec soin en attendant le moment opportun de la lui remettre. C'était toujours le même duo. L'un, plus bavard, l'autre, plus observateur. Le deuxième détenait peut-être des méthodes plus persuasives, si jamais le premier échouait dans son approche. Chaque approche contenait une dose plus forte de séduction et aussi de menace. Il lui fallait couper court sans tarder, avant de se trouver pris dans un réseau d'insinuations et de demi-vérités dont il serait difficile de se dépêtrer par la suite. Il ne parlerait pas au commissaire du harcèlement, même si les deux policiers représentaient à ses yeux la honte de leur profession. Il ne voulait pas passer pour l'inspecteur qui avait balancé ses collègues. Il se sentait capable d'arrêter ces deux-là, mais pas de les dénoncer. C'était un code ancien, qui remontait à son enfance, aussi indélébile qu'une tache de naissance.

Il marcha jusqu'à la station de métro. Le trajet entre Copacabana et Grajaú comprenait aussi une étape finale à pied jusqu'à la maison de ses parents, dans la petite impasse où il avait connu Selma lors d'une fête de la Saint-Jean organisée par les habitants.

Elle lui avait demandé pourquoi il mettait autant de moutarde, de mayonnaise et de ketchup dans son hot-dog, et il lui avait répondu qu'un hot-dog sans moutarde, ni mayonnaise, ni ketchup, n'était pas un hot-dog. Mais il voulait bien se passer de mayonnaise, si elle insistait. Selma était la nièce d'un voisin. Elle était belle et parlait d'une façon provocante. Comme c'était la première fois qu'ils bavardaient, Welber ne savait pas si elle parlait ainsi à tous les hommes ou seulement avec lui.

— Je ne t'ai pas vue les autres années.

— C'est la première fois que je viens.

— Je suis content que tu sois venue.

— Comment ça s'écrit, ton nom ?

— Avec un W, mais, avec un V, ça serait quand même aussi moche.

— Avec un W, on dirait un nom étranger.

— Et le tien ? Avec un S ou avec un C ?

— Avec un S.

Ils bavardèrent jusqu'à ce qu'on éteignît les lumières colorées qui décoraient les ficus sur toute la longueur du mur qui séparait l'impasse de l'immeuble voisin.

— Je crois qu'ils veulent dire que c'est l'heure de rentrer chez nous.

— C'est qu'ils oublient que nous sommes déjà grands et que nous pouvons continuer de bavarder jusqu'au lever du jour.

Selma prit des sandwiches et des boissons et tous deux revinrent sur le banc de bois où ils étaient assis. Welber remarqua qu'elle avait choisi des sandwiches au fromage blanc accompagnés d'une sauce non identifiable, et des boissons diététiques. Et elle remarqua qu'il l'avait remarqué.

— C'est que, à partir d'aujourd'hui, je vais m'occuper de ton alimentation.

Ils ne savaient encore rien l'un de l'autre. Aucun des deux n'avait demandé si l'autre était libre ou non ; s'il ne l'avait pas été, la phrase de Selma valait prise de possession, et révoquait toute disposition contraire.

Cette rencontre avait eu lieu deux ans plus tôt. Trop longtemps, pensa Welber. Impossible d'attendre qu'il ait rassemblé assez d'argent pour acheter un appartement ; impossible que chacun continue de vivre chez ses parents. La solution était de louer un appartement et d'habiter ensemble.

Le lundi après-midi, Ramiro entra dans le commissariat, après s'être rendu dans le dernier hôpital où Jonas avait été interné. Welber et lui avaient perdu la trace du Dr Nesse depuis le samedi. Le médecin n'était pas retourné chez lui, ni à son cabinet. Il ne s'était pas présenté non plus à l'université. Dona Teresa était elle aussi sans nouvelles. Ils décidèrent alors de concentrer les recherches sur la relation entre le médecin et Jonas. Welber avait été là-bas à deux reprises et n'avait presque rien trouvé, le peu d'informations qu'il avait obtenues ne servaient qu'à épaissir le mystère entourant la disparition du jeune homme, et toutes butaient contre deux difficultés. La première était sa double identité. Dans les ordinateurs, les rapports médicaux, les demandes de médicaments et les autres procédures institutionnelles, seul figurait le nom d'Isidoro, mais dans la mémoire d'ex-patients, d'infirmières, d'aides-soignants et d'employés administratifs, était resté le nom de Jonas. Et quand Ramiro confronta les registres écrits

aux souvenirs des personnes, il constata que la plupart des données ne coïncidaient pas. La deuxième difficulté, c'était que l'équipe médicale de l'hôpital fonctionnait par tours de garde, ce qui fragmentait les témoignages. À ces deux difficultés s'ajoutait une troisième : il s'était déjà écoulé beaucoup de temps, un peu plus de six mois.

— Commissaire, tout le monde croit qu'il a disparu ou qu'il est mort, mais personne n'est capable de dire comment il est mort ni où l'on a expédié le corps.

— Il n'y a vraiment aucune trace écrite du décès ?

— Juste une autorisation médicale pour qu'il fasse des analyses dans un autre hôpital du réseau public. Mais, dans cet autre hôpital, on ne trouve aucune trace écrite de son passage, pas plus qu'on ne trouve de trace de son retour à l'hôpital d'origine. Voilà la limite. Le circuit formé par l'hôpital psychiatrique, l'hôpital général où on l'a transféré et l'autre hôpital où il aurait dû aller faire des analyses dessine le triangle des Bermudes de Jonas. L'affirmation de sa mort correspond à celle de sa disparition. Seule la seconde affirmation est indubitable. De fait, il a bien disparu. Mais personne ne sait ni quand, ni comment. L'information qui est parvenue à l'hôpital psychiatrique dit qu'il aurait disparu de l'hôpital général, et non pas qu'il serait mort. L'association de sa disparition et d'une mort éventuelle est postérieure, et même cette rumeur ne contient aucun élément sur les conditions de son décès.

— On a pu l'enterrer comme indigent.

— Ou bien clandestinement.

— Dans les deux cas, il serait mort. La différence, c'est que, dans le second, il s'agirait d'un crime.

Espinosa demeura seul dans son bureau après le départ de Ramiro et Welber, sa pensée oscillant entre les deux affaires dont le point commun était la figure du Dr Nesse. Non pas qu'il jugeât le médecin responsable des deux disparitions, mais c'était lui qui revenait avec le plus d'insistance chaque fois qu'il pensait à Roberta ou à Jonas, deux personnes que le commissaire ne connaissait qu'à travers les témoignages d'autrui. À ce moment-là, c'était Roberta qui occupait le centre de ses préoccupations.

Parmi les nombreuses scènes imaginées pour la disparition de la fille, il y en avait une qui se détachait avec des contours bien nets, pour se fondre ensuite petit à petit avec les autres jusqu'à perdre ses lignes originelles : la scène commençait avec Roberta sortant de chez elle et marchant dans la rue Barata Ribeiro vers la station de métro, elle portait l'uniforme bleu du lycée, un sweat-shirt jeté sur les épaules et son sac à dos. Elle passait le tourniquet, descendait par l'escalator et marchait d'un pas décidé vers le quai. Cette dernière image était aussi

nette sur la bande vidéo des services de sécurité du métro que dans sa scène imaginaire. Et la question qu'il se posait était : pourquoi, en cette froide matinée d'hiver, Roberta était-elle sortie de chez elle avec son sweat-shirt sur les épaules, au lieu de l'enfiler ? La réponse pouvait être : parce qu'elle voulait qu'on pût l'identifier facilement grâce à son uniforme et que l'emblème du lycée était sur la chemise, pas sur le sweat-shirt. Et pourquoi ça ? Parce que, aussitôt après, en entrant dans la rame, elle enfilerait le sweat-shirt – qui n'était pas bleu, comme l'uniforme, mais blanc –, sortirait de son sac à dos une casquette très voyante sous laquelle elle cacherait ses cheveux, elle prendrait son sac à dos à la main, comme une sacoche, et Roberta pourrait sortir ainsi à la station suivante ou, revenant en arrière, à la station où elle était montée, sans que personne ne vît qu'il s'agissait de la même personne. Si jamais cette scène correspondait à la réalité, Roberta aurait alors planifié soigneusement sa propre disparition.

Espinosa avait l'habitude de n'accorder qu'une importance toute relative à ses rêveries. Elles étaient souvent très élaborées et correspondaient moins souvent à une appréhension subtile de la réalité qu'à la production riche et folle de son imagination. Il éteignit l'ordinateur, rassembla ses objets personnels, glissa son arme dans sa ceinture et sortit déjeuner.

La scène de la fille dans la station de métro ne le quitta pas de tout l'après-midi. Et la question qu'il se posait était : où Roberta pouvait bien être allée en sortant du métro ? Il y avait une hypothèse qu'il trouvait peu probable, mais pas absurde : qu'elle soit tombée enceinte, et qu'elle ait cherché du secours auprès de son père, même si Espinosa jugeait que le Dr Nesse n'était pas quelqu'un d'assez compréhensif pour qu'une fille dans le pétrin lui demandât de l'aide. D'un autre côté, Roberta était tout ce qu'il lui restait de sa famille et, si jamais il la perdait, il perdrait tout. Aussi, la simple idée que sa fille enceinte pût chercher de l'aide auprès de personnes non qualifiées aurait pu être assez forte et périlleuse pour le pousser à tenter une solution familiale. Espinosa trouvait cette hypothèse un peu absurde, si ce n'était un petit détail : le fait que le Dr Nesse commandât chaque jour une quantité de nourriture et de boissons très supérieure aux besoins d'une personne seule. Même d'une personne au physique aussi imposant que le sien.

À huit heures et demie du soir, Espinosa et Welber frappèrent à la porte du médecin. Il leur ouvrit au deuxième coup. Il portait une chemise et une cravate, bien que l'ensemble, vu son laisser-aller général, n'eût rien de vraiment formel.

— Vous... Je pensais que c'était le livreur.

— Bonsoir, docteur Nesse. Voici l'inspecteur Welber.

— Bonsoir. Que désirez-vous ?

— Pouvons-nous entrer ? Nous n'en avons pas pour longtemps.

— Bien sûr, entrez. Excusez le désordre, cela fait plus d'un mois que je suis sans femme de ménage.

— Ne vous inquiétez pas, docteur, nous n'allons pas abuser de votre temps. En vérité, ce que nous voulons savoir aurait pu être demandé par téléphone, mais, comme nous étions tout près d'ici, nous avons préféré vous parler personnellement.

— Oui ?

— Vous avez dit que vous aviez l'habitude de sortir au moins une fois par semaine avec votre fille Roberta. Vous déjeuniez ensemble.

— C'est vrai. Ces deux derniers mois, ce n'était plus que toutes les deux semaines. Le mois dernier, je crois que nous ne nous sommes vus qu'une seule fois.

— Pourquoi ce changement ?

— Je crois que ça fait partie de l'abâtissement normal de toute adolescente. Je n'y ai pas accordé trop d'importance. J'ai pensé que ça partirait comme c'était venu.

— Je vois. Et avait-elle l'habitude de dormir ici ?

— Elle n'a dormi que deux ou trois fois. Elle s'était disputée avec sa sœur ou avec sa mère, je ne me souviens plus très bien.

— Elle se fâchait avec sa sœur ?

— Dernièrement, je ne saurais vous le dire, commissaire, nous n'habitons plus ensemble depuis assez longtemps.

— Quand elle dormait ici, quelle chambre occupait-elle ?

— L'appartement n'a que deux chambres, la mienne et une autre que j'avais laissée au cas où l'une des deux en aurait besoin... même si j'étais sûr que seule Roberta en ferait usage.

— Cela vous dérangerait-il que nous jetions un coup d'œil à cette chambre ? Il se peut que nous y trouvions quelque chose qui soit susceptible de nous aider.

— La chambre est en désordre. Depuis la dernière fois qu'elle a dormi ici, elle n'a pas été nettoyée.

— Pour nous, il vaut mieux que ce soit ainsi.

Le médecin se leva avec effort du fauteuil dans lequel il s'était enfoncé et montra le couloir. Il ne dit rien, il se fit seulement suivre des deux policiers.

La chambre comportait un lit pour une personne, une table de nuit, une commode et un petit fauteuil, en plus d'une armoire encastrée qui

n'était qu'un vide de maçonnerie muni d'une porte. Malgré le lit défait, les deux ou trois pièces de vêtements et le sac à dos jetés sur le fauteuil, la chambre était incomparablement plus présentable que le salon. Des quatre tiroirs de la commode, trois étaient vides, et le dernier contenait des sachets plastiques et des sacs de grands magasins. Dans l'armoire, il y avait un jean et un sweat-shirt. Espinosa ne trouva ni slip, ni soutien-gorge, ni chaussures. La chambre était impersonnelle, ne servant que pour des nuits occasionnelles. Dans la salle de bains, il y avait une brosse à dents, un tube de dentifrice et un flacon de shampoing. Dans la pharmacie au-dessus du lavabo, un paquet de serviettes hygiéniques encore fermé. Welber examina minutieusement chaque tiroir et chaque recoin de l'armoire. Il regarda sous le lit, souleva le matelas et le coussin du fauteuil, avant de s'intéresser aux poches du jean et au sac à dos, l'un et l'autre tellement vides qu'ils semblaient ne jamais avoir servi. La chambre et la salle de bains impressionnaient beaucoup plus par l'absence d'objets que par leur présence. Tout le temps que les policiers examinèrent les lieux, le Dr Nesse resta debout près de la porte. Il ne fit aucun commentaire sur l'absence évidente d'objets personnels.

— Merci beaucoup, docteur Nesse, malheureusement la recherche n'a pas donné grand-chose. Excusez-nous de vous avoir dérangé.

Ils descendirent en silence et ne dirent pas un mot avant d'être arrivés sur le trottoir.

— Et alors, qu'en avez-vous pensé ?

— Imagine que tu doives relever des empreintes digitales dans un autobus qui vient d'arriver au dépôt après plusieurs voyages, et que tu n'en trouves aucune. Ou bien toutes les personnes qui y sont montées portaient des gants, ou bien on l'a minutieusement nettoyé.

— Vous aussi, vous avez eu cette impression, commissaire ?

— En ce qui concerne la chambre, oui. Si ce n'est un détail que nous devrions pouvoir vérifier.

— Le sweat-shirt.

— Très bien. Identique à celui qu'elle portait sur les épaules quand elle est sortie de chez elle et a disparu. Si c'est le même, elle est venue chez son père après être sortie du métro.

— Il est neuf heures et demie du soir, il n'est pas encore trop tard pour appeler la mère et lui demander combien sa fille a de sweat-shirts. Si elle n'en a qu'un seul...

Ils avaient tourné le coin de la rue et n'étaient plus à portée des regards du Dr Nesse, au cas où il les aurait épiés d'en haut. Espinosa composa le numéro qui se trouvait déjà dans la mémoire de son portable.

— Dona Teresa ?

— Oui.

— Bonsoir, madame, c'est le commissaire Espinosa.

— Commissaire... des nouvelles ?

— Malheureusement, non. Veuillez excuser l'heure, mais j'ai besoin que vous me donniez une information.

— Oui ?

— Combien de sweat-shirts blancs Roberta possède-t-elle ? Comme celui qu'elle portait pour aller au lycée.

— Un... un seul, je crois. Pourquoi ? Vous avez trouvé quelque chose ?

— Ne vous inquiétez pas, il n'est rien arrivé. Nous essayons seulement d'éclaircir certains points. Merci.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle a eu peur. Elle a pensé que nous avions retrouvé les vêtements de sa fille. Nous devons faire attention à ce genre de coup de fil, les gens s'imaginent toujours le pire.

— Qu'a-t-elle dit à propos du sweat-shirt ?

— Qu'elle n'en a qu'un seul.

Ils marchèrent en silence dans la rue Visconde de Pirajá. Deux rues plus loin, Welber demanda :

— Commissaire, nous ne cherchons pas la voiture, n'est-ce pas ?

— Non. Nous sommes venus en taxi, non ?

— Oui.

— Qu'est-ce qui te fait dire que nous cherchons la voiture ?

— On aurait dit.

Ils prirent un taxi jusqu'à Copacabana. Welber descendit à la station de métro Siqueira Campos, et Espinosa continua vers le quartier de Peixoto, qui se trouvait à plus d'un pâté de maisons.

Il était sorti depuis huit heures du matin. Quoique rangé, l'appartement semblait à l'abandon. Ce n'était pas faute de soins. Il était propre et chaque chose était à sa place, mais il manquait une personne pour y passer plus de temps. Puisqu'il ne l'utilisait que pour se doucher et dormir, c'était presque une chambre d'hôtel. Et, cependant, il aimait cet appartement. Espinosa avait habité là depuis son enfance. Tout d'abord avec ses parents, puis avec sa grand-mère, puis avec sa femme et son fils, puis, ces dix dernières années, tout seul. Il pensa que c'était lui, peut-être, qui était inhabité, et non pas l'appartement. Il mit un surgelé dans le four à micro-ondes, goûta le

vin qui restait et qu'il avait mis au réfrigérateur, s'assit dans le rocking-chair du salon en attendant les trois sifflements, et se sentit plus vieux qu'il ne l'était réellement.

Depuis qu'elle avait quitté son mari, Teresa consacrait une heure de sa journée à marcher dans les rues de Copacabana, une promenade sans but précis, comme on marche au hasard dans une ville étrangère. Elle aimait sortir de son appartement et respirer un peu d'air, même s'il était pollué par la fumée des pots d'échappement. C'était comme si son corps et son âme étaient anesthésiés. Ces dernières années, elle avait oublié qu'elle était encore une femme jeune et belle, et c'était cette image d'elle-même qu'elle essayait de retrouver. Elle n'avait pas perdu sa beauté, mais elle avait perdu son charme et son pouvoir de charmer, elle était devenue une femme *diet*, à ne recommander qu'aux malades.

Quand elle rentra de sa marche, comme d'habitude, elle alla parler avec Letícia. Cette dernière n'était pas dans sa chambre. Elle n'était pas non plus dans la salle de bains. Elle ne se trouvait pas dans l'appartement. Depuis quelque temps, Letícia s'essayait à de petites sorties, pour aller au supermarché, à la librairie, ou tout simplement pour faire un tour dans le voisinage. Teresa avait découvert que sa fille profitait de ses sorties pour sortir elle aussi. Elle ne savait pas où sa fille allait ni ce qu'elle faisait, et, quand elle interrogeait Letícia, sa fille répondait par un silence. Ce n'était pas des sorties très longues. Aucune n'avait duré plus d'une heure. Teresa voulait croire que sa fille, tout comme elle, retrouvait peu à peu l'usage de la liberté.

Sa fille n'était peut-être pas prête pour ce genre de vol solitaire. L'internement avait laissé des séquelles, elle prenait toujours des médicaments et les remèdes ralentissaient ses mouvements et réduisaient ses capacités d'attention. Teresa craignait qu'elle ne se perde. Mais, malgré tout, elle voyait avec optimisme toute tentative de sa fille pour rompre l'isolement qu'elle s'était imposé. Letícia était jeune et jolie, quoique sans éclat, telle que Teresa se voyait elle-même, quelques minutes auparavant, quand elle marchait dans Ipanema. Les femmes de la famille étaient en train de faner. Elle descendit voir le portier et lui demanda s'il y avait longtemps que sa fille était sortie, et si elle était seule.

— Elle est sortie aussitôt après vous. Elle était seule. Je l'ai bien vu quand elle a pris le taxi en face.

Une demi-heure plus tard, Letícia revint. Elle était restée dehors plus d'une heure. Pas assez pour une séance de cinéma, suffisamment pour un rendez-vous. Teresa trouvait peu probable qu'elle eût un nouveau petit ami, mais, en même temps, elle avait la conviction que

sa fille rencontrait quelqu'un en secret. Si Jonas n'avait pas été mort, elle aurait parié que c'était lui.

— Alors, ma fille, tu t'es décidée à sortir ?

— Je suis allée me promener un peu.

— À pied ?

— J'ai besoin de faire de l'exercice.

— Je trouve que c'est une excellente idée.

Teresa n'avait personne avec qui parler de Roberta. Il lui était impossible de demander de l'aide à son ex-mari ; non seulement il n'était plus un mari, mais il n'avait jamais été un père ; les filles n'avaient servi qu'à compléter et composer le tableau de la famille exemplaire. Même les déjeuners du week-end à la montagne, quand tout le monde pouvait profiter de sa confortable voiture importée, n'étaient qu'une scène montée de toutes pièces pour un cinéaste imaginaire. Il ne pourrait pas être, par conséquent, un interlocuteur à ce moment-là. Elle ne voyait pas non plus comment partager ses angoisses avec le commissaire Espinosa. Il semblait être une personne de confiance, mais c'était un commissaire de police, et non pas son mari ni un ami. Des amies, elle n'en avait plus.

Espinosa avait passé toute sa journée à recueillir les témoignages de personnes impliquées dans l'assassinat d'un couple de personnes âgées, tuées par leur propre petit-fils et sa copine. Sans compter la prostituée qui avait versé de la mort-aux-rats dans la boisson de son maquereau... Et, détail important : le maquereau était un des policiers de son commissariat. Le commissaire voulait éviter les manchettes que certains journaux à sensation ne manqueraient pas d'écrire sur le policier et le type de poison utilisé par la prostituée.

Quand Espinosa éteignit la lumière de son bureau et descendit l'escalier qui menait au rez-de-chaussée du commissariat, il était presque neuf heures du soir. Il était fatigué et n'avait pas la moindre envie de réchauffer ses lasagnes surgelées. Au lieu de prendre la direction du quartier de Peixoto, il tourna à gauche en direction de la trattoria qui se trouvait à deux rues de distance. Bien qu'il habitât tout seul depuis l'âge de dix-neuf ans, et qu'il eût l'habitude des tâches ménagères, il en avait certaines en horreur, et laver la vaisselle était celle qu'il détestait le plus.

En ce lundi hivernal, son restaurant préféré serait calme. Il n'aimait pas les restaurants vides ; il aimait les restaurants calmes. Il évitait les samedis et les dimanches, quand toutes les générations d'une même famille occupaient des tables immenses, jouant à qui parlerait le plus fort ou à qui rirait le plus bruyamment, un spectacle qui n'était

surpassé que par le concours de la table où l'on répondrait au plus grand nombre d'appels de portables. Il conservait avec tendresse l'image de la trattoria calme, où les gens parlaient sur un ton civilisé, ce qui lui permettait de discuter avec le patron de la meilleure sauce pour chaque type de pâtes. Et, tandis qu'il marchait vers la petite rue perpendiculaire à l'avenue Atlântica, Espinosa soupesait les avantages et les inconvénients de la crème aux truffes.

De fait, le restaurant n'était pas plein et, dès qu'il entra, il fut accueilli par le patron, un Italien qui, à soixante-douze ans, avait réussi à garder la vigueur et la joie des quarante. Ils éprouvaient un plaisir énorme à découvrir des combinaisons nouvelles et insoupçonnées pour les différents types de pâtes. Si elles étaient vraiment aussi nouvelles et insoupçonnées, Espinosa n'aurait su le dire, mais le *padrone* avait une expression d'agréable surprise chaque fois que le commissaire suggérait une quelconque nouveauté. Et ainsi, à chaque rencontre, Espinosa se sentait une espèce de Colomb à l'envers, découvrant les délices d'une gastronomie qui existait déjà bien avant l'unification de l'Italie.

Sa relation avec la nourriture était analogue à celle qu'il entretenait avec les livres : de même qu'il n'était pas un intellectuel (et encore moins un érudit), de même, il n'était pas un gourmet. Il n'aimait pas les plats très recherchés, qui intimidaient plus qu'ils n'attiraient ceux qui étaient à table ; et s'il préférait prendre du vin à ses repas, ce n'était pas par raffinement, mais parce que cette combinaison lui plaisait plus que toute autre. Comme, la plupart du temps, il prenait ses repas tout seul, il avait développé un goût étranger à l'orthodoxie de n'importe quelle gastronomie. La même chose s'était produite avec les livres. Sa grand-mère avait orienté ses premières lectures, quand il était encore un enfant sous sa tutelle. Elle corrigeait et traduisait de l'anglais, aussi les auteurs avec lesquels il avait eu ses premiers contacts littéraires étaient des auteurs de langue anglaise. Les auteurs très compliqués l'intimidaient, tandis que les plus vulgaires ne l'intéressaient pas. Ses jugements étaient les mêmes en matière de gastronomie.

Mais si, pour ce qui était de la cuisine italienne, il pouvait compter sur l'aide du *padrone*, pour les livres, il avait perdu sa conseillère peu de temps après sa majorité. La grand-mère avait été une compagnie silencieuse, mais d'une présence forte et agréable. Un jour, quand il était encore tout jeune, en rentrant chez lui un après-midi, après avoir joué au football dans la rue, il vit de loin sa grand-mère assise sur un banc de bois, près de l'entrée de l'immeuble où il habitait avec ses parents (celui où il habitait encore). Il lui fit un signe, mais la grand-mère fixait un petit mouchoir qu'elle tordait entre ses mains et portait à ses yeux d'un geste répété. Bien avant de la rejoindre, Espinosa

comprit qu'il avait tout perdu. Il n'avait plus qu'elle. Le vide qui suit ce genre de perte exige un esprit fort et bien structuré, et non pas un esprit encore en formation, dont l'arme la plus puissante ne va pas plus loin qu'une fronde dans la poche du pantalon. Dix ans plus tard, la grand-mère mourut à son tour. Moins d'un an après, il s'était marié, et son mariage avait duré dix ans lui aussi. Il commençait à croire que sa vie ne se mesurait pas en années, mais en décennies : la première décennie, avec ses parents ; la deuxième décennie, avec sa grand-mère ; la troisième décennie, avec sa femme et son fils. Il venait de terminer la quatrième décennie en célibataire. Il ne se risquait à faire aucun pronostic pour la décennie suivante.

Il sortit de la trattoria en se disant que ce n'était pas là l'attitude du guerrier des anciens temps, de même que ça ne correspondait pas non plus à l'image du héros contemporain, pas plus qu'on ne pouvait y voir une philosophie osée de la vie.

— Je ne suis pas un guerrier, mais un flic ; je ne suis pas un héros, mais un fonctionnaire public ; je ne suis pas non plus un philosophe, je n'en ai que le nom.

Le trottoir était désert, il pouvait parler tout seul. Ce que, d'ailleurs, il avait l'habitude de faire depuis longtemps.

HISTOIRE NUMÉRO TROIS

On sonnait avec insistance, mais personne ne réagissait. Puis il comprit qu'on ne sonnait pas à sa porte, mais que c'était le téléphone, son téléphone. Il alluma la lampe de sa table de nuit et attrapa l'appareil qui se trouvait par terre, au pied du lit.

— Espinosa.

— Commissaire, pardonnez-moi d'appeler à cette heure, c'est Letícia Nesse.

Espinosa s'assit dans son lit et regarda le réveil sur sa table de nuit. Une heure vingt. Il était déjà complètement réveillé.

— Que s'est-il passé, Letícia ?

— Ma mère... Elle a disparu.

— Disparu comment ?

— Elle a reçu un appel peu avant dix heures du soir, elle a pris un manteau, puis est descendue sans rien dire. Elle n'est toujours pas rentrée. Elle ne fait jamais ça, elle ne me laisse pas toute seule la nuit. Il s'est passé quelque chose.

— J'arrive.

Espinosa appela la PM, donna le signalement de Teresa et demanda qu'on fît des recherches aux alentours de la rue Dias da Rocha, à Copacabana. Il laissa son numéro de portable pour qu'on l'appelle. Vingt minutes plus tard, Letícia lui ouvrait la porte de son appartement. Elle ne portait pas de vêtements de nuit ; elle portait un jogging, et il y avait un manteau sur le dossier d'une chaise. Sur la table, le téléphone et un carnet d'adresses, le carnet où se trouvait probablement la carte qu'il avait laissée à sa mère.

— Sais-tu qui a appelé ?

— Non. J'étais dans ma chambre. Ce fut rapide, ça n'a même pas duré une minute. À son agitation, avant de sortir, j'ai compris que maman était inquiète.

— Sais-tu si l'appel concernait ta sœur ?

— Non, elle me l'aurait dit.

— Elle a pris des vêtements chauds ?

— Elle a pris un manteau.

— Son sac à main ? Son portefeuille ?

— Je ne crois pas. Son sac à main est sur le lit.

Letícia semblait garder son calme. Elle répondit objectivement aux questions que lui posait le commissaire et demanda qu'on n'appelât ni son père, ni personne d'autre pour lui tenir compagnie ; elle pouvait parfaitement attendre toute seule.

Le portable sonna dans la poche d'Espinosa. Il répondit, murmura quelques phrases et raccrocha.

— Je vais descendre pour parler à l'officier qui se trouve en bas dans la voiture de patrouille. Ne sors pas d'ici. Prends le numéro de mon portable au cas où tu aurais besoin de parler avec moi. Je reviens tout de suite.

Le message du patrouilleur n'avait été ni très clair, ni très bon, et Espinosa ne voulait pas demander de précisions devant Letícia. Il préféra descendre. Le policier en uniforme l'attendait devant l'immeuble.

— Bonsoir, commissaire. Je crois que nous avons retrouvé la femme que vous cherchez, le signalement correspond. Elle est assise sur un banc public, pas loin d'ici. Elle est morte.

— Morte ?

— C'est ce que le lieutenant a dit, je n'ai pas vérifié personnellement.

— Où ?

— Là-bas, près du kiosque à journaux, on peut la voir d'ici. Le lieutenant est près du corps.

La rue Dias da Rocha, au point où elle rejoint l'avenue Copacabana, voit sa circulation interrompue par la jonction de leurs trottoirs opposés, formant une petite place avec plusieurs bancs de bois à dossier, un kiosque à journaux et un téléphone public. Le lieutenant, un jeune homme d'une vingtaine d'années, connaissait le commissaire car il était venu de nombreuses fois faire des dépositions au commissariat. Il était assis sur le banc, comme s'il tenait compagnie à une Teresa endormie. Dès qu'il aperçut Espinosa, il se leva et se mit au garde-à-vous.

— Bonsoir, commissaire. Lieutenant Frota.

— Bonsoir, lieutenant. Qu'avons-nous ?

— Une femme qui correspond au signalement que vous nous avez transmis. Elle est morte. Je n'ai pas appelé l'ambulance, car le corps est déjà froid et rigide, elle doit être morte depuis au moins deux heures. Je n'ai vu aucune blessure, mais je n'ai pas bougé le corps pour l'examiner plus en détail.

— Quelqu'un dans les environs a-t-il vu ou entendu quelque

chose ?

— Rien, commissaire. Avec le froid qu'il fait, les portiers de nuit restent dans leurs loges, toutes portes fermées. Ils ne voient que ce qui se passe sur le trottoir devant leur immeuble, et n'entendent presque rien. Il y a peu de mouvement dans la rue, les personnes fuient le froid et les attaques à main armée.

Teresa était assise, les mains croisées sur ses genoux et la tête penchée sur l'épaule, comme si elle dormait. Il n'y avait aucune trace de violence, les vêtements étaient en ordre et les cheveux bien peignés. Elle portait un jean et un manteau en nylon doublé de laine, par-dessus une chemise. Elle ne semblait pas préparée pour un rendez-vous amoureux. Elle n'était ni maquillée, ni parfumée. Elle devait être tranquillement chez elle quand elle avait reçu l'appel qui l'avait fait descendre aussitôt, en ne prenant qu'un manteau au passage.

Il n'y avait ni sang, ni blessure, aucune marque sur le cou, ni aucun signe d'étouffement. Espinosa examina soigneusement la zone autour du banc, mais ne trouva rien qui permît d'éclaircir ce qui s'était passé environ deux heures plus tôt, à cet endroit-là. Aucune personne prétendant se suicider n'est avertie par téléphone de l'heure la plus indiquée pour le faire ni ne sort en courant de chez elle à la recherche d'un banc confortable sur une place pour mourir.

La mort naturelle et le suicide provisoirement écartés, il ne restait plus que le meurtre ; ce qui impliquait la présence d'une autre personne sur ce banc, l'auteur du crime. La première question n'était pas qui, mais comment. Une personne entraînée peut briser le cou de sa victime d'une brusque torsion sans qu'elle n'ait le temps d'émettre un son. C'est encore plus facile si elle ne s'attend pas à ce genre d'attitude de la part de son compagnon de banc. Une autre possibilité, c'est que l'assassin arrive avec deux verres de chocolat chaud, l'un d'eux contenant du poison... ou des somnifères. Coup de feu, coup de couteau, coup violent sur la tête et autres agressions du même genre semblaient exclus par l'absence complète de marque visible de violence. Le suicide ne pouvait pas être complètement écarté : Teresa pouvait avoir avalé elle-même, de son plein gré, du poison. Mais, dans ce cas, pourquoi sortir de chez elle en courant ? Le suicide aurait-il été provoqué par le coup de fil ? Et le poison ? Il était déjà prêt et en attente ? Espinosa appela la police scientifique et demanda qu'on emporte le corps à l'institut médico-légal. Le lieutenant avait déjà ordonné d'isoler toute l'aire, et posté un policier pour empêcher les curieux d'approcher.

— Lieutenant, je dois retourner à l'appartement pour parler avec sa fille. Appelez-moi à l'arrivée de la police scientifique, s'il vous plaît.

Letícia eut du mal à comprendre ce que disait Espinosa, bien qu'il

lui parlât sans détour. « Pas de rhétorique », se disait-il toujours quand il avait à donner ce genre de nouvelle. Même ainsi, Letícia continuait de poser des questions sur l'état de sa mère. Quand finalement Espinosa eut épuisé toutes les négations, Letícia se mit à pleurer convulsivement, jusqu'au moment où elle s'endormit sur la table. Une voisine proposa de rester dans le salon, en attendant le retour du commissaire.

La mesure suivante ne pouvait pas être reportée. Il avait sa propre voiture et cela ne lui prendrait pas plus de dix minutes pour se rendre à Ipanema. Il était deux heures et demie du matin quand il sonna à l'appartement du Dr Nesse. Il dut sonner plusieurs fois avant que le médecin n'ouvre la porte, en chaussettes, pantalon et chemise sans cravate.

— Commissaire Espinosa ! Que se passe-t-il ?

— Dona Teresa est morte.

— Qu'est-ce que...

— Elle est morte, assise sur un banc public, à moins de cinquante mètres de son domicile.

Le médecin eut tout d'abord une réaction de surprise, puis de peur. Aucun signe de douleur ni de tristesse.

— À quelle heure êtes-vous rentré chez vous, docteur Nesse ?

— Je suis arrivé vers neuf heures.

— Vous êtes ressorti ?

— Peu de temps, pour aller à la pharmacie.

— Vous ne faites pas vos commandes par téléphone ?

— Seulement à la pizzeria et au restaurant. Je n'ai pas le numéro de téléphone de la pharmacie.

— Combien de temps êtes-vous resté dehors ?

— Je ne sais pas exactement, il a fallu que je cherche une pharmacie ouverte, peut-être une demi-heure, un peu plus, un peu moins.

— Et vous n'êtes pas sorti ensuite ?

— Commissaire, vous pensez que j'ai tué mon ex-femme ?

— Mes questions peuvent avoir pour but de vous innocenter, docteur.

— Vous m'avez demandé si je suis sorti de nouveau. Non, j'étais très fatigué, j'ai pris un ou deux comprimés pour dormir, achetés à la pharmacie, je n'ai même pas changé de vêtements.

— Avez-vous appelé dona Teresa, ce soir ?

— Non.

— Vous a-t-elle appelé ?
— Non plus. Comment va ma fille ?
— Bien, je crois. De toute façon, il serait bon que vous trouviez quelqu'un pour rester avec elle.
— Je peux...
— Elle a demandé à ce que ce ne soit pas vous. Je suis désolé.
— Je vais chercher une accompagnatrice.
— Docteur, on a retrouvé le corps sur le banc d'une place publique, dans la rue où elle habite. Je vais avoir besoin de vous pour identifier le corps.

Letícia passa le reste de la nuit et le lendemain en compagnie d'une aide psychiatrique que le Dr Nesse avait appelée la nuit même. Espinosa était d'avis qu'un suivi psychiatrique n'était pas nécessaire, qu'une présence amie aurait suffi, mais il estima que le père, en tant que médecin psychiatre, devait savoir ce qu'il faisait.

La pharmacie, qui ouvrait jour et nuit, confirma que le médecin était passé, un peu avant dix heures du soir, afin d'acheter des médicaments spéciaux pour le sommeil.

— Pourriez-vous me dire ce qu'il a acheté ?
— Ce qu'il s'était lui-même prescrit : Dalmadorm et Rohypnol. Pour venir à bout d'un corps pareil, il faut vraiment une dose de cheval.

— S'il avait pris deux comprimés de Dalmadorm, aurait-il été réveillé par la sonnette de l'appartement ?

— C'est possible, mais, s'il avait pris du Rohypnol, il ne se serait pas réveillé même si un camion de pompiers était entré dans sa chambre.

L'immeuble où habitait le Dr Nesse n'avait pas de portier de nuit, mais seulement un homme d'entretien qui s'occupait aussi du garage, où il était chargé de déplacer et de laver les voitures, et qui ouvrait la porte quand un des habitants oubliait ses clés. Il était plus souvent au garage qu'à la porte. Il n'avait pas vu le médecin ce soir-là.

De retour à la rue Dias da Rocha, Espinosa parcourut les immeubles des deux côtés de la rue à la recherche d'informations. Il était trois heures vingt du matin, on n'avait pas encore retiré le corps et la police scientifique venait tout juste de quitter les lieux. Il y avait un parking ouvert jour et nuit, à vingt mètres du lieu du crime, et un restaurant, à dix mètres du parking. Seule la guérite vitrée du parking, à cette heure-là, était éclairée. Un jeune homme coiffé d'un casque audio tapait avec ses doigts le rythme de la musique sur le bouchon de

sa bouteille thermos. Il n'avait rien vu ni entendu. Quelques employés des immeubles voisins s'avancèrent sur les trottoirs, attirés par les lumières des voitures de police et par le mouvement inhabituel à cette heure de la nuit. Mais personne n'avait rien perçu d'anormal. Personne n'avait vu de femme jeune, jolie, marchant toute seule dans cette partie de la rue, ou assise sur ce banc. Surtout, personne n'avait vu de couple assis sur le banc, la femme appuyant sa tête sur l'épaule de l'homme, pendant que ce dernier caressait le bras de la femme. C'était l'image qu'Espinosa se faisait de la scène.

Espinosa rentra chez lui aux environs de cinq heures. Il dormit toute la matinée. L'après-midi, il eut une réunion avec Ramiro et Welber.

— L'affaire prend maintenant une autre tournure. Avant, nous avions une accusation pour homicide, mais nous n'avions pas de corps du délit ; à présent, nous avons un corps, mais nous n'avons pas d'accusation. Elle est morte entre dix et onze heures du soir. Quand on l'a retrouvée, à une heure et demie du matin, le corps était déjà froid. Le fait qu'elle soit assise sur un banc public suggère qu'elle a brièvement rencontré une personne de sa connaissance. Je ne crois pas qu'elle se soit présentée à un rendez-vous amoureux. D'après sa fille, elle est sortie précipitamment et sans se soucier de son apparence. Elle n'avait pas non plus l'intention d'aller plus loin. Elle est sortie sans sac à main, sans argent, sans document. D'après Letícia, son père a appelé dans l'après-midi et s'est disputé avec sa mère, mais elle n'a pas su dire la raison de leur dispute. Une autre possibilité qui permettrait d'expliquer l'urgence du rendez-vous et la nervosité que Letícia dit avoir perçue chez sa mère, c'est que le coup de fil ait été une négociation pour la libération de Roberta. La seule chose qui ne s'accorde pas avec ça, c'est que Teresa soit morte.

— Commissaire, vous ne trouvez pas que c'est une grosse coïncidence, qu'une femme dont on suppose que la fille a été kidnappée reçoive un coup de fil inattendu tard dans la nuit et qu'on la retrouve morte sur un banc public quelques heures après ?

— Je ne pense même pas au kidnapping. Nous ne savons pas si Roberta a vraiment été kidnappée. Ce que nous avons, concrètement, c'est une disparition, une mort mystérieuse et une lettre contenant une accusation d'homicide écrite par la propre victime, ce qui est également mystérieux.

Après avoir mangé la pizza qu'il avait commandée, le Dr Nesse alla à la fenêtre et écarta légèrement les rideaux. Le mouvement des voitures et des personnes était faible, mais ce n'était pas la circulation

qui l'intéressait. Ce qu'il voulait savoir, c'était si un policier avait monté la garde pendant la nuit. L'expérience d'être surveillé par la police était nouvelle, et il se demandait si cette surveillance n'avait commencé qu'après la mort de Teresa. La sensation d'être surveillé était antérieure. En vérité, antérieure à Jonas, elle remontait à l'époque de ses premières gardes dans un hôpital psychiatrique. Il s'était toujours senti profondément envahi par le regard du malade mental, comme si ce dernier avait pu voir le médecin en dedans, parcourir l'intérieur de son corps, examiner chaque organe, chaque recoin de son intériorité corporelle ; d'autres fois, ce regard semblait le dépasser et voir au-delà, comme si, devant ce regard, le corps du médecin s'était dématérialisé et réduit à une brume transparente. Quiconque a pu un jour supporter un tel regard ne se laisse pas intimider par le regard myope et vulgaire d'un policier. Cet homme planté toute la journée à un point stratégique du trottoir d'en face ne pouvait être qu'un policier, aussi voyant qu'un facteur dans son uniforme jaune.

Il descendit par l'ascenseur en souhaitant presque que le policier fût encore de garde de l'autre côté de la rue. C'était une bonne façon d'en avoir le cœur net. Dès qu'il fut dans la rue, il jeta un coup d'œil sur le trottoir d'en face. Il regarda d'un côté et de l'autre, scruta chaque recoin d'immeuble, derrière les arbres, derrière le kiosque à journaux, mais l'homme avait disparu. Le médecin s'épargna les détours qu'il faisait pendant la journée, il alla directement vers la rue Visconde de Pirajá et prit la direction de son cabinet.

Sur les cent premiers mètres, il ne se sentit suivi par personne. Le soir, surtout après la fermeture des magasins, il était plus facile de marcher sur les trottoirs, mais la rue Visconde de Pirajá, même pendant une nuit d'hiver, n'avait pas de trottoirs vides ; sans doute, le mouvement était bien moindre qu'en été, mais le nombre de personnes qui allaient et venaient était tout de même considérable, il serait difficile d'identifier des policiers, tout au moins pour lui, qui fréquentait peu les trottoirs et les piétons, et connaissait encore moins les policiers. Il traversa les cinq rues qui séparaient son appartement de son cabinet, sans pouvoir déterminer s'il était suivi ou non.

L'entrée de la galerie était fermée par une grille pendant la nuit, mais il y avait une petite porte dans la grille qui donnait accès au hall des ascenseurs. Au lieu de monter à son cabinet, le Dr Nesse descendit au garage. Il démarra sa voiture et gravit les rampes qui donnaient accès à la rue. En débouchant sur le trottoir, et avant d'engager sa voiture dans le flux de la circulation, il essaya de découvrir si l'une des voitures stationnées dans les environs démarrait en même temps que lui. La rue Visconde de Pirajá est la principale voie de communication entre des quartiers densément peuplés, et c'était aussi un secteur où

l'on trouvait de nombreux restaurants, boîtes de nuit, et théâtres, à la limite entre Ipanema et Copacabana ; il était presque impossible de prêter attention à la circulation, et en même temps à un hypothétique poursuivant inconnu, sans courir le risque de provoquer un accident. Il se concentra sur la circulation et remit à plus tard sa recherche d'un poursuivant.

Il continua tout droit jusqu'à l'avenue Atlântica, où la circulation était moins dense, et se mit à contrôler dans son rétroviseur les voitures qui se trouvaient derrière lui. Parfois, il réduisait sa vitesse pour les laisser passer, parfois, il accélérail pour voir si l'une d'elles cherchait à le suivre. Il pouvait contrôler assez facilement les voitures de tourisme, mais plus difficilement les taxis, qui tous étaient jaunes, et de marques et de modèles très semblables, même s'il trouvait peu probable que la police le suive en taxi. Il ne prenait pas en compte, à ce moment-là, l'hypothèse d'un poursuivant non policier. Avant d'avoir parcouru la moitié de la plage, il considéra sa tâche comme terminée, même si elle n'était pas concluante, et se mit à conduire sans plus s'occuper de personne. Il mit le CD de Maria Callas et essaya de se détendre.

Il longea l'avenue Atlântica jusqu'à la petite place devant le fort Duque de Caxias, au Leme, où commençait la plage de Copacabana. À cet endroit, il amorça un demi-tour pour emprunter la voie qui allait en sens inverse. La nuit était obscure et légèrement brumeuse. Il n'en était qu'à la moitié de sa courbe quand il fut brusquement doublé sur sa gauche et dut se rabattre sur sa droite, jetant sa voiture sur le trottoir. Le choc des roues contre le rebord du trottoir le laissa déséparé, à cause de la frayeur et de la crainte d'avoir pu endommager sérieusement sa voiture. Tout se déroula rapidement : en quelques secondes, la voiture s'était retrouvée sur le parterre de la place, après être passée miraculeusement entre deux bancs de pierre qui auraient pu la détruire s'il y avait eu collision. Il n'y avait aucun dommage visible, ni sur la voiture, ni sur la place, déserte à cette heure-là. Il tarda un long moment avant de sortir de sa voiture pour essayer de comprendre ce qui s'était passé. Il n'y avait aucun agent de la circulation pendant la nuit, ni aucune voiture de police en vue. Au bout de quelques minutes, il parvint à faire marche arrière et à retirer sa voiture du parterre, revenant sur la chaussée sans que personne ne soit intervenu pour s'informer ni pour témoigner de ce qui s'était passé. De la voiture qui avait provoqué l'accident, il ne savait dire ni la couleur, ni la marque, encore moins le numéro de plaque minéralogique. La voix de Maria Callas le ramena à l'instant qui avait immédiatement précédé l'accident. Il éteignit l'autoradio et essaya de se rappeler comment tout cela était arrivé, mais la seule chose qu'il put retrouver, ce fut l'image obscure d'un véhicule à sa gauche le

forçant à sortir de la voie et le choc des roues contre le rebord du trottoir. Il longea encore tout un pâté de maisons pour s'éloigner de l'endroit et s'arrêta contre le trottoir de l'avenue Atlântica. Ses mains tremblaient tellement qu'il eut du mal à éteindre le moteur. Il appuya sa tête contre le dossier du fauteuil et attendit une demi-heure jusqu'à se sentir en état de rentrer chez lui.

Le soin et la lenteur avec lesquels il prit le chemin du retour n'étaient pas seulement le fruit du choc et de la peur ; ils avaient aussi pour fonction de lui donner le temps de réfléchir à ce qui s'était passé. Bien sûr, il aurait tout le temps qu'il voudrait quand il arriverait chez lui, mais il voulait profiter de sa mémoire encore fraîche. En vérité, il avait à peine vu la voiture qui avait provoqué l'accident. Ce pouvait même ne pas être une voiture, et tout aussi bien une moto ou encore une bicyclette, comme ce jour où Jonas lui avait fait signe. Mais, cette fois-ci, personne ne lui avait fait signe, il n'y avait pas de bicyclette, c'était bien une automobile. Tout au plus, il pourrait admettre que c'était une moto. Une moto, c'est grand, puissant, et ça fait du bruit. Ça surprend n'importe qui. La simple idée que Jonas avait pu échanger son vélo contre une moto était déjà effrayante. Bien sûr, ça ne pouvait pas être Jonas, il était mort. Il essuya la sueur de ses mains sur son pantalon, et essaya d'attraper son mouchoir dans sa poche. La voiture oscilla d'un côté et de l'autre avant que le médecin ne reprenne le contrôle. Il abandonna le mouchoir. Il continua de conduire en sentant la sueur couler sur son visage et sur sa nuque. Il arriva au bout de l'avenue Atlântica, il sortit de Copacabana et entra dans Ipanema. Il contourna la place General Osório et pénétra dans le garage de l'immeuble de son cabinet.

Il ne parvint pas à trouver le sommeil.

Le lendemain matin, il regarda avec attention l'homme à salopette grise fixer les pièces de métal aux roues de sa voiture avant qu'il n'actionne le pont élévateur. Il ne comprenait pas très bien ce que l'autre faisait, mais il lui semblait important d'être présent à des moments pareils. Quand la voiture fut en l'air et que l'homme se tint debout en dessous, le médecin ne put s'empêcher de poser la question.

— Vous croyez que quelque chose s'est cassé ?

— À première vue, non. Mais je ne suis pas mécanicien, je m'occupe seulement d'aligner les roues, si vous pensez avoir besoin d'un meilleur examen, il faut chercher un garagiste.

— Elle roule bien et ne fait aucun bruit, mais on m'a conseillé de chercher un endroit spécialisé dans l'alignement et l'équilibrage des roues.

— Alors, vous êtes au bon endroit. Nous sommes les meilleurs.

À dix heures, le Dr Nesse était déjà au cimetière São João Batista pour l'enterrement de son ex-femme. L'inhumation était prévue pour onze heures et il n'y avait que lui et quatre autres personnes, des parents de son ex-femme qu'il connaissait à peine, pour veiller le corps dans la salle de la chapelle. À dix heures et demie, Letícia arriva, en compagnie de l'aide psychiatrique (qui hésita à aller le saluer). Letícia alla se mettre dans le coin opposé au sien. Seuls les deux couples de parents discutaient. Letícia demeura quelque temps près du cercueil, embrassa sa mère puis resta assise sans parler à personne. Quelques minutes avant la fermeture du cercueil, le commissaire Espinosa arriva et, pendant qu'on amenait le cercueil à la tombe, un collègue d'hôpital du Dr Nesse se présenta. Moins de dix personnes pour des funérailles.

Le Dr Nesse reçut son premier patient à l'heure prévue. Entre celui-ci et le patient suivant, il n'y avait qu'un intervalle de dix minutes, ce qui lui donna à peine le temps de vérifier dans son agenda les autres consultations de l'après-midi. Il avait besoin d'une nouvelle secrétaire, mais il attendrait encore quelques jours avant de faire le nécessaire. Il ne pouvait pas nier que la mort de Teresa le laissait plus léger. Plus léger et plus libre. Il préférait ne pas être obligé d'entretenir deux maisons, mais il était sûr que Letícia n'accepterait jamais d'habiter avec lui, bien qu'elle ne disposât pas encore de moyens suffisants pour vivre seule, à supposer qu'elle en dispose un jour. Le troisième patient ne vint pas.

Ou son créneau horaire était peut-être libre. Il avait réorganisé certains créneaux horaires et avait peut-être oublié de les noter. Le répondeur signalait qu'on avait appelé pendant sa consultation antérieure, mais la personne n'avait pas laissé de message ; de nombreux patients refusaient de parler à une machine. C'était peut-être son troisième patient, pour l'avertir qu'il ne viendrait pas. Il disposait d'une heure pour vérifier l'agenda de ses rendez-vous. Bien qu'il trouvât que la mort de Teresa l'avait laissé plus léger, il ne pouvait s'empêcher de considérer sa situation sous un jour particulièrement critique. Sa fille aînée était devenue folle, la cadette avait disparu et sa femme était morte. Tout partait en fumée... devenait comme lui. Léger.

Espinosa était un peu désappointé. La police scientifique n'avait rien trouvé de significatif sur le banc où Teresa avait été tuée, ni sur le trottoir tout autour. L'appel du médecin légiste avait été tout aussi décevant : cause du décès, arrêt cardiaque. Ça ne voulait pas dire grand-chose. Mais c'était lui-même, Espinosa, qui avait demandé au légiste de lui transmettre les premières conclusions auxquelles il

parviendrait.

— Commissaire, il s'agit de la conclusion la plus immédiate. Elle peut être modifiée si jamais on découvre de nouveaux éléments. La conclusion finale dépend encore des analyses toxicologiques, et celles-ci vont demander encore un peu de temps.

Il appela le cabinet du Dr Nesse. Il tomba sur le répondeur. Il était trois heures et demie de l'après-midi.

Il ne laissa aucun message. Il rappela vers quatre heures, et le téléphone sonnait occupé. À cinq heures moins le quart, il reçut un appel. C'était le Dr Nesse.

— Commissaire Espinosa ?

— Oui.

— C'est le Dr Nesse.

— Comment allez-vous, docteur ?

— Eh bien... Je ne vais pas très bien.

— Que se passe-t-il, docteur ?

— Je suis menacé.

— Qui est-ce qui vous menace ?

— C'est ce qui m'effraie, commissaire, on dirait...

— On dirait quoi, docteur ?

— Isidoro... Jonas... C'est la même voix. Il a dit des choses qu'il était seul à savoir, des choses dont nous parlions pendant les consultations.

— Où êtes-vous, à présent ?

— Je suis à mon cabinet.

— Pouvons-nous bavarder quand vous aurez fini vos consultations ?

— D'accord. Je termine à sept heures.

— Ça me convient. Peut-on se retrouver au même endroit que d'habitude ?

— Sur la place devant votre immeuble ?

— C'est cela. À moins que vous ne préfériez bavarder ici, au commissariat.

— Sur la place, c'est parfait. À sept heures.

Peu à peu, l'histoire de la vengeance de Jonas, que le Dr Nesse avait contée depuis longtemps, prenait consistance et hantait les bords de la conscience du commissaire, et c'est pour cela qu'il voulait parler avec le médecin. Après ce dernier coup de fil, cependant, les choses

avaient pris un autre aspect. Espinosa espérait que cette rencontre avec le Dr Nesse, ce soir-là, l'aiderait à mieux définir ce personnage qui, tout en n'étant qu'un fantôme, continuait à mouvoir les engrenages de la famille Nesse.

Avant même de traverser la rue qui faisait le tour de la place du quartier de Peixoto, Espinosa aperçut le Dr Nesse assis sur le banc qu'ils occupaient à leur première rencontre. À mesure qu'il se rapprochait, il comprit que le laisser-aller continuait et que la physionomie fatiguée et abattue du médecin s'était accentuée un peu plus depuis la mort de son ex-femme. Le Dr Nesse n'aperçut Espinosa que lorsqu'ils furent à moins de trois mètres l'un de l'autre. Il se leva pour saluer le commissaire.

— Bonsoir, commissaire.

— Alors, docteur, que vous arrive-t-il encore ?

— Quand je pense que tout est fini, il se passe d'autres choses. C'est une histoire sans fin.

— Quelle histoire ?

— La seule, commissaire. Il n'y a pas plusieurs histoires, il n'y en a qu'une. Si vous voulez, vous pouvez l'intituler « La vengeance de Jonas Isidoro ».

— Il n'est pas mort, docteur ?

— Il l'était. Du moins, c'est ce que tout le monde pensait. Cependant, ce mort m'a téléphoné à deux reprises.

— Etes-vous certain que c'était lui ?

— Je ne pourrai avoir de certitude que lorsqu'il se présentera devant moi.

— Et il a accepté de venir ?

— Je lui ai dit que j'aimerais le rencontrer, il m'a répondu qu'il appellerait pour donner un jour et une heure.

— Parlez-moi de ces deux coups de fil.

— La première fois, j'ai pensé qu'il s'agissait d'une blague et j'ai raccroché. La deuxième fois, il y a deux semaines, il a trouvé amusant que je ne reconnaisse pas sa voix. Bien sûr que je la reconnaissais. Mais je ne voulais pas admettre que c'était lui. J'étais tellement choqué que je n'ai pas pu lui parler normalement. C'était un coup de fil pour me féliciter d'être grand-père ou futur grand-père, je n'en suis pas sûr. Sur le coup, je n'ai pas bien compris ce qu'il voulait dire, j'ai seulement compris que ma fille pouvait être enceinte. Comme il avait eu une liaison avec Letícia, j'ai aussitôt pensé que Letícia était enceinte. Dès qu'il a raccroché, j'ai appelé Teresa. C'est alors que j'ai

compris, pendant notre conversion, qu'il ne s'agissait pas de Letícia, mais de Roberta, et que Roberta était avec lui. Ce fils de pute avait rendu folle Letícia et engrossé Roberta.

— A-t-il fourni une preuve que Roberta était avec lui ? Ou mieux, a-t-il donné une preuve qu'il était vraiment Jonas, ou Isidoro ?

— Ça ne le préoccupait absolument pas, commissaire. Il était absolument sûr de ce qu'il disait.

— Il a demandé quelque chose ?

— Non. Rien. Tout ce qu'il veut, c'est que je souffre. Rien d'autre ne l'intéresse. Il ne s'est jamais intéressé à Letícia, de même qu'il ne s'intéresse pas à Roberta. Pour lui, une seule personne compte : moi.

— Et dona Teresa ?

— Comment ça ?

— A-t-il parlé d'elle ?

— Vous croyez qu'il peut être le responsable ?

— Vous êtes mieux placé que moi pour le dire, docteur.

— Je n'ai jamais cru qu'il serait capable de tuer quelqu'un... À moins que...

— À moins que... ?

—... Ce ne soit un moyen d'augmenter ma souffrance. Tout ce qu'il veut dans la vie, c'est me voir souffrir. Il ne veut pas ma mort. Mort, je cesserais de souffrir. Il est fondamental, pour lui, que je reste en vie. Il ne s'agit pas d'une lutte à la vie, à la mort, mais d'une lutte où l'un des deux combattants mutile l'autre peu à peu, tout en le maintenant en vie. En vie et mutilé. C'est ainsi qu'il a retranché de ma vie les êtres que j'aimais le plus. Tout d'abord Letícia, puis Roberta, et maintenant...

— Et donc, il a accepté de vous rencontrer ?

— Oui, à condition que ce soit dans un lieu public. Il me dira où et quand.

— Il ne vous préviendra sûrement qu'au dernier moment, pour éviter qu'on ne lui tende un piège.

— Je ne crois pas qu'il craigne une action quelconque de la police, commissaire. Quoi qu'il arrive, il est déjà mort. C'est de moi qu'il se protège.

— Vous avez dit qu'il avait entrepris de se venger. Que s'est-il passé entre vous deux qui puisse alimenter une haine si intense chez ce jeune homme ?

— Je ne sais pas, commissaire. S'il s'est passé quelque chose, je n'ai pas la moindre idée de ce que ça peut être. Vous ne pouvez pas

oublier qu'Isidoro était un patient psychiatrique, qu'il prétendait avoir un nom alors qu'en vérité il en avait un autre, qu'il a disparu pendant deux jours avec ma fille, qu'il m'a poursuivi dans les rues à bicyclette, qu'il est resté assis jour après jour dans la cour de l'hôpital pour contrôler mes moindres mouvements, qu'un jour il a eu une crise psychotique et m'a attaqué pendant une consultation. Isidoro n'est pas un garçon normal. Une personne comme lui est capable d'imaginer des histoires de persécution et de leur conférer un degré de réalité irréfutable.

— Mais pourquoi vous précisément ?

— Il s'en est pris à moi, mais cela aurait pu être n'importe qui. Son persécuteur est imaginaire, c'est une espèce de personnage qu'il impose à toute personne proche de lui.

— Pensez-vous qu'il soit capable de tuer ?

— Je le crois, oui.

— Je demande à deux de mes meilleurs hommes de se tenir prêts pour le moment où votre rendez-vous sera pris. Quelle que soit l'heure, vous appelez aux numéros de téléphone que je vais vous donner, en indiquant le lieu du rendez-vous. Si jamais il veut vous rencontrer immédiatement, donnez une excuse et demandez-lui une demi-heure de plus.

— Commissaire, n'oubliez pas qu'il est avec ma fille.

— J'espère qu'il est avec elle, docteur.

Pendant qu'il décongelait des spaghettis à la bolonaise, Espinosa pensait combien les portraits qu'il avait tracés, au début, des personnes mêlées à cette affaire, avaient perdu peu à peu leur netteté, non pas sous l'usure du temps, mais parce que les visages s'étaient modifiés. Chaque masque levé ne révélait pas un visage plus authentique, mais un autre masque. Cependant, il s'y attendait. Il n'avait jamais entretenu l'illusion d'un vrai visage d'assassin dissimulé sous le masque de la sainteté. Il savait que l'inverse était tout aussi possible.

La même chose était arrivée non pas aux personnes elles-mêmes, mais aux relations qu'elles entretenaient entre elles. Certaines relations dans cette trame n'avaient pas de sens. Si l'objectif de Jonas/Isidoro était que Roberta tombât enceinte, pourquoi aurait-il eu besoin d'enlever la jeune fille ou de la pousser à fuir de chez elle ? Il eût été plus facile, plus commode, et même plus cruel, si tel était son désir, de laisser cette grossesse fleurir au cœur de l'ambiance familiale des Nesse. À moins que...

Les trois sifflements annoncèrent que le dîner était prêt. Le meilleur vin rouge pour accompagner des pâtes à la bolonaise est

toujours celui qu'on a chez soi, mais comme il avait bu sa dernière bouteille quelques jours plus tôt, il dut se contenter d'une canette de bière.

... À moins que ce ne soit ce qui s'était réellement passé. Roberta était tombée enceinte, tout en restant chez elle, sans rien dire à personne. Elle avait attendu suffisamment longtemps pour rendre toute tentative d'interruption de grossesse dangereuse. Si les choses s'étaient passées de cette manière, où se trouvait Roberta à présent ? Et pourquoi n'était-elle pas venue aux funérailles de sa mère ?

Il était trop tôt pour dormir, trop tard pour aller au cinéma, et il n'avait envie de voir personne. Il essayait, depuis quelque temps, de remplacer la lecture de romans par celle de nouvelles. Avec la vie qu'il menait, il n'arrivait pas à lire d'une façon aussi régulière que l'exige un bon roman, et il lui arrivait souvent de reprendre la lecture d'un livre sans plus se souvenir de ce qu'il avait lu, ni savoir ce que tel personnage venait faire dans l'histoire. La nouvelle présentait l'avantage de pouvoir être lue d'une seule traite. Il est vrai qu'il avait déjà oublié l'avant-dernière, ou même la dernière, qu'il avait lue, mais il attribuait cela à sa fatigue.

Il n'ouvrit pas les fenêtres du salon, mais il releva les persiennes pour voir les lumières des collines, au loin, au-dessus des immeubles qui entourent le quartier de Peixoto. Il s'assit dans son rocking-chair, alluma son lampadaire et reprit sa lecture. Il n'y eut aucun coup de téléphone, ni coup de sonnette, son portable demeura silencieux. Mais il ne parvint pas à lire une nouvelle entière. Roberta était plus présente que son livre. Il y avait quelque chose dans l'histoire du Dr Nesse qui ne sonnait pas bien. Ou alors ce n'était pas une chose, mais plusieurs choses, beaucoup de choses. C'était peut-être ça, il y avait un excès d'informations. C'était plusieurs histoires, chacune avait du sens, mais l'ensemble des trois n'en avait aucun. Chaque fois qu'une personne fournissait de nouvelles informations sur l'une des histoires, l'ensemble devenait plus obscur.

Espinosa se mit à considérer la possibilité que ces nouveaux éclaircissements pussent jouer le rôle d'écrans protecteurs dissimulant quelque chose qui n'avait jamais été révélé. Plus on prêtait attention aux histoires partielles, moins l'ensemble devenait intelligible. L'histoire que le médecin avait racontée sur Jonas avait du sens, mais elle ne s'accordait pas avec les autres histoires, ni avec ce que les gens disaient à propos du garçon. L'histoire de la fugue de Roberta pour retrouver Jonas pouvait avoir du sens prise séparément, mais rien ne cadrerait avec une liaison entre Roberta et Jonas, dont personne ne s'était douté. Même la disparition de Jonas, après son changement d'hôpital, pouvait s'être produite sans l'intervention du Dr Nesse,

quoique cela ne s'accordât pas avec la lettre d'accusation que Jonas lui-même avait écrite. Finalement, la mort de Teresa ne s'accordait avec rien.

Il prit un bloc-notes et fit plusieurs annotations, numérotant chacune d'elles, comme un ensemble de propositions. Après avoir lu et relu chaque proposition, Espinosa traça une série de diagrammes, de petits rectangles portant des noms à l'intérieur, reliés à d'autres rectangles, et formant une trame. La première trame était assez emmêlée, mais peu à peu le schéma devint plus organique. Il était tard dans la nuit quand il quitta son rocking-chair pour son lit.

Parmi les post-it qu'il trouva sur son bureau, il y avait un message demandant d'appeler le Dr Marcos de l'IML. Avant d'appeler, Espinosa prit une autre tasse de café à la machine. Ajoutée à celles qu'il avait prises chez lui, cela faisait de la caféine en quantité suffisante pour réveiller un mort. C'était d'ailleurs ce qu'il attendait du Dr Marcos.

— Bonjour, docteur, j'ai reçu votre message.

— Commissaire, je crois que nous avons quelque chose à propos de dona Teresa. J'ai tardé un peu plus avant de vous donner le résultat, car j'attendais de recevoir quelques analyses complémentaires.

— Je comprends, docteur.

— Elle avait ingéré une bonne quantité de flunitrazepam. Son nom commercial est Rohypnol, connu aussi comme « Bonne nuit, Cendrillon ». Jusque-là, rien de grave, c'était la nuit et elle pouvait souffrir d'insomnie, mais il se trouve que j'ai aussi trouvé une quantité surprenante de chlorure de potassium. Entre cinquante et soixante-dix millilitres.

— Qu'est-ce que ça veut dire, docteur ?

— Ça veut dire que personne n'a cette quantité de chlorure de potassium dans l'organisme à moins qu'on ne l'y ait mise exprès.

— Et ?

— Et elle est morte d'un arrêt cardiaque.

— C'est le diagnostic que vous m'avez donné par téléphone.

— Exactement. Et il était correct.

— Alors, quel est le problème ?

— Le problème, c'est qu'une femme jeune et saine, sans maladie cardiaque dans ses antécédents, ne meurt pas du cœur parce qu'elle s'est assise sur un banc public, la nuit, pour flirter. Le chlorure de potassium, quand il est injecté selon une certaine dilution, et un certain dosage, provoque un arrêt cardiaque immédiat.

— Vous dites qu'on lui aurait injecté du chlorure de potassium

dans les veines ?

— J'aurais tendance à le croire. À moins, bien sûr, qu'elle ne se le soit elle-même injecté. Il y avait une marque récente de piqûre intraveineuse dans son bras.

— On n'a retrouvé ni seringue, ni rien, dans la rue autour d'elle, qui aurait pu servir à cela. Serait-il possible qu'elle se soit fait l'injection elle-même et qu'ensuite elle se soit déplacée pour...

— Non. La mort est immédiate. Elle n'aurait pas eu le temps de jeter la seringue et de revenir sur le banc. Elle n'aurait même pas pu se débarrasser de la seringue en la jetant au loin.

Voilà qui refermait une série de circuits parmi les schémas qu'il avait élaborés la nuit précédente. Les choses commençaient à prendre tournure. Il convoqua Ramiro et Welber dans son bureau.

— Ce n'est pas une mort naturelle, mais un assassinat.

— Teresa ?

— Je viens de parler avec le légiste. L'arrêt cardiaque a été provoqué par une injection de chlorure de potassium dans les veines.

— C'est sûr ?

— Sans l'ombre d'un doute. Elle en avait dans le sang une quantité plus que suffisante pour tuer quelqu'un.

— Comment a-t-on pu lui faire cela sans qu'elle réagisse ?

— On a trouvé aussi une bonne quantité de flunitrazepam. Le nom commercial en est Rohypnol.

— « Bonne nuit, Cendrillon. »

— Exactement. Ou bien, elle a pris des somnifères avant de recevoir le coup de fil, ou bien, elle a dû accepter une boisson qui contenait déjà le médicament. Une fois endormie, l'assassin a même pu choisir un endroit où la piqûre ne serait pas trop visible.

— Le Dr Nesse ? Il avait acheté du Rohypnol ce soir-là, vous vous souvenez ?

— Tout le monde peut faire une piqûre intraveineuse, pas besoin d'être médecin.

— Mais tout le monde ne sait pas que le chlorure de potassium dans les veines tue.

— Mais tout le monde peut obtenir cette information. Maintenant, par exemple, nous le savons tous les trois, et nous ne sommes pas médecins.

— Donc, nous n'allons pas interroger le Dr Nesse ?

— Non. Mais nous n'allons pas non plus lui livrer pour l'instant les conclusions du légiste. Je veux d'abord lever un doute. Quand nous

avons recherché les indigents morts, enterrés comme inconnus, ayant les mêmes caractéristiques physiques que Jonas, nous n'avons vérifié que les corps qui étaient passés par l'IML. À présent, je veux que vous vérifiiez aussi les morts survenues dans les hôpitaux. Quand ce genre de personnes meurt à l'hôpital, c'est le médecin responsable qui indique la cause du décès. Le corps ne passe même pas par l'IML. Je veux que vous vérifiiez dans les urgences des principaux hôpitaux publics les décès survenus le jour où Jonas est sorti pour faire ses analyses. Ignorez les décès de femmes, vieillards et enfants. Je veux que vous enquêtiez sur les morts d'hommes jeunes, blancs, enterrés comme indigents. Il ne doit pas y en avoir tant que ça.

S'il n'avait pas encore pleinement transformé en vérité sa certitude que Teresa avait été assassinée, c'est qu'Espinosa s'était promis à lui-même, depuis longtemps, de n'accepter comme évidence que les choses dont le contraire était impossible. Et la phrase « Teresa s'est suicidée » ne présentait pas de contradiction logique et n'était pas impossible d'un point de vue empirique, même si cela était hautement improbable.

Il déjeuna d'un Big Mac avec des frites et un milk-shake, une alternative suicidaire aux spaghettis à la bolonaise et au vin rouge. L'après-midi s'écoula sans rien de neuf jusqu'à cinq heures vingt, quand il reçut un coup de fil du Dr Nesse.

— Commissaire, il a appelé !

— Qui ?

— Isidoro, Jonas, nous sommes convenus d'un rendez-vous à six heures de l'après-midi sur la place General Osório, ici, en face. Il voulait qu'on se voie tout de suite, mais je lui ai dit que j'étais avec un patient. Je n'ai pas pu trouver les policiers avec lesquels vous m'aviez demandé d'entrer en contact.

— Ils sont sur une affaire. Je serai là. Vous êtes convenus d'un point précis sur la place ?

— Il m'a dit de marcher sur le trottoir, qu'il me trouverait.

— Très bien. Si jamais vous me voyez, ne me faites aucun signe, et ne me regardez pas avec insistance. N'essayez pas non plus de prendre la moindre initiative, laissez-le décider tout seul.

Chaves était le seul inspecteur disponible à ce moment-là, un nouveau sans expérience, mais futé. Espinosa lui résuma la situation, lui fournit des instructions claires et détaillées, et tous deux allèrent en taxi jusqu'à la place. Ils attendirent dans le kiosque à journaux, en face de l'immeuble où le Dr Nesse avait son cabinet. Quand Espinosa vit le médecin surgir à l'entrée de la galerie, il le montra à Chaves et tous deux se séparèrent. Il était six heures moins cinq. Jonas n'avait

jamais vu les deux policiers, ils n'avaient aucune raison de se cacher.

Le Dr Nesse faisait tout son possible pour se montrer calme. Cela donnait un homme grand et nerveux marchant d'un bout à l'autre d'un trottoir assez fréquenté. Six heures. Tandis que Chaves marchait sur le même trottoir que le Dr Nesse, Espinosa les suivait depuis l'autre côté de la rue, d'où il avait une vue plus large de la scène. À six heures vingt, le Dr Nesse traversa la rue pour rejoindre le commissaire, en tenant un bout de papier dans une main.

— Un gamin s'est approché de moi et m'a remis ce papier.

C'était un bout de papier normal, coupé à la main et à moitié froissé, où la phrase « Vous avez prévenu la police » était écrite en lettres majuscules d'imprimerie. Le médecin était toujours aussi nerveux et regardait Espinosa comme s'il attendait qu'une phrase magique sauvât la situation.

— Docteur, je suggère que vous rentriez chez vous. Vous avez dit que c'était lui qui avait pris contact avec vous, ce qui nous amène à penser que le jeune homme souhaite vous rencontrer. Nous allons attendre. Il va certainement faire une nouvelle tentative.

Chaves comprit qu'il y avait eu un problème et traversa la rue pour rejoindre le commissaire. Ils prirent le premier taxi qui se présenta.

— Je n'ai vu personne s'approcher de lui, commissaire.

— D'après lui, c'était un gamin.

— Je n'ai vu aucun gamin. Il est vrai qu'il se mettait au milieu des passants et que l'un d'eux a pu lui remettre un message, mais je ne me souviens d'aucun gamin.

Le lendemain matin, un samedi, Espinosa appela Letícia pour lui donner rendez-vous. Il ne voulait pas la rencontrer dans son appartement, où tout rappellerait sa mère, et ne voulait pas non plus que la conversation se tienne en présence de l'accompagnatrice que le père avait choisie. Ce fut seulement quand Letícia ouvrit la porte qu'Espinosa l'invita à prendre un café dans un des hôtels de l'avenue Atlântica. L'accompagnatrice fit mine de prendre son manteau et son sac à main, mais le commissaire lui fit un signe de la main.

— Ne vous inquiétez pas, je m'occupe d'elle. Nous ne serons pas absents plus d'une heure. En attendant, vous pouvez faire un tour ou vous reposer un peu.

La fille ne répondit rien mais elle ne parut pas apprécier l'initiative de cet étranger. Il était clair qu'elle téléphonerait immédiatement au Dr Nesse pour le prévenir, mais ni Espinosa ni Letícia ne semblaient s'en préoccuper. Le commissaire soupçonnait l'aide psychiatrique d'être plus une surveillante à la solde du psychiatre qu'une aide, bien

qu'il reconnût que Letícia n'était pas en mesure de rester seule chez elle.

Letícia fut visiblement heureuse de l'invitation. Ils sortirent tous deux, bras dessus, bras dessous, tournèrent à gauche dans l'avenue Copacabana, puis à droite dans la rue Santa Clara, en direction de l'avenue Atlântica. Elle ne se trouvait qu'à quatre rues, et la matinée était agréable. Ils choisirent un hôtel dont la véranda donnait sur la plage et commandèrent un petit-déjeuner complet pour deux personnes. Il était dix heures moins le quart.

— J'ai déjà pris mon café, mais j'adore prendre le petit-déjeuner à l'hôtel, surtout avec cette vue.

— Moi aussi j'ai déjà pris le mien, mais cela va me permettre d'anticiper mon déjeuner.

— Merci de m'avoir sortie de cet appartement et de m'éloigner quelque temps de l'accompagnatrice. Elle n'est pas méchante, mais elle a une vision déformée des choses ; sans compter, bien sûr, qu'elle fait un rapport détaillé sur chacun de mes gestes à mon père. Mais, pour l'instant, je préfère encore ça, à me retrouver là-bas toute seule.

— Ton père te donne encore un traitement ?

— Il continue d'envoyer des médicaments.

— Et ?

— Ces derniers mois, j'ai peu à peu diminué leur dosage, jusqu'à arrêter complètement. Ça fait deux mois que je ne prends plus rien. À la fin de chaque jour, j'en sépare les doses prescrites par mon père et les jette dans les toilettes. Ainsi, chaque flacon de comprimés se termine à la date prévue.

— Et comment te sens-tu ?

— Je fais comme je peux. La mort de maman est la pire chose qui me soit jamais arrivée. Elle était tout ce qu'il me restait. En six mois, j'ai perdu mon copain, ma sœur et ma mère. Qu'est-ce que vous croyez ? Si je suis ici en train de vous parler tout en profitant de la vue, ça prouve qu'il me reste encore un peu de santé mentale.

— Pourquoi ton père continue-t-il de te donner un traitement ?

— Parce qu'il a besoin de me maintenir dépendante, et qu'il ne peut le faire qu'en me maintenant droguée.

— Et il ne voit pas que tu n'es pas droguée ?

— Non. Je fais semblant. Je sais l'effet que ça produit, d'être dopée.

— Mais n'a-t-il pas envie que tu sois guérie ?

— Guérie de quoi ?

— De ce que tu as eu.

— De la souffrance et de la tristesse, voilà ce que j'ai eu. Aucune de ces deux choses n'est une maladie.

— Alors, pourquoi...

— C'est comme ça qu'il a l'habitude de contrôler la réalité. Avec des drogues.

— Et tu as l'intention de faire semblant jusqu'à quand ?

— Maintenant, je n'ai plus besoin de continuer à faire semblant. J'ai déjà perdu tout ce que je pouvais perdre. J'essaie de récupérer mon autonomie.

Ces derniers mois, je profitais des sorties de maman pour sortir moi aussi. J'avais besoin de m'assurer que le monde était toujours pareil. Je pensais faire des études de médecine, mais j'ai changé d'idée, maintenant je veux faire des études de lettres. Je ne sais même pas comment je vais pouvoir vivre, j'ai besoin d'un travail, je ne veux pas être entretenue par mon père. Mais je n'ai pas encore réussi à me faire de nouveaux amis. D'une certaine manière, je suis encore internée.

— Que penses-tu qu'il soit arrivé à Jonas ?

— Je crois qu'il est mort.

— Tu n'as plus jamais eu de nouvelles de lui ?

— Plus jamais.

— Pourquoi penses-tu qu'il est mort ?

— S'il n'était pas mort, je suis sûre qu'il serait entré en contact avec moi.

— Sais-tu qu'il existe une lettre accusant ton père d'être responsable de sa mort ?

— Je n'ai jamais lu cette lettre, mais je sais qu'elle existe.

— Et qu'en penses-tu ?

— Mon père hait Jonas. Peu importe qu'il soit mort, la haine reste intacte. Je n'en connais pas la raison, il n'a jamais rien dit à ce sujet. Mais, quelle que soit la raison de cette haine, je ne crois pas que mon père puisse en venir au point de tuer Jonas... Ou je ne peux pas y croire. C'est très difficile pour moi. Mais j'admets qu'il ait pu provoquer indirectement la mort de mon copain.

— Que penses-tu qu'il soit arrivé à ta sœur ?

— Je crois qu'elle n'a pas supporté la pression.

— Quelle pression ?

— La pression de mon père. Vous ne savez pas combien il est autoritaire. Il peut être insupportable, et ma sœur est une personne très douce, elle ne sait pas comment réagir face à une situation oppressante.

— Quand tu dis qu'elle n'a pas supporté la pression, tu veux dire qu'elle s'est enfuie ?

— Je crois qu'elle se cache de papa.

— Pourquoi ? Il avait quelque chose contre elle ?

— Au contraire. C'était la seule de nous toutes qui s'entendait encore avec lui.

— Pourquoi, alors ?

— Il est peut-être arrivé quelque chose d'insupportable pour lui.

— Tu crois que ta mère savait qu'elle se cachait ?

— Oui.

— Bien sûr, sans que ton père ne s'en doute...

— Si mon père s'en était douté...

— S'il s'en était douté... ?

— Je ne sais pas de quoi il serait capable.

— Il serait capable d'agresser ta mère ?

— Il n'a pas d'attitudes intermédiaires. Ou il est très bon, ou il est très méchant. Battre ne fait pas partie de son répertoire.

— Et quand il est méchant...

— ... il est froidement méchant. Quand nous habitions encore tous ensemble et qu'il a commencé à se sentir poursuivi par Jonas, il est arrivé un jour à la maison avec un revolver. Il a dit que c'était pour se défendre, au cas où on l'aurait attaqué. Il est évident que papa n'avait pas besoin d'une arme pour se défendre contre Jonas, il est quasiment deux fois plus lourd, il pouvait facilement tuer Jonas de ses propres mains, mais il ne l'aurait jamais fait. Pour lui, la mort doit être aseptisée, comme dans les hôpitaux. D'où l'arme... il a fini par la ranger dans l'armoire et ne l'en a plus jamais sortie.

— À aucun moment Jonas ne s'est montré plus explicite au sujet de ce qui aurait pu se passer entre ton père et lui ?

— Jonas ne parlait pas de sa vie. Il n'aimait pas parler du passé. Vous aimez la littérature, monsieur le commissaire ?

— Si nous commençons à parler de littérature, il va falloir que tu cesses de me vouvoyer.

— D'accord... Tu aimes la littérature ?

— Oui.

— Donne-moi le nom d'un auteur que tu aimes.

— Conrad, Melville, Hammett...

— Tu es marié ?

— Je l'ai été. Mais, s'il s'agit d'une proposition, je crois que tu

aurais tout intérêt à ce que nous restions simplement bons amis.

Espinosa trouva que Letícia évitait à tout prix de lui poser la principale question de cette rencontre, et ce n'était pas lui qui forcerait le chemin à travers un terrain qu'il ne pouvait pas maîtriser. De plus, il semblait que la fille avait rarement eu l'occasion, ces derniers mois, de passer un moment aussi agréable. Ils continuèrent à parler d'auteurs et de livres. Ils firent honneur au petit-déjeuner complet, s'autorisant même un deuxième service. Ce fut sur le trottoir, en revenant vers l'appartement, que Letícia posa la question.

— Espinosa, qu'est-il arrivé à ma mère ?

— Elle a eu un arrêt cardiaque.

— Tous les gens qui meurent ont un arrêt cardiaque.

— C'est ce qu'elle a eu.

— Espinosa, son arrêt cardiaque a-t-il été naturel ?

— Non, il a été provoqué par un excès de chlorure de potassium dans l'organisme.

— Chlorure de potassium ? Elle était malade ?

— Non, le chlorure de potassium a été injecté dans ses veines.

— Par accident ?

— Peu probable. Il a dû être injecté sur le moment. La mort est immédiate.

— Comment cela a-t-il été possible ?

— Le légiste dit que le chlorure de potassium doit être dilué dans du sérum physiologique, et qu'il peut être injecté à l'aide d'un dispositif appelé scalp. C'est un petit flacon de sérum physiologique couplé à une aiguille.

— C'est un suicide ?

— Non.

— Alors... quelqu'un...

— C'est possible.

— Mais qui ? Comment a-t-elle pu laisser quelqu'un lui injecter cette chose ?

— En plus du chlorure de potassium, l'analyse toxicologique a aussi révélé la présence d'une substance connue sous le nom de Rohypnol. Sais-tu si elle a pris un médicament avant de quitter la maison ?

— Je ne sais pas. J'étais dans ma chambre. Tu penses qu'elle peut avoir pris ce médicament et...

— Le Rohypnol, oui, mais il est impossible qu'elle se soit injecté la solution de chlorure de potassium dans les veines.

— Donc, on l’a assassinée. C’est ce que tu es en train de me dire ?

— C’est ce que les faits suggèrent. Mais l’enquête n’en est qu’à son début. Il nous faut découvrir qui a fait ça, comment et pourquoi. Je n’ai encore aucune réponse à ces trois questions.

Ramiro et Welber passèrent la journée à parcourir les hôpitaux où Jonas aurait pu être envoyé pour faire des analyses. Ils concentrèrent leurs recherches sur les hôpitaux les plus fréquentés, examinant les fiches de santé émises le jour de sa disparition. Il était inutile de chercher le nom de Jonas ou d’Isidoro. Ils cherchèrent les patients de sexe masculin, blancs, entre vingt et vingt-cinq ans, d’un mètre quatre-vingts, à l’identité inconnue. C’était le portrait dont il disposait, pas l’un des meilleurs, mais pas non plus l’un des pires. Il ne resta que peu de candidats à Isidoro/Jonas. Pour le jour où Jonas était sorti de l’hôpital général, ils ne trouvèrent qu’un seul certificat de décès, survenu en fin d’après-midi, un homme à l’identité inconnue, dont les caractéristiques physiques correspondaient à la description de Jonas. Ils trouvèrent aussi trois autres décès, survenus les deux jours suivants, et qui correspondaient partiellement à la description. Mais seul le premier décès correspondait exactement à ce qu’ils cherchaient, et l’homme avait été enterré comme indigent dans un cercueil de toile et dans une tombe à ras du sol. Cela, en plein été, à la saison des pluies, après que plusieurs mois s’étaient écoulés, ce qui voulait dire qu’ils ne trouveraient que peu de chose permettant d’identifier le cadavre comme étant celui de Jonas, dont ils ne disposaient que d’une description succincte.

— Où a-t-il été enterré ? demanda Espinosa.

— Au cimetière du Pechincha, à Jacarepaguá.

— Pendant que je m’occupe d’obtenir l’autorisation d’exhumer le corps, essayez de localiser avec précision la tombe qui lui correspond. Je vais faire mon possible pour obtenir cette autorisation d’ici demain. Quand on exhumera le corps, il est possible que vous ne trouviez rien qui permette de l’identifier immédiatement ; il vous faudra chercher un détail qui puisse servir d’indice.

*

Ce que Welber et Ramiro purent confirmer pendant les deux jours qui suivirent, c’est qu’il n’était pas facile de localiser ni de déterrer un cadavre datant de six mois, et que les employés des pompes funèbres ne mettaient aucune bonne volonté à faire ce travail.

— Vous imaginez un peu, si l’on commence à déterrer tous ceux

qu'on a déjà enterrés ?

— Ne vous inquiétez pas, ça n'arrivera pas. De plus, nous sommes autorisés à vous payer une bonne bière, quand vous aurez terminé.

Du cercueil de toile, il ne restait qu'une partie de l'armature en bois. Les deux policiers enduirent leurs narines de pommade Vicks et firent une première évaluation du corps, ou de ce qui avait été un corps quelques mois plus tôt, et qui n'était plus à présent que des os et quelques restes de tissus et de muscles. Les dimensions pouvaient correspondre à celles de Jonas, mais la reconnaissance faciale était impossible. Il n'y avait plus de visage. Détail intéressant, les cheveux étaient noirs. Ils téléphonèrent au commissaire.

— Récupérez le rapport du médecin ou le certificat de décès, à l'hôpital où cet homme est mort.

— Le rapport, nous l'avons déjà, commissaire. Il donne les caractéristiques du mort, dit que son identité est inconnue, et que l'homme est mort avant d'être examiné par l'équipe médicale.

— Et la cause du décès ?

— Arrêt cardiaque, rien de plus.

Il était impossible d'établir l'identité du cadavre. La seule identification possible était le numéro de la tombe, ce qui n'identifiait rien. Analyse d'ADN, empreintes digitales (s'il était encore possible d'en obtenir une) et toutes choses analogues n'auraient servi à rien, car il n'y avait rien, ni personne, à quoi comparer les données. Il n'y avait aucune trace d'Isidoro ou Jonas, des noms probablement faux, et l'on ne savait pas non plus s'il avait des parents morts ou vivants. Jonas était un fantôme. À présent, c'était un fantôme mort.

Les spécialistes qu'Espinosa consulta lui apprirent que l'analyse des cheveux et des os pourrait détecter, en effet, la présence de chlorure de potassium dans le corps déterré, mais aussi qu'on pouvait trouver cette substance dans n'importe quel corps enterré dans les tombes à ras du sol du Pechincha, un cimetière localisé sur un sol riche en potassium.

Que la personne enterrée sans identification et comme un indigent soit morte d'un arrêt cardiaque à moins de vingt-cinq ans, et que cette personne ait été retirée du même hôpital où Jonas était interné, à la date même où on l'avait déclaré disparu, tout cela était plus que suffisant pour qu'Espinosa considère sérieusement la possibilité que ce corps fût celui de Jonas, ou d'Isidoro. Le plus ennuyeux, c'était que Jonas/Isidoro n'avait pas de nom de famille, de nom de père et mère, de date, de lieu de naissance, de carte d'identité, d'empreinte digitale, d'adresse, de parents ni de connaissances. Il n'avait pas eu d'existence légale. Par conséquent, légalement, il n'était pas mort.

Ramiro et Welber étaient satisfaits du résultat de leurs recherches et frustrés par son inutilité légale. Mais, comme Espinosa, ils en connaissaient d'avance le dénouement. Contrairement à leur habitude, ils ne cherchaient plus à présent une preuve objective, mais une certitude subjective.

— Commissaire, c'est lui, ça ne fait aucun doute, il a la même taille, les cheveux noirs, la date coïncide...

— La question est : qui, lui ?

— Jonas, bien sûr !

— Et qui est Jonas ? Nous n'avons même pas une photo de lui. Tout ce que nous pouvons faire, c'est pointer du doigt le tas de restes humains que vous avez trouvé au cimetière du Pechincha et dire : voici les restes mortels d'un homme dont nous pensons que le surnom était Jonas, mais dont nous ne savons rien de plus. Il n'est pas identifiable. L'homme que vous avez trouvé, selon le rapport médical de l'hôpital, est décédé de mort naturelle. Le rapport ne dit pas ce qui a provoqué la mort, il dit simplement que le cœur a cessé de battre. Que pouvons-nous faire avec ça ? Ouvrir un procès criminel ? Qui a tué qui ?

— Nous allons négliger cette découverte ?

— Je n'ai pas dit cela. J'ai dit que nous n'avons aucune chance de l'utiliser comme pièce légale, mais nous pouvons faire un usage personnel de ce que vous avez trouvé. Je ne négligerai pas notre certitude que ce corps est bien celui de Jonas, qui que soit ce Jonas. Je ne négligerai pas non plus le fait que ce Jonas ait eu un arrêt cardiaque à vingt-cinq ans, chose qui arrive rarement. Je n'oublierai pas non plus que dona Teresa a eu elle aussi un arrêt cardiaque, et que le sien n'a pas été naturel, mais provoqué. Je n'oublierai pas non plus que le Dr Nesse se plaint que Jonas le poursuit. Par conséquent, ou bien le corps que nous avons trouvé est celui de Jonas, et le Dr Nesse ment, ou Jonas est vraiment en train de poursuivre le Dr Nesse, et, dans ce cas, le corps est celui d'une autre personne et nous sommes en train de nous tromper sur toute la ligne.

Espinosa trouvait étrange ce changement permanent de focalisation dans la séquence des événements. Tout d'abord, la focalisation avait porté sur la lettre accusant le Dr Nesse ; ensuite, elle s'était reportée sur la disparition de Roberta ; puis, ce fut la mort de Teresa qui occupa toute l'attention ; finalement, c'était le Dr Nesse se disant poursuivi par Jonas. On aurait dit qu'un malin génie s'amusait à changer continuellement la direction des investigations. Sans compter que, dans une étape antérieure, toute la question avait tourné autour de la figure de Jonas/Isidoro, considéré comme une menace pour la

famille Nesse.

Le côté intrigant de l'histoire, c'était que tous les faits postérieurs à la disparition de Jonas avaient été rapportés par le médecin. Personne n'avait jamais vu Jonas menacer qui que ce soit. Au contraire, tous les témoignages le donnaient pour une personne calme et délicate, qui ne correspondait en rien à la brutalité décrite par le Dr Nesse. La vengeance projetée par le garçon contre ce dernier n'avait jamais été confirmée par personne, et n'avait même pas été mise en pratique de manière évidente. Jonas/Isidoro le poursuivant pouvait aussi bien être un patient psychiatrique, agissant hors de l'hôpital et menaçant la famille du médecin, qu'une création du médecin lui-même.

*

Le lendemain soir, tandis qu'Espinosa hésitait entre des lasagnes et un sandwich aux crudités, le téléphone sonna.

— Espinosa ?

— Oui.

— C'est Letícia.

— Letícia, ça me fait plaisir d'entendre ta voix. Comment vas-tu ?

— Pas très bien...

— Que s'est-il passé ?

— Je ne t'ai pas tout dit. J'ai caché quelque chose...

— Tu ne m'as pas tout dit quand ?

— Pendant le petit-déjeuner, au bar de l'hôtel.

— Écoute. Il est huit heures et demie. Je n'ai pas encore dîné. Il y a un restaurant italien tout près de ton immeuble. On y sert une bonne pizza. Nous pouvons manger tout en bavardant.

— D'accord... Sans l'accompagnatrice.

— Bien sûr. Je t'attends sous la véranda du restaurant d'ici vingt minutes.

Même si la nuit n'était pas trop froide, Espinosa préféra l'intérieur du restaurant à la terrasse sur le trottoir. Puis il eut un doute sur le choix du restaurant. S'il présentait l'avantage d'être à deux pas du domicile de Letícia, il avait l'inconvénient d'être tout près de l'endroit où sa mère avait été retrouvée morte. D'où sa préférence pour une table à l'intérieur du restaurant, sans vue sur la rue. Letícia arriva en compagnie de l'aide psychiatrique, qui la laissa entre les mains d'Espinosa.

— Vous la raccompagnerez ensuite jusqu'à l'appartement, s'il vous

plaît ?

— Bien entendu.

Letícia salua Espinosa par une bise et un sourire qui ne suffisaient pas à cacher un fond de tristesse. Dans la petite salle du premier étage, il y avait une demi-douzaine de tables, dont deux étaient occupées. Ils choisirent la plus en retrait.

— Tu aimes les pizzas ?

— Oui, mais je n'ai pas faim.

— Nous pouvons commander une pizza et deux verres de vin. Nous pourrions grignoter et siroter tout en bavardant.

— D'accord.

— Alors ? Tu m'as dit que tu n'allais pas bien et que tu ne m'avais pas tout dit lors de notre dernière conversation. Je trouve tout à fait compréhensible que tu ne te sentes pas bien, c'est le contraire qui serait étrange. Quant au fait que tu ne m'aies pas tout dit... Personne ne dit jamais tout.

— Mais je n'ai pas parlé d'une chose qui peut être d'une grande importance.

— Et tu te sens à l'aise pour en parler maintenant ?

— À l'aise, non... Mais j'ai besoin de parler. Rien n'est clair, il s'agit d'impressions mélangées à des faits.

— Raconte sans te soucier de mettre tout en ordre.

— Certaines de ces impressions concernent des faits actuels, d'autres, des choses qui se sont produites il y a six ou huit mois. Ma notion du temps s'est trouvée un peu perturbée pendant la période où je prenais des médicaments. Ma mémoire aussi. Les impressions les plus anciennes, datant de la période où j'étais sous traitement, sont aussi les moins précises, je ne sais pas si elles doivent être prises au sérieux, elles concernent la disparition de Jonas. Voilà : il ne fait aucun doute que mon père est directement responsable de son internement puis de son transfert, c'est pourquoi on le dit coupable de la mort de Jonas. Je ne crois pas que tout le monde ait pris au sérieux l'idée que papa ait pu, lui-même, tuer mon copain, mais, peu de temps après la mort de Jonas, j'ai surpris une dispute au téléphone entre mon père et ma mère au sujet des médicaments que papa m'obligeait à prendre, dans laquelle elle a dit cette phrase : « Tu as déjà tué ce garçon, maintenant tu veux tuer notre fille ? » À ce moment-là, j'ai cru que l'expression « Tu as déjà tué ce garçon » voulait dire que papa était indirectement responsable de la mort de Jonas, ce que, d'ailleurs, tout le monde pensait. Je n'ai pas donné plus d'importance à cet épisode. Après quelques mois et tous ces changements dans notre vie, Roberta a disparu. Je ne prenais plus de remèdes depuis des mois,

papa et maman étaient déjà séparés, nous étions toutes moins soumises et émotionnellement plus indépendantes. Je ne savais pas ce qui était arrivé à ma sœur, mais je trouvais tout cela très étrange. Ni mon père ni ma mère n'étaient vraiment inquiets ni intéressés par le travail de la police. De plus, ils se parlaient tous les jours au téléphone, et leurs conversations finissaient presque toujours en dispute. La dernière fois, c'était quelques jours avant la mort de maman. Pendant cette dispute, j'ai pu entendre tout ce que maman disait parce qu'elle criait. J'ai entendu clairement la phrase qui m'a rappelé celle d'il y a plusieurs mois : « Tu as presque tué Letícia, et maintenant tu veux tuer Roberta ? Je te jure que s'il arrive quelque chose à ma fille, je vais à la police ! » Ce n'est pas la seule chose que j'ai entendue, mais c'est ce qui est resté clairement gravé dans ma mémoire... Et je crois que je ne l'oublierai jamais.

Aucun des deux n'avait entamé la pizza ni le vin que le garçon avait posés sur la table. Espinosa percevait les efforts que faisait Letícia pour paraître sûre d'elle, mais il ne doutait pas qu'elle fût sur le point de s'effondrer.

— Et si nous prenions une part de pizza et buvions un peu de vin ?

— Pourquoi pas... Un peu de vin...

Espinosa attendit que Letícia ait bu quelques gorgées de vin. Il lui conta que, lorsqu'il était enfant, plusieurs de ses amis habitaient dans cette rue, que l'endroit où ils se trouvaient à présent était la maison de l'un d'eux, et qu'il avait l'habitude de venir à pied du quartier de Peixoto, situé à environ trois pâtés de maisons, jusqu'ici pour jouer au ballon dans la rue. Parfois, ils faisaient le contraire : ils allaient tous jouer au ballon sur la place du quartier de Peixoto, en terre battue, où les voitures ne passaient pas, et qui ressemblait davantage à un terrain de football, mais, comme il était en minorité, le match se déroulait le plus souvent dans la rue Dias da Rocha, qui à l'époque descendait jusqu'à l'avenue Copacabana, mais le match n'était que très rarement interrompu par le passage d'une voiture. Il parla aussi du cinéma Metro et des séances dominicales de Tom et Jerry, et raconta la première fois qu'il était allé tout seul à la plage. Espinosa vit peu à peu les rides sur le visage de Letícia se défaire et sa physionomie prendre un aspect plus détendu. Alors, elle reprit la parole.

— Espinosa, tu crois que la conversation que j'ai entendue doit être prise au pied de la lettre ?

— Tu n'as pas entendu une conversation ; tu as juste entendu ta mère parler. Es-tu sûre qu'elle parlait à ton père ? L'as-tu entendue dire son nom ? Ses paroles pouvaient tout aussi bien s'adresser à Jonas.

— Jonas ? !

— Je ne suis pas en train de dire qu'elle lui parlait, juste que le contenu de ce qu'elle a dit pourrait tout aussi bien s'appliquer à lui.

— Mais... c'est absurde...

— C'est peut-être improbable, mais ce n'est pas absurde. Quant au fait d'avoir entendu, il y a quelques mois, ta mère dire la phrase : « Tu as déjà tué le garçon, maintenant tu veux tuer notre fille », le verbe tuer pouvait être employé dans un sens moins strict, elle s'inquiétait des effets du traitement sur toi, et Jonas aussi avait été traité par lui.

— Elle ne parlait pas à Jonas ! Jonas est mort ! Je sais bien comment elle s'adressait à mon père. C'était à lui qu'elle parlait, pas à Jonas !

— Letícia, je ne suis pas en train d'affirmer qu'elle ne parlait pas à ton père, je dis seulement que, d'après le contenu de ce que tu as entendu, elle pouvait fort bien parler à quelqu'un d'autre. Ce pouvait être aussi bien ton père qu'une autre personne, bien que je sache parfaitement que, depuis longtemps, il se sentait poursuivi par Jonas et que ce sentiment peut avoir pris des proportions dramatiques. Je sais aussi qu'il voyait dans le jeune homme l'incarnation du mal, dont l'unique objectif était de détruire sa famille, et il semble que ce sentiment soit revenu maintenant dans toute sa force. Il prétend être poursuivi par Jonas maintenant, il dit que Jonas veut prendre rendez-vous avec lui...

Il peut mentir, il peut être fou, mais il peut tout aussi bien dire la vérité. J'essaie seulement de montrer que malgré tout cela, d'après le contenu de ce que tu as entendu, elle pouvait parler à quelqu'un d'autre que ton père. C'est peu probable, mais ce n'est pas impossible.

— Mais, Espinosa, Jonas est mort !

— Tu l'as vu mourir ? Tu as vu le corps ?

— Tout le monde le sait !

— Ce n'est pas vrai que tout le monde le sait. Les gens disent qu'il est mort. Personne n'a rien vu, et rien ne prouve que cela soit effectivement arrivé...

— Tu crois...

— Ce n'est pas une question de croyance, nous sommes en train de faire des hypothèses. Ce sont des suppositions. Il n'y a aucune preuve irréfutable de la mort de Jonas.

— Espinosa, je sais très bien comment ma mère s'adressait à mon père, et je peux te garantir que c'était avec lui qu'elle parlait, et non pas avec Jonas ou n'importe qui d'autre. Ce n'est pas une supposition. La mort de maman n'est pas une supposition ni une hypothèse.

— Bien sûr que non.

— Et ce que maman a dit au sujet de Roberta ? Que papa peut la tuer ?

— Cela peut être une métaphore.

— Et si ça ne l'était pas ?

— Pourquoi ton père voudrait-il tuer Roberta ?

— Par désespoir... par accident... Je ne sais pas. Je n'arrive pas à y réfléchir.

— As-tu entendu une conversation de ta mère qui laisserait entendre que Roberta serait avec ton père ? Ta mère a-t-elle abordé ce sujet avec toi ?

— Non. Nous ne parlions pas de ma sœur. Tout ce que je sais de sa disparition, c'est par les conversations de maman au téléphone... Surtout quand ils se disputaient, parce que maman criait.

— Crois-tu que ton père ait pu garder ta sœur avec lui contre la volonté de ta mère ?

— Maman lui a toujours été très soumise.

— Même après leur séparation ?

— Après, ça s'est amélioré, mais elle était tout de même très dépendante de lui. Nous dépendions entièrement de papa, aucune de nous ne gagnait le moindre centime.

— Crois-tu que ta sœur ait pu chercher de l'aide auprès de ton père parce qu'elle était enceinte ?

— C'est possible. Ma sœur a toujours été rêveuse, elle a pu ne pas faire attention et...

Letícia se tut, tournant le verre de vin entre ses doigts, pendant qu'Espinosa attendait qu'elle terminât sa phrase.

— Il y a autre chose que tu as oublié de me raconter ?

— Je fais des cauchemars effrayants. Il est très difficile de parler de ces choses... Elles sont très proches, familières... Ça me fait peur. Te rends-tu compte de ce que nous sommes en train de dire ? Nous disons que mon père a tué mon copain, que ma mère a dit que mon père allait tuer ma sœur, que ma mère a menacé d'aller à la police, que ma mère a été tuée... et même que Jonas est en vie et...

— Nous pouvons reprendre cette conversation à un autre moment. Demain. Plus tard. Quand tu voudras.

Le garçon s'approcha de la table, posa une question, n'obtint pas de réponse très claire et remplit les verres de vin.

— Espinosa... Tu crois que mon père peut avoir tué ma mère ?

— Ton père croit que c'est Jonas, l'assassin.

— Jonas est mort, Espinosa, mets-toi ça dans le crâne ! Même s'il

était en vie, pourquoi irait-il tuer ma mère, qui ne lui a jamais rien fait de mal ?

— Par vengeance.

— Vengeance ?

— C'est la thèse de ton père.

— C'est de la folie...

Espinosa exposa à Letícia le point de vue de son père, selon lequel Jonas, ou Isidoro, serait venu au service des consultations de l'hôpital universitaire dans l'intention délibérée de se rapprocher de lui puis de sa famille afin de la détruire, ne laissant que le Dr Nesse en vie pour qu'il éprouve la douleur de perdre les êtres qu'il chérissait le plus.

— C'est une idée complètement folle !

— Ou c'est peut-être l'idée d'un fou.

Aucun des deux n'avait touché à la pizza. La dernière remarque d'Espinosa avait laissé Letícia sans voix, et il pensa que pousser plus avant la conversation reviendrait à s'étendre sur la question, et il mesurait combien tout cela était pénible et menaçant pour elle. C'était comme si, dans un film d'horreur, ils étaient en train d'ouvrir la malle cachée dans la cave. Et, d'après Espinosa, ils l'avaient seulement entrebâillée.

— Veux-tu que je commande une autre pizza chaude ?

— Non. Merci. Je n'ai vraiment pas envie de manger. Il vaut mieux que je rentre.

— Très bien, je te raccompagne.

— Tu n'as rien mangé non plus.

— Ne t'inquiète pas, je mangerai plus tard.

Espinosa demanda l'addition et, pendant qu'il attendait le garçon, il ajouta :

— Tu sais que tu peux m'appeler à toute heure du jour ou de la nuit.

L'accompagnatrice ouvrit la porte avant que Letícia ne mît la clé dans la serrure. Elle était presque aussi jeune qu'elle.

Le jour se leva sous un ciel gris. La petite pluie fine n'était pas assez lourde pour arriver jusqu'au sol, elle dansait dans l'air, au gré du vent froid qui soufflait du sud. Espinosa marcha du quartier de Peixoto jusqu'au commissariat en se protégeant sous la capuche de son imperméable. Il n'aimait pas les parapluies, ils ne servaient à rien sous les tropiques : trop fragiles pour une tempête tropicale, et inutiles sous cette bruine et ce vent. Sans compter, bien sûr, que c'était le genre

d'objet qu'Espinosa oubliait toujours en sortant d'un endroit. Au commissariat, Welber et Ramiro buvaient un liquide qui lui sembla être du chocolat chaud ou du thé au lait.

— Voilà qui ressemble à l'hémisphère nord.

— Qu'est-ce qui ressemble à l'hémisphère nord, commissaire ?

— Vous deux. Qu'est-ce que vous êtes en train de boire ?

— Du chocolat. Vous en voulez ?

— Je préfère un café.

— Dans l'hémisphère nord aussi, on boit du café, commissaire.

— Froid.

— Comment ?

— Froid. Les Américains passent des heures à siroter leur tasse de café froid et léger. Si c'est pour boire froid et léger, autant faire comme les Anglais et boire du thé.

— Alors, goûtez le chocolat chaud, commissaire, ça vous fera du bien, le temps aujourd'hui rappelle plus Chicago que Rio de Janeiro.

— Pourquoi Chicago ?

— Parce que, là-bas, ils aiment prendre du chocolat chaud pendant l'hiver.

— Je vois.

Malgré la pluie et le froid, le commissaire était de bonne humeur. Il n'aimait pas les parapluies, mais il aimait la pluie et le froid. Tout le monde fut d'accord pour dire qu'il devrait aller vivre à São Paulo, la seule ville de l'hémisphère nord qui se trouvait dans l'hémisphère sud.

— Cet après-midi, nous aurons notre dernière conversation avec le Dr Nesse.

— Pourquoi la dernière ?

— Parce que les suivantes ne seront plus des conversations. J'ai appelé chez lui, mais personne n'a répondu. J'ai téléphoné à son cabinet et j'ai laissé un message sur le répondeur.

— Des nouvelles ?

— Letícia m'a appelé, hier soir, inquiète, pour bavarder.

— Il lui est arrivé quelque chose ?

— Je le crois... Tout au moins intérieurement.

Espinosa parla de leur conversation au restaurant, de l'état d'esprit de Letícia et de l'horreur que son propre récit provoquait en elle. Il essaya d'en reproduire le plus littéralement possible certains passages.

— Jusqu'à la mort de sa mère, Letícia n'avait pas relié les différents fragments de l'histoire dont elle était elle-même le personnage central.

Après l'assassinat de sa mère, les événements qui se sont produits ces six ou sept derniers mois ont commencé à se relier et à prendre sens. Je ne crois pas qu'elle ait reconstitué toute l'histoire. Certains passages sont insupportables pour elle.

— D'après ce que je comprends, interrompt Welber, nous avons deux histoires entièrement différentes, selon que Jonas est mort ou vivant.

— Exact.

— Donc, nous n'en avons qu'une seule, commissaire, car le cadavre que nous avons vu au Pechincha est le sien, affirma Ramiro.

— De qui ?

— De Jonas !

— Ramiro, ça n'avance à rien que tu en sois certain, il faut le prouver.

— Prouver quoi ? Prouver qu'il est mort et enterré ?

— Non. Prouver qu'il a existé.

— Vous plaisantez, commissaire ?

— Non.

— Commissaire...

— Sais-tu quel est son véritable nom ? Le nom de son père, de sa mère ? Connais-tu l'un de ses parents ? A-t-on quelque chose qui prouve son identité ? A-t-on au moins une photo de lui ? Une empreinte digitale ? Nous avons construit l'image de ce garçon, morceau par morceau, à partir des récits du Dr Nesse. Aucun de nous n'a jamais vu Jonas, Isidoro, ou quel que soit son nom. La seule chose que vous ayez vue, c'est un cadavre en état de putréfaction avancée, dans lequel vous avez cru voir Jonas à cause de ses cheveux noirs. Pour nous, Jonas est un fantôme. Un fantôme presque entièrement construit par le Dr Nesse. Même l'image que Letícia nous a fournie de lui n'est en grande partie que le revers romantique de l'image fournie par son père. Jonas n'est rien d'autre que le personnage de deux histoires divergentes. Il a autant de réalité qu'une soucoupe volante.

— Mais il a existé, un tas de gens l'ont vu !

— Je ne sais pas si l'on peut utiliser ici le verbe exister. Jonas n'a été qu'une succession de masques. Il ne s'agit pas de chercher le vrai Jonas, ou Isidoro, derrière ces différents masques, mais de savoir quel masque possède une réalité matérielle, lequel a effectivement participé aux événements qui nous intéressent, et ce qui n'est qu'une pure invention des personnes impliquées dans ces événements.

— Et le type qui menace le Dr Nesse ?

— Le type de la place ? C'est peut-être un masque de plus ou peut-

être un mensonge.

— Et le corps qui se trouve au cimetière du Pechincha ?

— Je crois que c'est bien le corps de la personne que nous appelons Jonas, mais ce n'est sûrement pas le corps de celui qui menace le docteur.

— Et vous croyez que l'homme du cimetière est mort d'une mort naturelle, comme il est écrit sur le certificat de décès ?

— Non.

— Et dona Teresa ?

— Elle, certainement, n'est pas morte de mort naturelle.

— Alors...

— Alors, nous allons avoir une dernière conversation avec le Dr Nesse.

Pendant que l'accompagnatrice commandait le déjeuner, Letícia fouillait les tiroirs de la chambre de sa mère à la recherche de la clé. Elle ignorait si Roberta avait un double, mais sa mère avait certainement rangé quelque part la clé de l'appartement de son père. Une de ses exigences quand ils s'étaient séparés. « Au cas où les filles en auraient besoin », avait-il dit. Et la mère, pour ne pas faire d'histoire, avait rangé la clé. Elle n'était pas dans le sac à main qu'elle utilisait d'habitude, ni dans aucun autre. Ce n'était pas une clé difficile à reconnaître, car son porte-clés était une pièce de monnaie en plastique blanc sur laquelle la lettre A était inscrite en noir. Elle la trouva dans une boîte de bijoux fantaisie, bien en vue, au-dessus de la commode. Elle glissa la clé dans la poche de son pantalon et se prépara discrètement, laissant son manteau imperméable à portée de main pour le moment où se présenterait une occasion. Tôt ou tard, l'accompagnatrice aurait besoin d'aller dans la salle de bains. Le moment opportun arriva quand, après le déjeuner, elle alla se brosser les dents et referma la porte. Letícia alluma la télévision, enfila son manteau et sortit sans un bruit. Elle sauta dans le premier taxi. D'un téléphone public, elle appela l'appartement de son père et son cabinet. À l'appartement, personne ne répondit ; au cabinet, son père répondit, mais elle garda le silence.

Elle entra dans l'immeuble sans qu'on lui demande où elle avait l'intention d'aller. Quand elle serait dans l'appartement de son père, il lui faudrait agir avec méthode. Elle n'y était jamais entrée, elle ignorait comment il était et où se trouvaient les choses, tout ce qu'elle savait, elle le tenait de ce que sa sœur lui avait dit. Elle commencerait par la chambre principale, puis ce serait au tour de la chambre que son père avait destinée à sa sœur et à elle, et finalement elle

examinerait le salon. Elle n'était pas pressée, mais elle ne voulait pas prendre le risque d'être découverte.

Quand elle ouvrit la porte, elle crut qu'elle n'était pas entrée dans le bon appartement. L'odeur âcre qui provenait des emballages de nourriture abandonnés sur la table et les meubles imprégnait toute l'atmosphère. Elle eut envie d'ouvrir les fenêtres, mais elle eut peur d'attirer l'attention du portier ou d'un voisin curieux. Comme toutes les fenêtres étaient protégées par d'épais rideaux, elle pensa que ça ne poserait aucun problème d'allumer les lumières.

Elle commença ses recherches par la chambre de son père. Elle ne savait pas exactement quoi chercher, elle était à la recherche d'indices, elle savait seulement que ce devait être des indices d'innocence ou de culpabilité, mais elle n'avait aucune idée de ce qu'ils pourraient être, et le désordre ambiant compliquait les recherches. La première chose qu'elle trouva fut le revolver. Il était enveloppé dans un chiffon et caché sur l'étagère la plus haute de l'armoire à linge. Chargé. Elle le remit au même endroit. Dans le tiroir de la table de nuit, elle trouva la carte d'étudiante de sa sœur, et son agenda dans le tiroir de la commode. Elle ne comprenait pas ce qu'ils faisaient là, ou plutôt, elle le comprenait, mais ne voulait pas l'admettre. C'était la preuve irréfutable que sa sœur n'avait pas disparu sur le chemin de l'école ni fui avec son petit ami, et aussi qu'elle n'avait pas été kidnappée. Elle chercha dans les autres tiroirs un sac où elle pourrait mettre l'agenda et la carte d'étudiante de sa sœur. Elle ne pouvait croire que son père vécut dans un tel désordre. Dans la salle de bains, au milieu de dizaines d'échantillons gratuits de médicaments que son père entassait dans la baignoire, elle trouva le sac qu'elle cherchait. Il n'était pas vide et, avant de renverser son contenu dans la baignoire, elle vérifia s'il n'y avait rien à l'intérieur qui risquât de se briser. Elle trouva un petit flacon couplé à une aiguille à injection et un autre flacon dont l'étiquette indiquait « chlorure de potassium ». Elle apporta le sac dans la chambre de son père, s'assit sur le lit, retira l'objet qui ressemblait à une seringue et le flacon de chlorure de potassium, et les posa sur le lit, comme s'il s'agissait d'une arme chargée. Elle se rappela immédiatement la description faite par Espinosa de l'injection de chlorure de potassium. Elle imagina sa mère descendant en vitesse après le coup de fil, et marchant en direction du banc public pour rencontrer son assassin. Qui que ce fût, elle n'aurait jamais laissé personne lui injecter un produit dans les veines. On l'aurait droguée, peut-être avec un puissant somnifère dilué dans une boisson chaude pour combattre le froid, et tout aurait été prêt pour la scène du couple d'amoureux s'embrassant sur un banc public tandis que le chlorure de potassium était injecté dans ses veines sans que personne ne s'en aperçoive. Elle

ne voulut rien chercher de plus. Elle prit le sac à dos de sa sœur qu'elle avait vu dans la chambre à côté, revint dans la chambre de son père et prit le revolver dans l'armoire. Elle jeta par terre tout ce qu'il y avait sur la table du salon et disposa dessus la seringue, le flacon de chlorure de potassium, la carte d'étudiante et l'agenda de sa sœur. Avant de quitter l'appartement, elle prit le répertoire téléphonique qui se trouvait à côté du téléphone et laissa la lumière du salon allumée.

La petite pluie fine continua de tomber pendant l'après-midi. Après le déjeuner, Espinosa rappela encore une fois le cabinet du Dr Nesse. Il tomba sur le répondeur. Le médecin était peut-être en consultation. S'il était à son cabinet, il devait avoir écouté le message laissé dans la matinée, à moins qu'il ne fût de ceux qui oublient d'écouter leurs messages. Il attendit encore une heure et téléphona de nouveau. Il était presque quatre heures de l'après-midi, il s'était écoulé assez de temps pour qu'il reçût ses premiers patients de l'après-midi et appelât le commissariat. Le téléphone sonna quatre fois et Espinosa était sur le point de raccrocher quand il entendit la voix du médecin. Son allô ressemblait plus à une prière qu'à une salutation.

— Docteur Nesse ?

— Oui.

— C'est le commissaire Espinosa.

— Commissaire ! Il a appelé de nouveau... Il veut me rencontrer...

— Où et quand ?

— Maintenant...

— Où ?

— Je ne sais pas.

— Il ne l'a pas dit ?

L'appel fut interrompu. Espinosa téléphona de nouveau, mais le téléphone était occupé. Le médecin essayait peut-être d'appeler le commissariat. Quelques minutes passèrent sans que le Dr Nesse appelât, et Espinosa téléphona encore une fois au cabinet. Toujours occupé. Il décida d'attendre quelques minutes avant de refaire le numéro.

Une alerte impliquant des bandits et les habitants de l'immeuble qu'ils avaient attaqués l'obligea à sortir du commissariat. Quand il revint à son bureau, il trouva sur sa table un message reçu une demi-heure plus tôt : « Commissaire Espinosa. Allez d'urgence à l'appartement du Dr Nesse. La clé est sous le paillason. »

— Qui a laissé ce message ?

— La personne ne s'est pas identifiée.

— Une voix d'homme ou de femme ?

— Impossible à savoir, la personne était troublée, ce pouvait être une femme ou un homme en pleurs. La personne a juste dit que c'était urgent. Elle n'a pas donné d'adresse. Elle a dit que vous sauriez. Elle a raccroché brusquement.

— Welber, vois s'il y a une voiture de disponible.

*

Pendant le court trajet entre Copacabana et Ipanema, Espinosa imagine quelques-unes des scènes qui l'attendaient probablement dans l'appartement du Dr Nesse, et, dans l'une d'elles, le médecin était mort, étendu sur un des fauteuils du salon, un scalp dans une de ses veines ; une autre était identique à la première, mais c'était Jonas qui occupait la place du médecin ; une variante des deux montrait un revolver à la place du scalp, la balle ayant atteint la tête ou la poitrine ; finalement, il y avait des variantes incluant des barbituriques, du gaz de cuisine, etc.

Ce que les deux policiers trouvèrent sur la table du salon effaçait toutes les images d'Espinosa, et déclencha une alarme qui lui fit tourner les talons et revenir en courant vers l'ascenseur, en tirant Welber par le bras.

— Vite ! À son cabinet !

À l'entrée, on leur confirma que le médecin était arrivé avant deux heures de l'après-midi, mais aucun des portiers ne sut leur dire s'il était sorti depuis.

— Je sais seulement qu'il n'a reçu personne.

— Aucun patient ?

— Non, monsieur. C'est pour ça que j'ignore s'il est sorti ou s'il est à son cabinet. Mais quand il prend sa voiture, il descend directement au garage, sans passer par l'entrée.

Espinosa et Welber montèrent et sonnèrent à la porte. Personne ne répondit, et aucun message sur la porte n'informait si le Dr Nesse était absent. Ils insistèrent. Au bout de quelque temps, ils retournèrent à l'entrée et demandèrent au portier d'interroger le gardien du garage.

— Il a dit que la plaque du Dr Nesse est sur le tableau.

— Comment ça ?

— Chaque voiture possède une petite plaque en plastique avec le numéro de la salle. Quand le propriétaire arrive, on met la plaque sur un tableau qui se trouve à l'entrée du garage, et on la retire quand il part. La sienne est sur le tableau.

— Allons parler avec le gardien.

Ils sortirent de la galerie et rejoignirent le portail du garage par le trottoir.

— Parfois, le docteur reste plusieurs jours sans retirer sa voiture du garage. Il tient beaucoup à cette voiture, il ne la sort que lorsque c'est nécessaire.

— Est-il possible qu'il soit sorti sans retirer la plaque du tableau ?

— Non, monsieur, c'est moi qui mets les plaques, ce n'est pas le conducteur, et je ne lève la barrière qu'après avoir retiré la plaque du tableau.

— Où se trouve sa place de stationnement ?

— Descendez la rampe, c'est la troisième place après l'ascenseur. Vous ne pouvez pas vous tromper, vous allez tout de suite reconnaître la voiture.

La rampe était longue, il eût mieux valu revenir à l'entrée et prendre l'ascenseur. Si jamais ils croisaient une voiture qui remontait la rampe, il leur faudrait se coller contre le mur pour la laisser passer. À mesure qu'ils descendaient, le contraste entre la luminosité de la rue et l'obscurité du garage mal éclairé augmentait, mais leurs yeux s'adaptèrent et leur vue s'améliora. Ils arrivèrent sans embûche au bout de la rampe et repérèrent la porte de l'ascenseur. Le garage était complet à cette heure de l'après-midi, et, bien que leurs yeux se fussent habitués au manque de lumière, ils eurent du mal à distinguer les voitures stationnées.

Troisième place après l'ascenseur. Le véhicule était stationné face contre mur. La peinture bien polie reflétait l'unique lampe de cette partie du garage. Il ne faisait aucun doute que c'était bien cette voiture-là, elle se distinguait des modèles moins luxueux par ses parties chromées. Avant d'être assez près pour confirmer le numéro de l'emplacement, Espinosa et Welber entendirent une musique. Ils regardèrent derrière eux, cherchant à localiser d'où venait le son, mais leurs yeux revinrent immédiatement au véhicule. Quelqu'un était assis à la place du conducteur, et les notes étouffées de la musique provenaient de l'intérieur de la voiture. Comme ils approchaient par l'arrière du véhicule, ils ne pouvaient pas distinguer le visage, mais juste les épaules et une partie de la tête cachée par le dossier. Il n'y avait qu'un seul et minuscule rayon de lumière verte sur la console. En approchant, ils virent le Dr Nesse, la nuque renversée sur le dossier. Comme la vitre de la portière du conducteur était baissée, ils entendaient clairement la voix d'une chanteuse. Pour ne pas effrayer le médecin, Espinosa l'appela tout bas par son nom. Aucune réponse. À part la petite lumière verte du lecteur de CD, rien ne bougeait à l'intérieur de la voiture. Welber, de l'autre côté du véhicule, regarda

Espinosa et ouvrit la portière. La lumière intérieure s'alluma et révéla la tache rouge sur la chemise du médecin.

Maria Callas était à la moitié de son récital, et le corps du Dr Nesse était encore chaud.

— On l'a pris par surprise. Il n'avait pas encore attaché sa ceinture de sécurité. Il doit avoir mis le moteur en route puis allumé l'autoradio. L'assassin doit avoir éteint le moteur.

— Vous dites qu'on l'a pris par surprise ?

— Il ne s'est pas tué, on l'a assassiné. Il n'y a aucune arme en vue et sa chemise n'est même pas brûlée. On a dû tirer de l'extérieur de la voiture, avec une arme d'un petit calibre, probablement un calibre trente-deux. Il a dû baisser la vitre pour parler avec la personne et être atteint sans avoir le temps de faire un geste pour se défendre.

— À votre avis, qu'il ait baissé la vitre, ça veut dire qu'il connaissait l'agresseur ?

— Non. Il peut avoir baissé la vitre sous la menace.

— Un travail de professionnel ?

— Je ne le parierais pas. Un professionnel aurait visé la tête et utilisé une arme d'un plus gros calibre.

Après avoir appelé la police scientifique et l'IML, et parcouru tout l'étage du parking à la recherche d'une personne qui aurait pu voir ou entendre quelque chose, Espinosa et Welber gravirent la rampe pour parler de nouveau avec le portier du garage. Il leur dit que plusieurs voitures étaient arrivées ou sorties pendant les dernières quarante minutes – le commissaire avait calculé le temps grâce au CD de Maria Callas –, mais toutes, ou presque, étaient allées à un autre niveau du garage, un étage en dessous.

— Toutes les voitures appartenaient à des personnes de l'immeuble ?

— Sans aucun doute, monsieur. Quand quelqu'un d'autre occupe l'emplacement d'une salle, le propriétaire doit prévenir à l'avance.

Les liftiers non plus ne se souvinrent pas d'avoir emmené ni pris une personne inconnue à l'un des niveaux du garage. Les portiers purent encore moins les aider.

— Par heure, il entre des centaines de personnes dans cet immeuble, n'importe qui peut descendre au garage par l'escalier de service, sans avoir besoin d'utiliser l'ascenseur.

— En résumé, dit Espinosa à Welber, n'importe qui peut être descendu au garage, s'être caché derrière la voiture stationnée près de celle du médecin, profitant de la faible luminosité des lieux, et quand le Dr Nesse est entré dans sa voiture, a allumé le moteur puis

l'autoradio, l'agresseur s'est approché et lui a demandé de baisser la vitre. Son travail terminé, il est remonté par l'escalier de service, est sorti par la galerie et a regagné la rue.

— Ce qui me perturbe, c'est que nous suivions cet homme depuis je ne sais combien de temps, en pensant qu'il était le coupable, pour qu'en fin de compte ce soit lui la victime. Comme, d'ailleurs, il disait l'être depuis longtemps.

— C'est vrai. Cependant je ne suis pas d'accord avec cette « fin de compte ».

— Eh bien... C'est une façon de parler... Presque la fin.

— Si tu peux me dire qui a tué le Dr Nesse et pourquoi, ce qui est arrivé à Jonas, qui a tué dona Teresa et quelle fin a connue Roberta, alors je pourrai être d'accord avec cette « fin de compte ».

— Vous croyez que nous n'en sommes encore qu'au début ?

— Pas au début, mais encore loin de la fin. Si tant est qu'un jour nous y arrivions.

Ils se tenaient devant l'entrée de la galerie, il était plus de cinq heures de l'après-midi, la circulation commençait à devenir plus lente et la voiture de la police scientifique tarderait un peu pour venir du centre-ville jusqu'à Ipanema. Espinosa demanda à Welber de rester auprès du gardien, au cas où la police scientifique voudrait entrer avec sa voiture dans le garage. Quand il fut seul, il appela Letícia. C'est l'accompagnatrice qui répondit.

— Commissaire, vous appelez au bon moment, Letícia a profité d'un moment où j'étais dans la salle de bains pour sortir. Elle n'est toujours pas revenue. Je n'arrive pas à joindre le Dr Nesse.

— Attendez qu'elle rentre. Notez mon numéro de portable et appelez-moi, si jamais elle revient.

*

Espinosa demanda au chef des portiers un double de la clé du cabinet du Dr Nesse, et ils montèrent tous les trois : le portier, Welber et lui.

Le cabinet était en ordre. Le commissaire prit l'agenda contenant les horaires des patients et chercha sur le bureau du médecin un agenda personnel ou un répertoire téléphonique. Il ne trouva aucun des deux, mais il y avait dans l'un des tiroirs des cartes de visite, dont deux étaient séparées du reste. Il s'agissait d'un garagiste de Botafogo et d'une clinique dans le Méier. Il n'y avait aucun message sur le répondeur. Espinosa demanda à Welber et au portier de l'attendre un

instant dans le couloir pendant qu'il passait un coup de fil. Il ne resta pas plus de deux minutes au téléphone.

— Welber, tu restes ici jusqu'à l'arrivée de la police scientifique. Trouve une ficelle et isole la scène du crime. Veille à ce que personne ne touche à rien jusqu'à l'arrivée de la police scientifique. Si jamais Letícia se montre dans les parages, ce dont je doute, appelle-moi immédiatement.

— Je vous appelle où ?

— Sur mon portable. Attends-moi, même si je tarde.

— Vous allez où ?

— Au Méier.

À l'origine, la maison située au centre du terrain semblait n'avoir été qu'une construction de deux étages. Quand on l'avait transformée en clinique, on y avait ajouté des annexes sur les côtés et au fond, en plus d'un autre étage et d'un écriteau lumineux sur sa façade. Elle ressemblait à un petit hôpital. Espinosa fut reçu par le directeur, avec lequel il avait parlé au téléphone une demi-heure plus tôt.

— Excusez-moi de vous avoir retenu jusqu'à maintenant, docteur.

— Vous ne m'avez pas retenu, commissaire, c'est le jour où je reste plus tard. Vous m'avez dit que vous appeliez du cabinet du Dr Nesse, et qu'il y avait eu un accident.

— Ce n'est pas à proprement parler un accident, docteur...

— Cerqueira.

— Docteur Cerqueira. Vous êtes un ami du Dr Nesse ?

— Nous sommes d'anciens collègues de faculté et nous avons fait notre internat ensemble.

— Pourquoi vous a-t-il contacté, docteur ?

— À cause de sa fille... Ce fut une tragédie... Je ne sais pas comment il a pu s'en remettre...

— Que lui est-il arrivé ?

— Elle est entrée dans cette clinique avec une septicémie, une infection généralisée... Elle était très mal en point. Elle n'a pas résisté, et elle est morte trois jours après.

— Pourquoi l'a-t-il amenée ici au lieu de la conduire dans un hôpital plus près de chez lui ?

— Je crois qu'il ne voulait pas exposer la jeune fille.

— Exposer ?

— Elle avait fait un avortement, commissaire.

— Elle avait fait ?

— Pas elle, bien sûr, on l'avait fait avorter.

— Qui ? Le Dr Nesse ?

— Non. Certainement pas. Elle a dû chercher quelqu'un qui l'a fait avorter dans des conditions précaires. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a eu une hémorragie suivie d'une infection. Nous n'avons pas pu faire grand-chose. Elle ne réagissait plus aux antibiotiques. C'était une gamine.

— Elle a dit quelque chose ?

— Elle a dit quelque chose au sujet de l'enfant qui aurait été maudit. Quand je lui ai demandé d'expliquer ce qu'elle entendait par là, elle n'a plus rien dit.

— Comment avez-vous fait...

— On a diagnostiqué une septicémie. Nous n'allions pas aggraver la souffrance des parents par un procès criminel. Artur Nesse a organisé l'enterrement le lendemain. Je ne sais pas comment le couple est capable de supporter tout cela.

— Il ne l'est pas, docteur.

— Comment... ?

— Ils sont morts tous les deux.

— Morts ?

— Assassins.

— Nom de Dieu !

— C'est pour cela que j'avais besoin de vous parler personnellement et non par téléphone.

— Qui les a tués ?

— Elle a été tuée sur un banc public près de son domicile, lui a été tué dans sa voiture, dans le garage de l'immeuble où il avait son cabinet. Personne n'a rien vu dans aucun des deux cas. Vous a-t-il dit qu'il se sentait poursuivi ?

— Poursuivi ?

— Il m'a dit qu'il était poursuivi par un patient. Un psychotique.

— Il ne m'en a pas parlé. Il était tellement affligé par l'état de sa fille qu'il ne parlait presque pas. Il gardait le silence tout le temps. Nom de Dieu ! Un patient !

— Nous ne savons pas si c'est lui.

— Vous ne pouvez pas lui parler ?

— Il a disparu.

— Alors...

— Ça fait plus de six mois. Nous ne savons pas s'il est en vie.

Quand, de retour à Ipanema, Espinosa entra dans le garage, il eut l'impression d'entrer sur un plateau de tournage, tellement il y avait de lumières et de personnes autour de la voiture du Dr Nesse. Ramiro et Welber bavardaient près du véhicule, pendant que Freire démontait un des réflecteurs portables qu'il avait apportés. L'inspecteur principal et l'inspecteur vinrent à la rencontre d'Espinosa dès qu'ils le virent sortir de l'ascenseur.

— Des nouvelles de Letícia ?

— Aucune, commissaire.

— Welber, téléphone à son aide psychiatrique et demande-lui si elle peut passer la nuit dans l'appartement à attendre que Letícia revienne.

Espinosa fut content d'apprendre que l'expert était Freire, non seulement c'était un des meilleurs techniciens de l'institut de criminalistique, mais aussi une de ses vieilles connaissances. Le technicien était déjà en train de ranger son attirail quand le commissaire s'approcha de lui.

— Salut, Freire.

— Salut, Espinosa.

— Quelque chose qui puisse m'aider ?

— Coup de feu, à courte distance, du haut vers le bas, on n'a pas retrouvé la douille, arme probable : revolver de calibre trente-deux, un seul type d'empreintes digitales sur la porte et la poignée. Plus de détails quand le légiste aura retiré la balle.

Ce n'était pas un résumé rapide. C'était de cette façon que parlait le technicien. En vérité, plus qu'une façon de parler, c'était devenu le « style Freire », qui s'était perfectionné au fil des années. L'objectif était d'utiliser le moins de mots possible. Depuis longtemps, il avait éliminé les adjectifs. Il prétendait encore éliminer les articles, les prépositions, les adverbes, pour ne garder que les substantifs et les verbes. Le commissaire trouvait qu'il n'était pas loin d'atteindre son but.

Welber s'approcha pour dire que l'aide psychiatrique avait accepté de rester à l'appartement et d'attendre Letícia.

— Vous avez mangé quelque chose ?

— Non, commissaire.

— Alors, trouvons un endroit où l'on serve un sandwich décent.

— Par sandwich décent, vous voulez parler sans doute de ceux qui comportent deux étages de fromage et un étage de steak, une sauce crémeuse, de la moutarde, du ketchup et une petite feuille de salade juste pour vous faire croire que vous ne mangez pas uniquement du

plastique ?

— Pas la peine, Welber, tu n'arriveras pas à gâcher mon plaisir.

— Loin de moi cette idée, commissaire, je veux juste sauver votre vie.

Au milieu de la place, il y avait un bar où l'on trouvait exactement le sandwich décrit par Welber, qui en choisit la version allégée.

— Vous avez trouvé quelque chose au Méier ?

— Roberta est morte. Elle est morte d'une infection généralisée à la suite d'un avortement. Ta première intuition était juste, Ramiro. Malheureusement, la fin a été différente.

— Pourquoi le Méier ?

Espinosa relata ce qu'il avait appris du médecin qui dirigeait la clinique.

— Et le corps ?

— On l'a enterrée le lendemain, au cimetière du Caju. D'après le médecin, les seules personnes présentes étaient lui-même, le Dr Nesse et dona Teresa.

— Et elle a dû dire à son ex-mari qu'elle allait tout raconter à la police.

— Et il l'a tuée. Probablement le soir même de l'enterrement de sa fille. Il ne pouvait pas courir le risque d'être dénoncé.

Il était presque dix heures quand le corps du Dr Nesse fut emporté à l'IML. Ramiro et Welber restèrent près de la sortie du garage, arrêtant chaque véhicule qui quittait l'édifice, et demandant si l'on avait vu ou entendu quelque chose de suspect vers cinq heures de l'après-midi, près de la porte d'ascenseur du premier niveau du garage. Personne n'avait rien vu, ni rien entendu de suspect. Quand toutes les voitures eurent quitté l'immeuble, les deux policiers étaient fatigués de répéter la même question et d'entendre la même réponse.

— Et alors ? demanda Espinosa.

— Personne n'a rien vu. C'est à se demander s'ils ont vu des voitures dans le garage.

— Il vaut mieux que vous rentriez chez vous.

— Ne vous inquiétez pas, commissaire, jusqu'à onze heures, nous pouvons encore prendre le métro.

Tous les trois se tenaient sur le trottoir devant l'immeuble, adossés à la voiture du commissariat.

— Allons au bar du coin prendre un petit café.

— Ça vaut mieux, sinon on va s'endormir dans le métro.

— Aucune nouvelle de Letícia ? demanda Ramiro.

— Non, mais je crois qu'elle rentrera chez elle aujourd'hui.

— Pourquoi pensez-vous cela ?

— Parce qu'elle doit être fatiguée de marcher dans la rue, parce qu'elle n'a nulle part où dormir et parce qu'elle a besoin de sa chambre pour pouvoir réfléchir en paix.

— Elle est donc au courant de la mort de son père ?

— Bien sûr.

— Et comment l'a-t-elle su ?

— Elle était là.

— Elle était là ? ! Elle a vu son père se faire tuer ? Comment le savez-vous ?

— J'ai encore besoin de confirmer quelque chose... Dès qu'on aura retrouvé Letícia.

Ramiro et Welber retournèrent à Copacabana pour laisser la voiture au commissariat et, de là, prirent le métro à destination de Tijuca. Espinosa avala un dernier café, revint à l'immeuble du cabinet et laissa au portier de nuit sa carte sur laquelle il avait écrit à la main son numéro de portable « au cas où se présenterait quelqu'un se disant un ami ou un parent du Dr Nesse ». La probabilité était faible, mais il ne voulait pas la négliger.

Il quitta la place General Osório et descendit la rue Francisco Sà en direction de la plage et continua de marcher le long de l'avenue Atlântica. Son idée était d'aller à pied jusqu'au quartier de Peixoto, pour essayer de se détendre ou tout simplement de se fatiguer avant de dormir, ce qui n'excluait pas de faire un arrêt à l'immeuble de Letícia, quelques rues avant son propre bâtiment. C'était une marche d'un peu plus de deux kilomètres, la moitié de la plage. La température était agréable et il aurait le temps de réfléchir aux événements de l'après-midi. Bien qu'il marchât sans hâte, une demi-heure plus tard, il sonnait à la porte de Letícia. L'aide psychiatrique ouvrit la porte, inquiète, et s'accusant de la disparition de Letícia.

— Ne vous faites pas de reproches, à un moment ou à un autre, vous auriez été obligée de la laisser seule.

— J'aurais dû fermer à clé la porte du salon et garder la clé.

— Elle aurait pu perdre espoir et se jeter par la fenêtre.

— Vous croyez qu'elle serait capable... ?

— Probablement pas, et c'est pour ça qu'elle est sortie par la porte.

Espinosa lui raconta la mort du Dr Nesse dans le garage de son bureau, sans préciser qu'il avait été assassiné, ni mentionner la mort de Roberta. Il lui dit aussi que Letícia avait appris d'une façon ou

d'une autre ce qui s'était passé, et que depuis elle avait disparu.

— Je crois qu'elle a dû marcher au hasard, allant ici et là, ou qu'elle a cherché quelqu'un, peut-être une ancienne camarade d'école, pour bavarder. Il se peut qu'elle rentre à la maison aujourd'hui ou demain matin. Si cela arrive, quelle que soit l'heure, téléphonez-moi.

Il n'y eut aucun coup de fil pendant la nuit, et à dix heures du matin, le lendemain, Letícia n'était toujours pas rentrée chez elle. Ramiro et Welber téléphonèrent aux hôpitaux et contactèrent les commissariats des quartiers les plus proches. On n'avait enregistré aucun accident, durant les dernières vingt-quatre heures, impliquant une jeune fille ayant les caractéristiques de Letícia. Elle avait disparu.

À dix heures et demie, Espinosa appela Welber et l'envoya vérifier s'il y avait une voiture de disponible. Le détective revint en moins d'une minute.

— La voiture est prête, commissaire.

— Tu conduis.

— Où allons-nous ?

— À l'hôpital psychiatrique.

Comme le commissaire n'avait rien ajouté à sa réponse, Welber ne posa aucune question. Ils gardèrent le silence jusqu'à l'entrée de l'université.

C'était l'heure de grande affluence sur le campus, et ils eurent du mal à trouver une place. Ils stationnèrent assez loin de l'entrée de l'hôpital et marchèrent sous le soleil agréable de l'hiver.

— Qu'est-ce que vous cherchez, commissaire ?

— L'arbre... Et le banc de pierre où le Dr Nesse disait que Jonas restait assis.

— Vous croyez que Letícia s'y trouve ?

— C'est bien possible.

— Pourquoi ?

— Parce que la personne qui a tué le Dr Nesse n'a pas tué pour voler. Son portefeuille était dans la poche de sa veste. La montre qu'il portait était chère et se trouvait à son poignet. Ce n'est pas non plus un crime sur commande. Un professionnel viserait la tête et utiliserait une arme d'un plus gros calibre. Si tu te tiens debout, un peu à l'étroit entre deux voitures, à moins d'un mètre de la victime assise au volant, la cible privilégiée est la tête. Si, à la place, tu vises la poitrine, c'est parce que tu ne veux pas détruire le visage de la victime.

— Pourquoi autant de précautions pour ne pas blesser le visage de la victime ?

— Parce que c'est un visage familier.

Ils traversèrent le portail en fer de l'hôpital et Welber désigna la frondaison du grand manguier, visible à distance. À mesure qu'ils s'en rapprochaient, l'arbre apparut tout entier avec en dessous le banc de pierre.

Letícia y était assise, ses pieds appuyés sur la grosse racine, serrant sur ses genoux ce qui semblait être un sac à dos. Espinosa s'assit à côté d'elle, tandis que Welber se dirigea vers l'entrée de l'hôpital.

Elle ne montra ni surprise ni la moindre émotion. Son visage ressemblait à un masque.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Letícia ?

— J'attends.

— Tu attends qui ?

— Jonas.

— Et tu crois qu'il va venir ici ?

— C'est son endroit.

— Mais ce n'est pas le tien.

— Pourquoi pas ?

— Tu as une maison.

— Je n'en ai plus. Ma mère est morte et je n'irai pas vivre avec mon père même si on m'y force. Ma place est ici... Avec Jonas.

— Mais Jonas n'est plus ici.

— C'est l'endroit où il aimait rester. Il va revenir.

— Tu ne veux pas rentrer chez toi, prendre un bain, changer de vêtements...

— Quand Jonas arrivera.

Welber revint, accompagné d'un médecin. Espinosa alla à leur rencontre, s'éloignant de Letícia.

— Commissaire, voici le Dr Fraga. Il connaît toute l'histoire de Jonas et l'épisode auquel Letícia a été mêlée. Il sait aussi qu'elle est la fille du Dr Nesse. Elle est ici depuis hier après-midi. Ils ont réussi à la faire dormir dans une des salles de soins. Elle dit qu'elle attend le retour de Jonas.

— Quel est son état, docteur ?

— Elle présente des troubles psychotiques. Cela peut être passager, ou non, c'est difficile à dire.

— Elle a perdu son père, sa mère et sa sœur en moins d'une semaine.

— C'est pour ça que je dis que ça peut être passager. Cela peut être

une façon pour elle de nier ces morts, c'est la raison pour laquelle elle dit attendre le garçon... qui est mort lui aussi. D'un autre côté, nous ne pouvons pas oublier qu'elle a déjà eu une autre crise psychotique, il y a plusieurs mois, qui a entraîné son internement ici même, dans cet hôpital.

— Ça ne peut pas être aussi une réaction à un événement violent ?

— Commissaire, certaines personnes passent par des situations violentes, parfois même extrêmement violentes, et ne deviennent pas psychotiques pour autant.

— Vous croyez qu'elle est malade ?

— Il est encore trop tôt pour le dire. Attendons quelques jours. Nous prendrons soin d'elle, ne vous inquiétez pas.

— Je sais qu'elle a des parents, j'ignore qui ils sont et où ils habitent. Tant que nous n'aurons trouvé personne, l'hôpital peut prendre contact avec moi chaque fois que ce sera nécessaire.

Espinosa demanda la permission de rester seul avec Letícia pendant quelques minutes, à l'endroit même, sous le manguier. Le médecin le salua et retourna dans le bâtiment principal en compagnie de Welber. Espinosa revint s'asseoir à côté de Letícia.

— Letícia, les médecins et les infirmières vont prendre soin de toi pendant que tu attends le retour de Jonas. Tu peux m'appeler à n'importe quelle heure. Et, chaque fois que je le pourrai, je viendrai ici pour te voir. D'accord ?

— Oui.

— Je peux voir si tout est en ordre dans ton sac à dos ?

Letícia lui tendit le sac à dos et continua de regarder vers le bas et de frotter sa tennnis contre la surface rugueuse de la racine. Au fond du sac, enveloppé dans un sweat-shirt, Espinosa trouva le revolver. Il le mit dans un mouchoir et le glissa dans la poche de son manteau.

Ils rentrèrent au commissariat en silence. Welber aurait aimé poser quelques questions, mais il connaissait suffisamment Espinosa pour savoir que, à ce moment-là, il n'obtiendrait que des réponses monosyllabiques. Quand ils arrivèrent, Ramiro les rejoignit et tous trois s'assirent dans le petit bureau du commissaire, avec l'ordinateur pour témoin silencieux.

Espinosa relata sa rencontre avec Letícia, à laquelle Welber n'avait pas entièrement assisté, et parla du revolver qu'il avait trouvé dans le sac à dos et gardé avec lui.

— Nous avons suffisamment d'indices pour ouvrir une enquête, même s'il ne devrait pas en résulter grand-chose. Des cinq personnes

directement impliquées, la seule qui soit vivante et auteur de l'un des crimes n'est pas juridiquement responsable... Sans compter qu'elle a déjà reçu la plus sévère des punitions. Plus que de désigner des coupables, l'enquête permettra d'innocenter ceux qui n'ont été dans cette histoire que des victimes.

— C'est le cas de Jonas ? demanda Welber.

— Je pense que, en ce qui le concerne, beaucoup de choses vont demeurer à l'état d'hypothèses. À mon avis, il a été victime de la paranoïa du Dr Nesse. À partir d'un élément que nous ignorerons toujours, et qui a pu être une parole de Jonas ou une de ses caractéristiques physiques, le médecin s'est mis à élaborer une trame imaginaire dans laquelle il était poursuivi par Jonas, puis, à partir d'un certain moment, quand Jonas a rencontré Letícia, cette trame s'est transformée en menace contre la famille Nesse tout entière. Les comportements de Jonas dont le médecin a parlé ont vraiment pu exister, et s'accordent parfaitement avec le délire du médecin. Ce qui est faux, ce sont les significations attribuées à ces comportements. Le délire culmine quand Jonas est retiré de l'hôpital général pour faire des analyses complémentaires et reçoit la solution de chlorure de potassium préparée par le Dr Nesse. Il a été laissé sans identification sur une civière, dans un couloir de l'hôpital, sans que personne ne réclame le corps, on a constaté l'arrêt cardiaque et on l'a enterré comme indigent. Ça peut ne pas s'être passé exactement comme ça. Il y a quelques lacunes que nous ne comblerons jamais. Voilà tout.

— Que va-t-il arriver à Letícia ? demanda Welber.

— C'est déjà arrivé.

Roman traduit du portugais (Brésil) par Sébastien Roy.
Illustration de couverture : Ludvik Glazer-Naude Stock Illustration Source Getty
Images, 2010

ACTES SUD
ISBN 978-2-7427-6459-4
DEP. LEG. MAI 2010 18.80 € TTC
France [www. actes-sud. fr](http://www.actes-sud.fr)

{1} Espinosa est en effet l'orthographe portugaise du philosophe Spinoza. (Toutes les notes sont du traducteur.)

{2} Institut médicolégal.

{3} Police militaire.

{4} Le Médecin et le Monstre, titre donné au Brésil à L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde.

{5} L'avortement est illégal au Brésil.